

La cité de l'horizon

Gill, Anton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



grands détectives

Anton Gill
La Cité
de
l'horizon

10
18



ANTON GILL

LA CITÉ DE L'HORIZON

MYSTÈRES ÉGYPTIENS 1

(CITY OF THE HORIZON)

Traduction de l'anglais
par Corine DERBLUM



Note de l'Auteur

Si le contexte historique du récit qui va suivre est dans l'ensemble exact, la majorité des personnages sont fictifs. On possède nombre de connaissances sur l'Égypte ancienne car ses habitants avaient atteint un haut degré de civilisation, ils possédaient l'écriture et avaient la perception de l'Histoire. Néanmoins, selon les spécialistes, au long des deux siècles écoulés depuis les débuts de l'égyptologie, un quart seulement de ce qui est à connaître a été découvert et certaines dates, certains faits sont encore l'objet de maintes controverses parmi les chercheurs. C'est pourquoi je prie sincèrement les égyptologues et les puristes qui pourraient, lisant ce livre, se formaliser d'une démarche trop peu scientifique, de bien vouloir me pardonner les quelques libertés que je me suis permises à l'occasion.

L'ÉGYPTE AU TEMPS DE HUY

Les neuf années de règne du jeune pharaon Toutankhamon^[1] (1361-1352 av. J.-C.) furent une époque troublée pour l'Égypte. Elles marquaient la fin de la XVIII^e dynastie, la plus glorieuse des trente dynasties de l'Empire. Les prédécesseurs de Toutankhamon s'étaient surtout illustrés par leurs qualités de rois guerriers ; ils avaient fondé un nouvel empire tout en consolidant l'ancien. Juste avant lui, toutefois, le trône avait été occupé par un pharaon étrange, aux dons de visionnaire : Akhenaton. Celui-ci avait rejeté tous les anciens dieux pour les remplacer par un seul, Aton, qui trouvait son essence dans le soleil dispensateur de vie. Akhenaton reste le premier philosophe dont l'Histoire ait gardé la trace, et l'inventeur du monothéisme. En ses dix-sept années de règne, il provoqua un véritable bouleversement dans les modes de pensée et de gouvernement de son pays. Mais, dans le même temps, il perdit la totalité de l'Empire du Nord (la Palestine et la Syrie) et mena le royaume au bord de l'abîme, ce qui incita des ennemis puissants à s'assembler sur ses frontières septentrionales et orientales.

Les réformes religieuses d'Akhenaton avaient introduit le doute dans les esprits, après des générations de certitude inébranlée remontant à des temps encore plus lointains que la construction des pyramides, mille ans auparavant. Et bien que l'Empire, déjà vieux de plus de mille cinq cents ans à l'époque de ces récits, eût traversé des crises par le passé, l'Égypte connut une brève période d'obscurantisme. Akhenaton ne s'était pas fait aimer des prêtres qui administraient l'ancienne religion et qu'il avait dépossédés de leur pouvoir, ni des gens du peuple, qui voyaient en lui le profanateur de croyances séculaires, en particulier leurs convictions relatives aux défunts et à l'au-delà. Après sa mort, en 1362 av. J.-C., la nouvelle capitale qu'il s'était bâtie (*Akhet-Aton*, la « cité de l'Horizon ») ne tarda pas à tomber en ruine tandis que le pouvoir retournait à Thèbes, la capitale du Sud (au nord, le siège du gouvernement se trouvait à Memphis). Le nom d'Akhenaton fut retranché de tous les monuments, et il ne fut même plus permis de le prononcer.

Akhenaton était mort sans héritier direct. Les trois règnes qui suivirent, dont celui de Toutankhamon fut le deuxième et de loin le plus long, furent lourds d'incertitude. Pendant cette période, les pharaons eux-mêmes virent leur pouvoir jugulé par Horemheb, ancien commandant en chef des armées d'Akhenaton, désormais résolu à

assouvir ses propres ambitions : restaurer l'Empire et l'ancienne religion, puis monter sur le trône. Il y parvint finalement en 1348 av. J.-C. et, dernier roi de la XVIII^e dynastie, régna vingt-huit ans, après avoir épousé la belle-sœur d'Akhenaton pour conforter ses prétentions à la couronne.

L'Égypte allait retrouver son unité sous Horemheb, et connaître son ultime apogée de gloire au début de la XIX^e dynastie, sous Ramsès II. C'était de loin le pays le plus riche et le plus puissant du monde connu, abondant en or, en cuivre et en pierres précieuses. Le commerce était pratiqué tout le long du Nil, depuis la côte jusqu'à la Nubie, sur la Méditerranée (la « Grande Verte »), et sur la mer Rouge jusqu'au pays de Pount (Somalie). Mais ce n'était qu'une étroite bande de terre accrochée aux rives du Nil, cernée à l'est comme à l'ouest par des déserts, et gouvernée par trois saisons : le printemps – *shemou* –, le temps de la sécheresse, de février à mai ; l'été – *akhet* –, le temps des crues du Nil, de juin à octobre ; et l'automne – *peret* –, le temps de la végétation, quand poussaient les cultures. Les anciens Égyptiens vivaient plus près que nous du rythme des saisons. Ils croyaient par ailleurs que le cœur était le siège de la pensée.

La décennie dans laquelle s'inscrivent ces récits, période infime comparée aux trois mille ans d'histoire de l'Égypte pharaonique, fut néanmoins cruciale pour le pays. Celui-ci prenait conscience du monde qui s'étendait par-delà ses frontières et de la possibilité qu'un jour lui aussi soit conquis et s'éteigne. Ce fut un temps d'incertitude, de remise en question, d'intrigues et de violence – un miroir lointain où nous entrevoyons notre propre reflet.

Les anciens Égyptiens adoraient de très nombreuses divinités. Quelques-unes étaient spécifiques à des villes ou à des localités, d'autres exercèrent un rayonnement qui s'accrut puis diminua au fil du temps. Certains dieux correspondaient à des notions similaires. Voici les plus importants d'entre eux, tels qu'ils apparaissent dans les récits :

AMON : principal dieu de Thèbes, la capitale du Sud. Représenté sous l'aspect d'un homme et associé à Rê, le dieu solaire suprême. Le bélier et l'oie lui étaient consacrés.

ANUBIS : dieu de l'embaumement, à tête de chacal.

ATON : dieu de l'énergie solaire, représenté sous l'aspect d'un disque dont les rayons s'achèvent dans des mains protectrices.

BES : dieu nain à tête de lion. Protecteur du foyer.

GEB : dieu de la terre, représenté sous l'apparence d'un homme.

HAPY : dieu Nil.

HATHOR : déesse à tête de vache, nourricière du roi.

HORUS : dieu à tête de faucon, fils d'Osiris et d'Isis et donc membre de la plus importante triade de la théologie égyptienne.

ISIS : mère divine.

KHONSOU : dieu lunaire, fils d'Amon.

MAÂT : déesse de la vérité.

MIN : dieu de la fertilité humaine.

MOÛT : épouse d'Amon, à l'origine déesse à tête de vautour, celui-ci étant l'animal emblématique de la Haute-Égypte (sud). La Basse-Égypte (nord) était représentée par le cobra.

OSIRIS : dieu du monde souterrain. La vie après la mort occupait une place fondamentale dans la pensée des anciens Égyptiens.

RÊ : grand dieu du soleil.

SETH : dieu de l'orage et de la violence ; frère et meurtrier d'Osiris. Équivalent très approximatif de Satan.

SOBEK : dieu-crocodile.

THOT : dieu à tête d'ibis. Le babouin lui était associé.

A.G.

Principaux personnages de La Cité de l'Horizon (par ordre d'apparition)

Les personnages imaginaires sont indiqués en capitales, les personnalités historiques en minuscules.

Sémenkhkarê : pharaon (1364-1361 av. J.-C.)[\[2\]](#).

Ay : beau-père d'Akhenaton.

Néfertiti : épouse d'Akhenaton.

Akhenaton : pharaon (1379-1362 av. J.-C.).

HUY : scribe.

Horemheb : ancien commandant en chef de l'armée d'Akhenaton.

AAHMÈS : ex-femme de Huy.

MAIHERPRI : adjudant mézai.

Toutankhamon : pharaon (1361-1352 av. J.-C.)[\[3\]](#).

TÉHOUTY : ex-beau-frère de Huy.

AMOTJOU : propriétaire d'une ligne de navires ; ami de Huy.

MOUTNÉFERT : Mitannienne, maîtresse d'Amotjou.

REKHMIRÊ : puissant prêtre-administrateur.

RAMOSÉ : père défunt d'Amotjou.

ASET : sœur d'Amotjou.

Aménophis III : pharaon (1417-1379 av. J.-C.)[\[4\]](#).

ANI : capitaine de vaisseau.

TAHEB : épouse d'Amotjou.

INTEF : officier mézai.

À l'heure de sa mort, les ténèbres recouvrirent la terre. Le soleil au zénith fut masqué d'un disque noir, envoyé là, au dire de certains, par Seth le démon ; et pendant toute une heure régna une nuit d'encre. Était-ce un signe que le soleil pleurait le pharaon, ou que les anciens dieux approuvaient sa mort ?

Le roi Sémenkhkarê n'aurait pu choisir pire moment pour mourir, songeait Huy le scribe, sachant que cette opinion lui était peut-être toute personnelle. Ces temps-ci, les gens montraient tant d'empressement à nier leurs relations avec Akhenaton, son culte d'Aton le dieu unique, et ses théories sur la paix, la lumière et la fraternité universelle, qu'on voyait la poussière s'élever des berges du Fleuve sous le souffle de leur désaveu. Ay lui-même, directeur des Haras de l'ancien roi et père de la grande reine Néfertiti, n'exprimait-il pas des réserves au sujet d'Aton ?

Huy s'interrogeait. Après la disparition de Sémenkhkarê, fils adoptif d'Akhenaton et dernier disciple loyal en situation d'exercer un réel pouvoir, combien de temps durerait cette suspicion ? Certes, ces douze dernières années avaient marqué la perte de tout le nord de l'Empire. Dans la courte durée de son règne, Akhenaton, possédé par ce qui passait aux yeux de la plupart des gens pour des extravagances religieuses, avait perdu ce que son trisaïeul avait acquis en écrasant l'audacieux pouvoir du Réténou supérieur grâce aux armes de guerre récemment découvertes : le char, l'arc long à deux bois et les lances de bronze, métal plus dur et résistant que le cuivre. Pendant toute une décennie, les messages avaient afflué vers Pharaon, le Dieu Terrestre, Puissance Incontestable, pour l'informer qu'au nord son pouvoir était remis en cause, défié, anéanti. Mais le roi n'avait pas envoyé une seule réponse aux multiples requêtes implorant de l'aide, adressées par ses vassaux et ses gouverneurs désespérés.

Huy n'avait pas été le seul ébranlé par le doute devant le brutal déclin d'Aton. Son culte avait fait souffler un vent nouveau, balayant, en dix années frénétiques et cruelles, deux millénaires de pensée d'une rigidité et d'une corruption croissantes – tout un monde où, avant l'avènement sur le trône divin du jeune iconoclaste, le rituel des prêtres entravait les rouages d'un gouvernement amolli par trente années décadentes de paix. Au début, nombre de jeunes gens des deux sexes avaient été conquis par le nouvel Enseignement ; la Terre Noire était au faîte de sa puissance, elle se tenait au sommet du monde,

régnant au nord jusqu'au bord de la Grande Verte, et au-delà ; régnant à l'ouest jusqu'au cœur de la Terre Rouge ; régnant jusqu'aux mines d'or qui s'étendaient entre le Fleuve et la mer orientale ; et même au sud, jusqu'aux lisières de la forêt dont parlaient les explorateurs qui en étaient revenus.

L'heure était arrivée de respirer un bon coup et de se remettre en question. Les gens avaient saisi l'occasion d'envoyer aux vents cette multitude confuse de dieux, ce fatras de superstitions forgées par les prêtres d'Amon en vue de leurs propres intérêts. Huy eut un sourire amer en se remémorant la joie que tous avaient éprouvée en quittant la capitale pour le nord, afin de peupler leur nouvelle ville, la cité de l'Horizon, elle-même semblable à une peau toute neuve après la mue.

À quand cela remontait-il ? Huy rit, pour de bon cette fois. Six ans. Chercher à endiguer une pensée retranchée sur elle-même depuis deux mille ans, et cela en six années, avec pour seule arme une nouvelle ville ! Qu'imaginaient-ils donc ? La masse de la population, qui continuait à courber l'échine chaque fois que passait Pharaon pour ne pas voir son visage – les réformes d'Akhenaton ne s'étaient pas étendues jusque-là –, n'en avait pas été plus affectée que par le chuchotement d'une idée fugitive. Cela n'avait été qu'une révolution pour l'élite par l'élite et, tandis qu'emporté par son obsession l'ancien pharaon sombrait dans la folie, la Terre Noire en payait le prix en perdant sa suprématie.

Or voilà que Sémenkhkarê, le Pharaon, le Dieu-Vivant soutenant la Puissance d'Aton, Disque Solaire Dispensateur de Vie, était mort à l'âge de vingt ans. Il n'avait survécu que de six mois à son mentor. Tout seul, il n'avait pas porté le sceptre bien longtemps.

Comme ils mouraient jeunes ! Akhenaton n'avait eu que neuf années de plus, mais il est vrai qu'il se consumait depuis la naissance, sujet en outre, comme si cela ne suffisait pas ! à des accès d'extase sacrée qui jetaient son corps fragile sur la terre desséchée avec la violence minutieuse d'un lutteur professionnel, pour le clouer sur place et le secouer avec tant de fureur que l'écume lui montait aux lèvres. Une fois, Huy en avait été témoin. Si l'on n'était pas intervenu, le roi se serait coupé la langue et se serait rompu les os sous le choc. Lors de ces occasions, nul homme occupant un rang aussi humble que Huy n'aurait eu l'audace de tenter d'interpréter les grognements et les gargouillements véhéments que prononçait le dieu par la bouche du roi, et dont le sens n'était jamais communiqué aux fonctionnaires subalternes.

Le roi avait péri au cours d'une de ces crises. Son âme avait pris son essor vers sa destination, montant en spirale vers son dieu particulier. Un destin solitaire. Mais Huy, lui aussi, avait voulu y croire. Il valait mieux s'envoler vers le soleil que de croupir sous terre

dans un tombeau, si somptueux fût-il, si abondamment pourvu de nourriture magique et de serviteurs d'argile, si bien protégé fût-il par les sortilèges du *Livre des Morts*. Huy avait voulu y croire, mais il n'était pas allé assez loin, incapable de s'affranchir des certitudes rassurantes des pères de ses pères. Cependant, lorsqu'il voyait leurs tombeaux négligés par leurs successeurs, il sentait qu'il ne croyait plus qu'à la vie. Ce qui venait avant et après était un vide que son cœur ne pouvait se résoudre à contempler.

Sémenkhkarê s'était éteint dans son sommeil ; nul n'en savait la cause. Il avait été un jeune homme robuste, un chasseur enthousiaste et un époux aimant, quoique pas encore père. Seuls le vieux Ay et le général Horemheb avaient examiné le corps avant qu'il fût remis aux embaumeurs.

Le roi n'avait pas su tenir les rênes du pouvoir d'une main ferme. Au nord, les pirates du désert s'étaient dangereusement rapprochés du Delta où le Fleuve se mêlait à la Grande Verte, pourtant l'armée se contentait d'opérer des patrouilles et des manœuvres sans jamais frapper. Les travaux de construction s'étaient arrêtés dans la cité de l'Horizon. Dès la mort d'Akhenaton, les gens avaient commencé à la quitter, peu à peu. Située en altitude au-dessus du Fleuve, en plein désert, c'était un lieu hostile, véritable fournaise à la saison de la sécheresse, infesté de moustiques aux saisons des crues et de la végétation. Abandonnée à moitié construite, le fumier s'étalant là où auraient dû se trouver des égouts, elle évoquait à Huy une fleur flétrie en pleine éclosion par une gelée nocturne. La vie l'avait quittée à la disparition de l'ancien roi, et si l'activité continuait sans conviction dans les parties nord de la ville, où les palais s'élevaient parmi les gravats tels de grands bateaux halés sur le rivage pour être réparés, déjà dans les faubourgs les demeures moins riches montraient des signes de décrépitude.

Les gens avaient besoin qu'on leur montre la voie, et au lieu de cela le roi était mort ; cela ressemblait à une désertion. Puis il y avait eu l'éclipse. Tout cela au milieu de *peret*, la saison de la végétation, où les eaux du Fleuve se retiraient en laissant les champs couverts du limon noir fertile qui donnait son nom au pays, et où chaque homme devait consacrer ses forces au travail, au curage des canaux d'irrigation et aux semailles, à mesure que la terre renaissait des eaux. Soixante-dix jours passeraient avant que les embaumeurs aient accompli leur tâche, mais la tombe de Pharaon était loin d'être terminée. Des hommes dont la présence était indispensable dans les champs n'en seraient pas moins réquisitionnés en masse pour creuser et extraire la pierre de la face rocheuse, la tailler et la traîner afin de donner un semblant d'ordre à la maison d'éternité du souverain défunt. Les morts ne se montraient pas vindicatifs, d'ordinaire, mais la

colère d'un roi par-delà le tombeau était à éviter.

En observant les rites et les préparatifs compliqués qui avaient lieu, Huy se demandait si, finalement, les plus à craindre n'étaient pas les vivants. Il avait déjà vu plusieurs de ses supérieurs hiérarchiques – de grands scribes, âgés d'une quarantaine ou d'une cinquantaine d'années – envoyés en mission vers la Nubie et les mines d'or du désert oriental. Ces postes étaient indignes d'eux mais, dès avant la mort de l'ancien roi, il était devenu clair que leur situation n'était plus aussi sûre que lorsque Aton rayonnait dans toute sa gloire. Sous Sémenkhkarê, le pouvoir était passé progressivement entre les mains du général Horemheb et d'Ay. Tous deux avaient été de loyaux partisans d'Akhenaton, au début. Sans doute avaient-ils simplement compris, les premiers, que l'avenir ne résidait pas de ce côté.

Aucun des scribes de haut grade n'était rentré de mission. Huy, qui à vingt-neuf ans sortait d'un apprentissage long et ardu, commençait à se demander si le temps investi en vaudrait la peine. Tout en parcourant non sans mal la rue étroite, au sol de terre battue, qui conduisait à sa maison, il dressa un bilan mélancolique des maigres résultats de ses efforts. Sa maison, par exemple. Elle faisait partie d'une rangée isolée de demeures identiques, destinées aux fonctionnaires subalternes, chacune faite de brique crue et dotée d'une petite cour, d'une chambre en bas et d'une autre en étage. Il vivait là depuis son divorce, qui avait eu lieu trois ans plus tôt. Il arrivait encore qu'Aahmès lui manque, et l'enfant plus encore. Ils avaient depuis longtemps regagné le Delta et il ne les voyait plus, mais au moins, grâce aux amis qu'il comptait parmi les messagers officiels, il avait pu conserver le contact par une correspondance irrégulière.

Sa carrière avait été une affaire entendue : il marcherait sur les traces de son père Héby, directeur des scribes à la cour d'Aménophis III, dans la capitale du Sud. Depuis l'âge de neuf ans, Huy n'avait guère connu que l'étude. Il avait appris les trois écritures et, entrecoupées de coups de bâton (« les oreilles du jeune garçon sont sur son dos »), les autres matières essentielles à une carrière de fonctionnaire : l'arithmétique, le dessin, la comptabilité, la géométrie, la topographie et même des rudiments d'architecture. La route avait été longue et pénible. Il espérait qu'il n'avait pas fait tout cela en vain. Il avait négligé les prudents avertissements de son père – jusqu'à sa mort, Héby avait su ménager la chèvre et le chou – et avait lié son sort à celui d'Akhenaton. Il était venu à la cité de l'Horizon sans plus de réflexion, pénétré de l'esprit de pionnier que le pharaon aimait voir autour de lui. Désormais, la poussière de cette route négligée, non aspergée, lui semblait telles les cendres de cet esprit aventureux.

La chaleur emplissait la ruelle comme du lin plié. Cette présence presque physique faisait parfois soupirer Huy, qui aspirait aux terres

du nord d'où venait le vent bienfaisant. Les messagers qui s'y étaient rendus avaient tenté de lui raconter l'indicible plaine verte de la mer, qu'il n'avait jamais vue et ne pouvait imaginer. Il s'évada des pensées moroses qu'éveillait la perspective de son avenir immédiat, et s'embarqua dans un rêve éveillé où il se raccommodaient avec Aahmès et devenait le capitaine d'un des grands navires de Byblos qui faisaient du cabotage sur le littoral et descendaient jusqu'à la capitale du Nord, où leurs marchandises étaient transférées sur de grandes barques à proue relevée, pour remonter le Fleuve.

Sa rêverie le rendait insensible à la solitude de la rue, à une heure où la barque solaire était presque au zénith et où ces lieux auraient dû grouiller de monde, les gens revenant manger et faire la sieste avant de recommencer le travail en fin d'après-midi. Il retrouva ses esprits alors qu'il tournait au dernier angle avant sa maison, et prit en même temps conscience et de son isolement et de la présence de l'homme, appuyé contre l'embrasement de sa porte dont le bois d'acacia se déformait déjà. Il devina immédiatement la fonction de son visiteur et se demanda pendant une fraction de seconde si son arrivée avait été remarquée, ou s'il lui restait une chance de s'esquiver sans être vu. Mais l'homme le fixait de cet air d'ennui indifférent qu'ont les policiers lorsqu'ils sont porteurs de nouvelles désagréables. De toute façon, les murs nus de la rue tortueuse n'offraient même pas une allée où s'engouffrer. À quoi bon s'opposer au destin ? Le soleil brillait et le Fleuve coulait. Que pouvait-on demander de plus, à la fin ?

Le policier – un Mézai – était plus grand que Huy, lui-même court et trapu. Il se redressa de toute sa taille en se détachant avec nonchalance du montant de la porte à l'approche de Huy. Mais il n'y avait dans ce geste rien de la déférence qu'un Mézai aurait dû marquer à un scribe de la cour. À l'origine, les Mézai étaient recrutés dans une tribu nubienne dont les membres, éclaireurs chevronnés, avaient donné leur nom au corps. Désormais, les policiers étaient issus de toutes les couches de la société. Cet officier avait l'angularité osseuse, la peau sombre et les traits plats d'un homme originaire du Sud profond, peut-être de Napata. Huy croyait avoir déjà vu son visage, sans pouvoir se rappeler où. L'officier portait un pagne simple, en lin brun. Ses longs membres luisaient sous la lumière ardente. À sa taille, un glaive de cuivre était glissé dans un fourreau en feuilles de palmier. Il ne devait donc pas être très élevé en grade. Sa présence expliquait toutefois le vide de la rue. Durant les quelques mois écoulés depuis la mort de Sémenkhkarê, quand la plupart des gens s'étaient trouvés trop occupés aux champs pour le remarquer ou s'en soucier, le général Horemheb n'était pas resté inactif. Tandis que grossissait le flux de ceux qui abandonnaient la cité de l'Horizon, les rumeurs s'amplifiaient à propos du regain de puissance des prêtres-administrateurs de la

capitale du Sud. Il était de nouveau permis de prononcer tout haut le nom des anciens dieux. Ceux qui avaient été proches d'Akhenaton s'en cachaient s'ils le pouvaient.

« Huy ? »

Il était vain de nier, vain de faire remarquer l'omission irrespectueuse de son titre de « scribe de la cour ».

« Oui.

— Maiherpri, adjudant. »

Il lui avait rappelé son nom. L'avait considéré quelques secondes avec une familiarité timide. Puis son visage s'était fermé, déçu par l'absence de réaction du scribe.

D'où Huy connaissait-il ce visage ? Cela avait-il de l'importance ?

« Tu veux parler ici, ou chez toi ? poursuivit le Mézai.

— Tu aurais pu attendre à l'intérieur.

— Pas sans permission. »

C'était déjà quelque chose. Huy jeta à nouveau un coup d'œil dans la rue poussiéreuse. Au loin, le palais royal déserté se dressait comme dans un rêve.

Il tira le verrou de sa porte et pénétra dans la petite cour. Tout en lui emboîtant le pas, Maiherpri regardait autour de lui. Il vit une cour carrée, à ciel ouvert mais partiellement ombragée par une plante grimpante languissante.

« Tu vis seul ici ?

— Oui. »

Depuis son divorce, il n'avait plus une seule servante. Hapou était partie avec Aahmès ; il n'y avait pas de place ici, même pour une esclave syrienne.

La coutume voulait qu'on offre un rafraîchissement à celui qui venait en visite, même officielle. Maiherpri restait debout, attendant visiblement quelque chose.

« De la bière ? Du pain ? » proposa Huy, tout en indiquant un tabouret bas installé à l'ombre.

Le policier s'assit d'un air guindé. Il avait attendu longtemps au soleil, mais en dépit de son soulagement, il refusait de se laisser aller. C'était un homme jeune, barricadé derrière sa dignité et conscient d'être importun. Il retardait l'annonce de la nouvelle pour lui donner plus de poids. Il se demandait si le fait de s'asseoir ne l'avait pas privé d'un avantage.

« D'abord, la nouvelle concernant le successeur du Dieu-Roi. »

Ainsi, ils n'avaient pas perdu de temps, pensa Huy. Comme son prédécesseur, Sémenkhkarê était mort sans héritier, mais il avait été un favori incontestable d'Akhenaton et avait épousé l'aînée des princesses avant même de devenir corégent. Le lien avait été scellé quand Akhenaton en personne avait à son tour épousé sa fille aînée,

en grande pompe. Sémenkhkarê, lui, n'avait eu aucun favori, aucun successeur désigné. Il était jeune et croyait avoir bien le temps de se préoccuper de pareilles questions. Le cœur de Huy explora brièvement les possibilités. Il y avait deux candidats évidents. Auraient-ils osé se déclarer si vite ?

« C'est Toutankhaton. »

Le demi-frère de Sémenkhkarê. Mais Toutankhaton n'avait que neuf ans ; il y aurait nécessairement une régence.

Le Mézai ne faisait pas mine de s'en aller. Autre chose était à venir. Jusqu'ici, l'expression solennelle de son visage n'était guère justifiée. D'un pli de son pagne, il tira un rouleau de papyrus et se leva pour le remettre au scribe. Huy tarda à le prendre. À cet instant, il eut la conscience aiguë de l'immobilité de l'air en plein midi. Il faisait trop chaud pour qu'un oiseau fasse résonner son chant, et la stridulation incessante des cigales était si familière qu'elle ressemblait au silence. L'idée le traversa que le Mézai avait peut-être lu le document, puis il se souvint que Maiherpri n'était qu'adjutant et en aurait été incapable.

Le message était sec. Il devait faire partie de plusieurs rouleaux similaires, car il avait été recopié d'une main hâtive et maladroite. Huy se demanda lesquels de ses collègues en avaient été les autres destinataires. Le paragraphe final avait visiblement été ajouté spécialement à son intention.

Ce n'était pas totalement inattendu. En substance, le message l'informait, sous le sceau du nouveau pharaon, que les scribes et les fonctionnaires de son rang étaient immédiatement relevés de leurs fonctions. L'accès à leur bureau leur serait dorénavant refusé. Ils devaient livrer au Mézai porteur du papyrus tout document, tout sceau officiel, toute note sur fragment de calcaire détenus à leur domicile. Une fois relevés de leurs devoirs, ils avaient ordre de ne plus fréquenter leurs anciens confrères, par aucun prétexte, sous peine d'exil immédiat. Huy savait que cela signifiait l'envoi dans une des oasis situées au cœur du désert occidental, dans la Terre Rouge ou dans les mines d'or qui se trouvaient entre le Fleuve et la mer orientale. L'ajout qui le concernait disait simplement : *Par le grand dieu Amon, Père de Karnak, Père et Mère de la Terre Noire, et par son Incarnation le roi Toutankhamon ! Veille à ne plus pratiquer ta profession, que ce soit pour l'État ou en privé.*

En relevant la tête, Huy croisa le regard de Maiherpri, où il eut la surprise de lire, en dépit d'une certaine réserve, de la compassion.

« Tu ne te souviens pas de moi, n'est-ce pas ?

— Non, je suis désolé. Ce message m'a porté un coup.

— Même avant de le lire, tu ne m'as pas reconnu.

— Ton visage m'est familier.

— C'était avant que j'entre dans la police. Sous le règne de

Néferkhépérourê Aménophis IV. »

Huy remarqua que l'officier avait soin d'utiliser le nom reçu par Akhenaton à la naissance, et non celui qu'il s'était octroyé.

« Mon frère et moi étions accusés d'avoir volé de l'orge dans le grenier sud-ouest de Thèbes. Tu nous as aidés. »

Huy se rappelait, cette fois, et s'étonnait de ne pas l'avoir fait plus tôt. L'épisode, un détour presque accidentel par rapport aux voies normales de sa profession, comptait au nombre des petites réussites dont il avait été fier. Cela remontait à sept ans, car Aahmès était enceinte du petit Héby, à l'époque. Deux adolescents aperçus au crépuscule, alors qu'ils chapardaient dans le grenier. Ces deux frères, arrêtés et accusés – un cas de routine si banal que Huy, alors scribe subalterne, avait été chargé des écritures ; cela ne justifiait même pas l'usage de papyrus, seulement de tablettes de calcaire. Mais les preuves paraissaient à tel point relever de la simple présomption qu'il s'était senti forcé d'objecter, de demander à son supérieur l'autorisation de réexaminer le cas. L'année avait été maigre, la crue basse et la récolte médiocre. Les deux jeunes gens auraient le nez et les doigts de la main droite tranchés en guise de châtiment.

« Ces preuves-là n'étaient pas difficiles à réfuter, dit Huy. Les surveillants du grenier cherchaient simplement des boucs émissaires. Ils s'étaient montrés négligents. »

Quel âge avait le Mézai, maintenant ? Du moins, son manque de déférence devenait compréhensible. Ce n'avait été que de la familiarité, une tentative maladroite pour renouer une amitié. Huy, trop sur ses gardes, n'avait pas fait la différence.

« Je regrette de t'apporter de mauvaises nouvelles à présent.

— Pour l'essentiel, je m'y attendais. Après ce qui s'est passé... »

Il hésita. Ce n'était pas l'envie qui lui manquait de continuer, de demander pourquoi le nouveau pharaon avait changé son nom de Toutankhaton en Toutankhamon, et pourquoi l'invocation à Amon figurait sur la lettre. Mais jusqu'à quel point pouvait-il se fier à Maiherpri ? L'homme était un Mézai, et Huy un petit fonctionnaire sans emploi, attaché à un régime qui, Sémenkhkarê étant mort, serait bientôt voué officiellement à l'opprobre. Il changea de tactique.

« As-tu le temps de boire de la bière ? » demanda-t-il, se rappelant enfin les règles de l'hospitalité.

Le Mézai jeta un coup d'œil vers le soleil, qui se mouvait lentement dans le carré de bleu au-dessus de leurs têtes. Il se détendit et se rassit.

« Oui, dit-il. Mais je ne peux pas rester longtemps, ni en dire beaucoup. »

Huy alla chercher une cruche de bière rouge et deux gobelets en poterie vernissée, ainsi qu'un pain plat aux aromates. Pendant qu'il

s'affairait, il réfléchissait au meilleur moyen de poser les questions qui se bousculaient dans son esprit, tout en essayant de s'adapter à sa nouvelle situation. Sa pensée prédominante était qu'il n'avait plus de famille avec qui partager cette soudaine disgrâce. Jamais il ne s'était senti si seul.

Maiherpri prit son gobelet et but avec retenue.

« Bien sûr, il y aura des édits. Je ne peux pas dire sous quelle forme. Ce que je sais, c'est que de nombreux scribes de ton rang se sont vu offrir de reprendre leur carrière s'ils abjuraient Aton et revenaient à Amon. Le nouveau roi attend de tous ses fonctionnaires qu'ils suivent son exemple.

— On ne m'a pas laissé ce choix. Pas dans cette lettre », dit Huy, qui pensait : Le roi n'a que neuf ans. Qui est derrière cette décision ?

« Tous ne l'ont pas eu. J'ignore pourquoi. Un nombre beaucoup plus important de hauts fonctionnaires ont été exilés, certains ont été tués.

— Quand tout cela a-t-il commencé ?

— Je ne sais pas. On a voulu éliminer rapidement tous les adeptes de l'ancien régime. Le Dieu-Vivant Renouvelé sera proclamé dans deux jours, à la veille de la mise au tombeau d'Ankhképérourê Sémenkhkarê, afin qu'il puisse accomplir la cérémonie de l'ouverture de la bouche. »

On envoyait Sémenkhkarê rejoindre les ancêtres dans la nouvelle nécropole royale de la cité de l'Horizon. On avait hâtivement donné la dernière touche à son hypogée et à son temple funéraire. Les équipes qui y travaillaient n'avaient pas eu le temps de débayer tous les gravats de part et d'autre de l'entrée, et le calcaire de Toura qui en composait le revêtement portait encore les marques du ciseau, le temps ayant manqué pour le polir. Il n'y avait pas foule sur la route qui partait du Temple du Soleil, où le cortège se mit en marche. Huy eut la tristesse de voir que déjà le grand édifice, aux lignes nettes à ciel ouvert, avait été pillé. Ça avait été le seul monument entièrement terminé du vivant d'Akhenaton, dont il faisait la joie et la fierté. Représentés sous des couleurs resplendissantes, des canards, de jeunes taureaux, des fleurs de lotus tout en faïence dansaient et bondissaient, pleins de vivacité et de vigueur, dans la lumière du soleil qu'ils vénéraient et qui leur prodiguait la vie. Presque tous les artisans qui avaient réalisé ce prodigieux chef-d'œuvre étaient dispersés. Avec quelle rapidité une chose se dégrade lorsqu'elle perd sa force vive ! pensait Huy. On avait embaumé le corps d'Akhenaton, mais ses idées, son cœur avaient été éparpillés au vent.

On retrouvait bien peu du rituel simple instauré par Akhenaton dans l'inhumation de Sémenkhkarê, qui marquait un retour aux usages

en vigueur sous les anciens dieux. Le chariot funéraire transportait la momie dans son coffre de cèdre aux couleurs vives, sous une châsse. Il était tiré péniblement par deux bœufs le long de la route conduisant à l'hypogée. Derrière, huit serviteurs tiraient un second chariot transportant les viscères, gardés par les Fils d'Horus[5] : Douamoutef à tête de chien pour l'estomac, Qébéhsénouf le faucon pour les intestins, Hapi le babouin pour les poumons, et Amset, l'homme, pour le foie. À côté de la momie cheminaient deux actrices de la cour, incarnant Isis et Nephthys, les protectrices divines. Derrière le second chariot venaient cinquante pleureuses professionnelles, dont la lamentation solennelle emplissait le ciel de l'aube. Puis suivaient les Neuf Amis, et les serviteurs du palais chargés des meubles destinés au tombeau, à l'usage du *ka*[6] de Sémenkhkarê qui résiderait là à tout jamais.

Huy remarqua qu'à l'avant du cortège, Méryrê, le grand prêtre d'Aton, avait été remplacé par un homme qu'il ne connaissait pas. À sa suite venaient Ay et Horemheb, encadrant le jeune pharaon tel un prisonnier.

Huy avançait aussi mais à une certaine distance, car la foule était clairsemée sauf à l'entrée du temple funéraire, et il n'avait aucun désir d'attirer l'attention. À l'entrée, les danseurs *Mww*[7] et le prêtre d'Anubis coiffé de son masque à tête de chacal attendaient. Le cortège arriva au moment précis où le soleil rompait le cercle de l'horizon, et le gris bleuté de la lumière céda la place à l'or pâle. La lamentation des pleureuses cessa, et tandis, que les danseuses exécutaient la danse de bienvenue, Horemheb s'approcha de Tête-de-chacal avec le jeune roi. Si ce qui allait suivre rendait Nebkhépérourê Toutankhamon nerveux, il n'en laissait rien paraître. Peut-être avait-il l'étoffe d'un roi assez puissant pour dominer Horemheb lui-même, un jour.

Les prêtres du cortège hissèrent à grand-peine le lourd cercueil et le dressèrent à la verticale. Le bois lisse glissait sous leurs paumes moites qui y laissaient des empreintes sombres. Alors, guidé par Tête-de-chacal, le nouveau pharaon toucha la bouche de son prédécesseur avec l'herminette et les quatre amulettes sacrées.

« Voici les emblèmes par lesquels moi, le Fils-que-Tu-aimes, j'ouvre ta bouche, tes yeux, tes oreilles, tes narines, je donne la sensation aux extrémités de tes doigts et à la plante de tes pieds ; je soulève les portes des canaux de ton corps : sois à présent tel que tu étais de ton vivant, sous la protection de ton *ka*. »

Huy ne resta pas pendant la cérémonie entière pour assister à l'installation rituelle du temple, à l'offrande du premier repas et à la fermeture du tombeau. Il se sentait coupable de quitter des funérailles si importantes, mais il était trop fils de la doctrine qu'Akhenaton lui avait enseignée pour craindre réellement la colère des anciens dieux en représailles de sa désertion. Il voulait obtenir des réponses aux

questions qui le taraudaient. L'attention officielle étant monopolisée par l'inhumation, il pouvait espérer contourner la loi et parler à l'un de ses anciens collègues. Pour autant qu'il avait pu en juger, aucun Mézai n'avait été spécialement chargé de le surveiller – non qu'il se crût digne de tant d'attention, d'ailleurs, mais il lui fallait être prudent. Pourquoi ne lui avait-on pas permis de se rétracter ?

« Ils te prennent pour un fauteur de troubles, voilà pourquoi, et ils ont assurément raison ! » dit dédaigneusement Téhouty, qu'il avait suivi dans une salle poussiéreuse des archives, fort heureusement à l'écart du public, car sinon l'homme n'aurait jamais accepté de lui parler, ancien beau-frère ou pas. « Ils veulent des gens sur lesquels ils peuvent compter. L'ancien temps est révolu. Tout cela a mis le pays à genoux.

— Ils veulent des gens qui rentrent dans le rang, qui font ce qu'on leur dit. »

C'était parfaitement logique.

« Précisément. On sait que tu as outrepassé ton autorité. Tu as été un des premiers à venir ici à la fondation de la ville. Et tu es divorcé.

— Comme la moitié de la population.

— Pas la moitié qui a le sens des responsabilités. »

Huy se détournait, au désespoir. Il n'arriverait jamais à obtenir une réponse sensée de Téhouty, dont le ton accusateur laissait pressentir que la conversation se réduirait à une dispute personnelle. Téhouty avait un an de plus que Huy, mais il avait végété aux archives pendant le règne court et insignifiant de Thoutmosis II, alors que Huy était passé aux comptes rendus légaux. Le divorce de Huy avait scellé son ressentiment.

« Je ne sais pourquoi tu viens chercher secours auprès de moi. Il me semble que tu as toujours méprisé notre famille.

— Ce n'est pas vrai.

— Pourquoi as-tu quitté Aahmès, alors ?

— Tu le sais. Tout était mort entre nous. Elle souhaitait ce divorce autant que moi.

— Eh bien ! À présent, tu as ce que tu voulais. »

Téhouty reporta son attention sur les rouleaux qu'il disposait sur une étagère, nerveusement, de ses mains osseuses. Certains, vieux de cent cinquante ans, étaient secs et fragiles.

« Je suis heureux de voir qu'être simple archiviste n'est pas sans avantages.

— Mais toi aussi, tu es venu ici.

— J'ai eu la possibilité de me rétracter, n'étant pas assez important, je suppose, pour qu'on me congédie, ajouta le beau-frère de Huy avec un surcroît d'amertume à cette nouvelle idée. Mais je n'ai jamais cru que la théorie d'un dieu unique était autre chose que de la

folie. »

Huy essaya une autre tactique.

« Quels sont les changements auxquels il faut s'attendre ? »

Téhouty n'avait sans doute pas mené loin sa carrière, mais outre sa jalousie, il était animé d'une méfiance morbide et d'une insatiable curiosité – qualités qui, associées à un instinct de conservation extrêmement développé et à une servilité innée, faisaient de lui l'espion idéal. Eût-il été intelligent, quelqu'un l'aurait peut-être employé comme tel.

Manifestement, Téhouty avait décidé de tenir sa langue.

« Je ne le sais pas. Et même si je le savais, ce serait me compromettre que de te le révéler. »

Il baissa vivement la voix en terminant sa phrase et son ton récriminateur se fonda en un murmure acerbe, car il avait entendu des pas approcher de l'autre bout de la salle. Mais ils s'arrêtèrent. Quel qu'il soit, le nouveau venu avait bifurqué pour consulter un document rangé sur un des rayonnages plus proches de l'entrée.

« Pourquoi ne t'adresses-tu pas à un de tes vieux amis, à supposer qu'il t'en reste ? »

Cette dernière remarque fit mouche. Pendant les deux jours qui avaient suivi la visite de Maiherpri, Huy n'avait pu découvrir grand-chose, sinon que les trois ou quatre scribes, dont son ancien chef, sur qui il savait pouvoir compter n'étaient plus chez eux, ou alors sous surveillance et impossibles à contacter.

« J'ai appris que certains nouveaux édits vont être rendus publics. Sais-tu au moins quand auront lieu les proclamations ? s'enquit Huy, choisissant ses termes avec circonspection. J'ai vraiment besoin d'aide.

— Sans cette raison, tu ne serais jamais venu me trouver, dit Téhouty qui, se sentant en position de force, se laissa un peu fléchir. Oui, moi aussi j'ai entendu parler des nouveaux édits.

— Alors ? Seront-ils lus lors du couronnement ? »

Cela aurait été la procédure normale, bien que, à la connaissance de Huy, aucune date n'eût été fixée pour l'intronisation de Toutankhamon.

Téhouty était tendu. Quelqu'un d'autre était entré dans la salle des archives, avait rejoint le premier visiteur devant les rayonnages proches de la porte et avait entamé avec lui une conversation. Si leurs voix lui parvenaient... Il baissa encore le ton en espérant que cela ne passerait pas pour un murmure de conspirateur.

« Il n'y aura pas de couronnement mais une investiture. Par la même occasion, une régence sera déclarée, jusqu'à ce que le roi soit en âge de régner seul.

— À l'instigation de qui ?

— Tu ne devines pas ? D'Horemheb ! Quoique, officiellement, il

s'agira sans doute d'une corégence avec Ay.

— Ne sous-estime pas Ay.

— Bien du temps passera avant qu'il se lave de son association avec son gendre.

— Mais une fois qu'il y sera parvenu...

— Tu aimes te livrer à des déductions, hein ? As-tu déduit ce que tu allais faire de toi-même, à présent ? »

Téhouty lui rappelait qu'ils n'étaient nullement amis. Il ne voulait pas se laisser entraîner par Huy à discuter de l'avenir.

« Y a-t-il autre chose que tu puisses m'apprendre ? demanda Huy en poussant un soupir.

— Non.

— Ce « non » veut-il dire que tu pourrais, mais que tu n'es pas prêt à le faire ? »

D'un air important, Téhouty choisit sur l'étagère un grand rouleau qu'il dégagea et inclina afin que le sable s'écoule d'une des extrémités. Un gros scarabée, dérangé par toute cette agitation, fila vers l'obscurité au fond du rayonnage. Téhouty jeta un coup d'œil sur Huy et coinça avec précaution le rouleau sous son bras avant de se diriger vers un autre rayonnage dans le couloir mal éclairé, plus loin de la porte. Huy le suivit. Dès qu'il eut l'impression d'avoir parcouru une distance suffisante pour être en sécurité, Téhouty se tourna et rapprocha son visage de celui de Huy. Son haleine conservait l'odeur des oignons doux qui avaient dû composer son déjeuner.

« Eh bien ! Ce n'est pas vraiment un secret, mais si l'on me prenait en train d'en parler à quelqu'un dans ton genre avant que cela soit rendu public, j'y perdrais mes lèvres et mon nez. »

Huy résista à l'envie de dire qu'aucun personnage jouissant d'un réel pouvoir ne s'intéressait de près ou de loin à des êtres aussi insignifiants qu'eux. Il adopta l'expression de terreur respectueuse qui était de mise.

« On fait revenir les dieux glorieux, dit Téhouty, adoptant, même en cachette, le langage officiel. Amon sera restauré à sa juste place dans le panthéon. C'est pourquoi le roi a décidé de changer le nom hérétique qu'il a eu l'infortune de recevoir à sa naissance. Quant à Aton, ce dieu de pure invention, son nom sera retranché. »

Dans la pénombre, Huy retenait son souffle. La nouvelle ne le surprenait pas. Horemheb était un homme pragmatique ; inévitablement, il choisirait ce moyen de remettre à flot le navire de l'État. Le nouvel Enseignement s'était fait beaucoup plus d'ennemis que d'amis, et la perte de l'Empire du Nord avait précipité la chute d'Akhenaton. Néanmoins, malgré la folie qui avait fini par s'emparer de l'ancien roi, Huy était affligé. La terre appartenait au pharaon. Le peuple appartenait au pharaon. Le pharaon ne pouvait être mis en

cause. Sur cet ordre avait reposé la stabilité de deux mille ans d'histoire. Or cette stabilité venait d'être ébranlée. Pas assez gravement pour que la plupart des gens s'en préoccupent ; pour la plupart d'entre eux, elle pouvait être rétablie, et Horemheb était l'homme qui la rétablirait. Mais aux yeux de Huy il n'en était rien. Il avait découvert ce que c'était que d'être un individu et de douter ; aussi, c'était également sur son propre sort qu'il s'affligeait.

Il s'apprêtait à partir quand Téhouty le retint.

« Il y a plus. Le nom de l'ancien roi sera effacé. Son nom sera retranché de tous les monuments, de la même façon qu'il a retranché le nom d'Amon. Sans son nom, il connaîtra la mort qui est au-delà de la mort. Il ne sera même plus. »

Huy le brava avec une fougue dont il ne se croyait pas capable au milieu de toute cette tension.

« Son nom vivra à jamais.

— Voilà un blasphème de la plus haute gravité, mon ami. Pour ma part, j'évitais de me promener en tenant ce genre de propos à n'importe qui. »

Téhouty souriait de son sourire mince, et Huy vit qu'il savourait cet instant.

Alors qu'il était chez lui, dix jours plus tard, Huy sortit une copie qu'il avait faite des années auparavant, quand il était venu dans la cité pour la première fois, d'une description par Bek, le principal architecte. Il ne l'avait pas remise au Mézai. Il relut une fois de plus le court passage. Cela avait été un travail d'apprenti, et le tracé des hiéroglyphes était d'une grande beauté. Dans la cour poussiéreuse de sa petite maison, ses espoirs et ses aspirations passés semblaient le tourner en dérision.

Après douze ans, la partie centrale est à présent complète. Nous n'avons encore utilisé qu'un dixième des terres choisies par Aton pour la cité, mais nous nous reposons. Bientôt, quand l'ennemi du nord aura été apaisé par la sagesse d'Aton, nous reprendrons. Dieu doit seulement sauvegarder le roi. Toutes nos pensées sont concentrées sur cela. Ici dans la cité, nous n'entendons plus grand-chose du monde extérieur.

D'ici là, la cité grandira, et elle durera à jamais. Lorsqu'elle sera terminée, elle sera la plus grande ville de la Terre. La capitale du Sud sera réduite à néant avec ses faux dieux et son inhumanité, et la lumière d'Aton brillera sur la Terre entière. Même les ténèbres du nord seront dissipées par la lumière.

Comme j'ai hâte de reprendre le travail ! Combien il me reste à faire, maintenant que je sais quoi faire ! La cité m'occupe entièrement. Elle doit croître à l'instar d'une forêt, naturellement, avec beauté et sans symétrie. Les colonnes seront sculptées de vignes, les chapiteaux seront des grappes

de raisin. Déjà le palais se couvre de peintures : tous les animaux et toutes les fleurs de la Terre Noire se réjouissant dans le Dieu unique. Les oiseaux du Fleuve s'échappent des buissons de papyrus et fuient l'oiseleur. Les veaux dansent dans les prés, les cerfs bondissent dans les bois. Les plafonds et les colonnades sont parcourus de marguerites et de chardons, de lotus et de joncs des marais. Chaque cour est dotée d'un puits, et les roues du sakkieh[8] tirent l'eau du Fleuve, si bien que de ce désert nous avons fait surgir la verdure.

Dans l'antichambre aux mille piliers, le travail d'incrustation est de granit noir et de quartzite rouge ; les chambres des concubines sont décorées de scènes représentant la préparation en vue de l'arrivée du roi. Les trottoirs peints sont eux-mêmes une réussite et un ravissement pour les yeux. Nous avons posé un sol de brique crue et l'avons couvert d'un enduit de mortier. Nous l'avons revêtu de plâtre léger lié avec du duvet de jeunes filles, et sur le tout nous avons peint. Nous avons posé les couleurs alors que le plâtre était humide, quand il pouvait encore être déplacé par le pinceau – la forme doit être aussi naturelle que possible. Une fois la peinture terminée et bien sèche, vinrent les polisseurs et les ouvriers chargés d'imperméabiliser. Les couleurs ne s'altéreront jamais, même lorsque l'Empire aura le double de son âge.

Nous avons maintenant quatre fabriques de verre et deux ateliers d'émaillerie, mais de la côte les navires continuent d'apporter des faïences de Keftiou et des verreries de Byblos. Il n'y en aura jamais en suffisance pour décorer ne fût-ce que le palais et le grand temple. Le jaspe et l'albâtre exclusivement seront utilisés pour les répliques du roi, de la reine et des princesses. Mais ce n'est pas tout. Les scarabées, les poissons et les scorpions votifs ne doivent pas être faits à partir d'un matériau moins précieux. Toute la richesse est ici, et nos artisans travaillent en déployant une créativité aussi féconde que le blé dans le bon limon. Les portes en cèdre sont plaquées d'or martelé.

Au long des années qu'a duré la construction, le roi a arpenté la cité comme un homme pourchassé par le temps, changeant ceci, modifiant cela, à mesure que Dieu évoluait en lui et affinait sa vision. Qu'il nous soit seulement permis de...

Huy laissa retomber le papyrus. Quelle sottise que de céder à l'enthousiasme ! Au-dehors, la rue résonnait du bruit des chariots que l'on charge. Au lendemain de l'investiture du jeune roi, le général Horemheb et le régent Ay avaient annoncé le retour de la cour à Thèbes, qui était aussi le centre du culte d'Amon. Là-bas, les travaux étaient déjà en cours pour rénover le palais immense mais vétuste d'Aménophis III. Il serait prêt à temps pour le Nouvel An, pour la fête d'Opet[9] qui suivrait le début de la prochaine crue, au milieu de l'été. À une vitesse stupéfiante, la cité de l'Horizon avait commencé à se vider. La population la quittait massivement pour chercher du travail,

n'important que le nécessaire. Téhouty et ses collègues étaient épuisés à force d'extraire et d'empaqueter les archives. Les édifices que Bek décrivait avec tant de fierté une dizaine d'années plus tôt – dix ans, le temps que dure l'enfance – étaient déjà jonchés des décombres de la déréliction. Avant la fin de l'automne, ce lieu serait une ville fantôme.

Et Huy en serait un des spectres. Il n'avait d'autre métier que celui qu'il avait appris, et sans ce véhicule pour exercer sa sagesse innée, son intelligence s'atrophierait. Rares semblaient ceux qui partageaient son sort : le pardon suivant la rétractation avait été la règle générale pour ceux qui avaient servi l'ancien roi – soit cela, soit l'exil ou la mort.

Peut-être aurait-il connu pareil destin sans l'intervention de quelque supérieur anonyme en sa faveur.

Cette pensée l'encouragea. Sa liberté de mouvement n'était pas entravée. On lui avait permis de conserver sa maison. Mais comment gagner sa vie ? Ses réserves de bière et de blé diminuaient, et chez le boulanger il se voyait forcé d'acheter du pain à l'orge, humiliation qui pour être mineure n'engendrait pas moins l'amertume.

La seule alternative qui l'avait toujours attiré, en dehors de la vie de scribe, c'était de travailler sur le Fleuve. Bien entendu, une telle démarche était inconcevable, aussi exclue que l'idée de déménager sans en référer à ses supérieurs, au système et, en définitive, au pharaon. Mais la vie, de façon troublante, avait changé tout cela, et Huy se sentait même prêt – avec un certain plaisir qu'il n'osait admettre consciemment – à rejeter le respect rigide de la hiérarchie qu'impliquait sa profession.

Sois un scribe, ton corps est lisse et ton bras se fatigue vite ; ne va pas te consumer comme une chandelle à l'exemple de celui dont le corps a perdu toute force, car tu n'as pas des os de travailleur. Tu es grand et fin. Si tu tires un chargement ou que tu le portes, tu vas t'effondrer, tes pieds traîneront péniblement, car tu es lamentablement faible, tous tes membres sont maigres et ton corps chétif. Mets-toi en tête de devenir scribe, excellente profession qui te conviendra bien. Quand tu en appelles un, mille répondent. Tu marcheras librement sur la route, tu ne deviendras pas un bœuf que l'on cède. Tu seras à la tête des autres.

Il y avait un texte de ce genre dans un de ses premiers manuels, mais Huy n'avait jamais aimé l'idée implicite qu'il était bon d'avoir le corps chétif, conséquence et marque distinctive du savoir. Contrairement aux canons esthétiques, il était court et massif, et son corps était naturellement pourvu d'une bonne musculature. Quant à en appeler un et à en entendre mille répondre, ou à marcher librement sur la route, c'étaient des expériences qu'il n'avait jamais connues et risquait encore moins de connaître maintenant. Il avait cessé d'appartenir au cercle très fermé que ses professeurs avaient toujours

fait miroiter comme le suprême aboutissement.

Il prit l'habitude de se promener du côté du port, seule partie de la ville où régnait encore de l'activité, même si peu de navires y déchargeaient, désormais. Sur les appontements en palmier soutenus par des pylônes en cèdre défilait une procession ininterrompue d'hommes à la peau cuivrée et vêtus de hardes d'un blanc sale, que l'on avait réquisitionnés dans les fermes aux lisières du désert. Ils montaient une suite interminable de corbeilles chargées de marchandises à bord des navires à proue relevée en vue d'un voyage vers le sud, ravitaillaient des bateaux en provenance ou à destination de la côte, qui emporteraient des chargements d'or, d'ivoire et de granit vers le nord, de cèdre, de sycomore et de calcaire de Toura vers le sud. À force de voir Huy accroupi sur les quais, les marins et les débardeurs s'étaient accoutumés à sa présence. Il bavardait avec eux ou jouait une partie de *senet*^[10] appréciant leur compagnie qui était pour lui une expérience toute neuve, et découvrait les rumeurs qui circulaient sur le Fleuve, exemptes de la duplicité diplomatique de la cour. Mais l'unique fois où il avança l'idée qu'il pourrait travailler à leurs côtés, sa suggestion fut accueillie par un éclat de rire si incrédule qu'il sut qu'il ne pouvait pas insister. Il avait oublié un instant que seul le non-conformiste qu'il était devenu pouvait envisager d'enfreindre des tabous établis sur cent générations.

Ses provisions diminuant, il commença à maigrir. Au premier mois de *shemou*, il en était à son dernier sac de farine et à sa dernière jarre de bière. La petite maison était si lugubre qu'il évitait d'y retourner sauf pour dormir. Peu de gens habitaient encore sa rue, et personne de sa connaissance. Sa seule alternative consistait à poursuivre sa vie de parasite sur les quais, ou bien à chercher du travail. Le second choix était le seul valable à long terme, et déjà, à deux ou trois reprises, il avait empaqueté ses maigres possessions et sa palette de scribe, avant d'être vaincu par la lassitude à l'idée de partir.

Il descendit une fois de plus vers le port. Le soir était tombé. Il se dit qu'il ne pourrait se mettre en route avant l'aurore, quelle que fût sa destination.

Un vaste navire, orienté vers l'amont du Fleuve et peu chargé, réduisait le débarcadère aux proportions d'une miniature. Un vaisseau convoyant de l'or, sur son voyage de retour. Huy distingua à la proue un homme de haute taille, enveloppé d'un manteau en laine, mais ce n'était qu'une silhouette découpée contre le soleil, qui se couchait sur l'eau couleur de sang au-delà de la rive lointaine.

Huy se tournait vers ses compagnons familiers quand la silhouette du bateau le héla par son nom.

Huy fut tiré de sa torpeur par les cris des bateliers qui larguaient les amarres. Il repoussa la couverture légère qui le protégeait et dirigea son regard vers la proue relevée qui virait lentement pour entrer dans le Fleuve. Là, un groupe d'hommes s'activait à enrouler les cordages lancés de la jetée. Au centre du bateau, juste au-dessous du pont arrière surélevé où se trouvait la cabine, une autre équipe, tirant sur les filins, hissait la voile carrée dans la mâture pour intercepter le vent du nord au souffle inépuisable. Huy se frotta la figure et s'étira pour chasser le sommeil. Il n'avait pas l'habitude de dormir sur un pont dur, avec en guise de couche la plus mince des nattes de lin.

À présent dégagé, le navire se balançait pesamment au milieu du courant, sa progression contrôlée par deux timoniers qui manœuvraient le grand gouvernail, à la poupe. La voile battit, hésitante, puis, au moment où l'étrave fendait le courant, s'enfla sous le vent avec l'assurance d'un muscle qui se contracte. Le léger grincement du bois s'accompagna soudain du clapotis insistant des vagues, et ils furent en route.

Huy abaissa le pan de cuir qui masquait l'entrée de la cabine et s'assit dans la pénombre. De l'autre côté du sol étroit, le coin où Amotjou avait dormi était déjà dégagé. Dans la maigre lumière d'avant l'aube qui filtrait par les fentes d'aération pratiquées dans les parois, il distingua la natte roulée et, au-dessus, suspendus à un crochet dans un sac en lin, les instruments de navigation d'Amotjou.

Il se pencha en arrière et effleura son propre sac en cuir, accroché à un crochet similaire, dans lequel il avait fini par entasser les affaires qu'il avait si longtemps négligé d'emballer. En définitive, cela lui avait pris un quart d'heure, pas plus, et à peine le double pour fermer sa maison et lui dire adieu. Cela faisait combien de temps, à présent ? Il souleva à nouveau le pan de cuir. Les ténèbres se dispersaient et une pâle lueur mauve commençait à poindre à l'Orient. Il aperçut de minuscules points de lumière nichés parmi les falaises du désert, encore enténébrées : les habitants allumaient le feu du matin sur les rives verdoyantes du Fleuve, dont le cours formait un long serpent à travers son pays. L'aurore viendrait dans une heure, peut-être ; le crépuscule tombait quand Amotjou avait crié son nom.

En parcourant le pont des yeux, il ne vit aucune trace de son vieil ami. Le cuisinier avait fait du feu en frottant un silex, et son marmiton remplissait d'eau et d'orge pilée un grand chaudron en cuivre, qui

serait accroché au tripode pour faire cuire la bouillie. Le rougeoiement des flammes vacillantes illumina fugitivement le visage ensommeillé et maculé de graisse du cuisinier. Autour de lui l'activité des marins diminuait progressivement, à mesure que le navire prenait sa vitesse de croisière. Tous les préparatifs avaient été menés dans l'atmosphère assourdie propre à ceux qui travaillent avant l'aube, coupée de temps à autre par des ordres ou des cris d'avertissement dont la force avait quelque chose d'incongru. Les autres déplacements sur le Fleuve dont Huy avait fait l'expérience, en des occasions rares et espacées, et pas depuis son arrivée dans la cité de l'Horizon, avaient eu lieu lors de visites officielles, sur des barques d'État. Il n'était jamais monté sur un navire marchand, et l'exaltation qu'il éprouvait l'emportait sur les objections prudentes qu'une autre partie de son cœur émettait lorsqu'il réfléchissait à la témérité dont il avait fait preuve en acceptant l'invitation d'Amotjou.

En dépit de tout le temps passé depuis la dernière fois qu'il l'avait entendue, Huy avait immédiatement reconnu la voix de son ami, et Amotjou lui semblait envoyé par un dieu, du moins un protecteur, ou peut-être son *ka*, pour le secourir au moment précis où il touchait le fond. Néanmoins, il avait eu peine à y croire.

« Oui ? avait-il répondu, en direction du bateau.

— Ne te souviens-tu pas de moi ? »

La voix exprimait l'enthousiasme, et peut-être même un léger soulagement. La haute silhouette en manteau de laine descendit de la proue d'un pas souple, Amotjou avait toujours eu des manières élégantes, et le rejoignit sur le quai en un instant.

« Cela fait bien six ans.

— Oui, depuis que je suis venu ici. »

Amotjou n'avait jamais quitté la capitale du Sud. La flotte de six barges qu'il avait héritée de son père y avait sa base ; elle faisait la navette sur le Fleuve, transportant des cargaisons variées entre le sud et le nord, mais quand elle allait vers le sud c'était toujours pour y charger de l'or et le convoyer en aval jusqu'au Delta, où il serait transféré sur des vaisseaux maritimes qui pratiquaient le cabotage. La barge depuis laquelle il avait hélé Huy était le navire amiral. Dans les rares occasions où Amotjou voyageait personnellement sur la flotte, c'était à bord du *Splendeur d'Aton*.

« Il a repris son ancien nom, dit Amotjou en souriant. *Splendeur d'Amon*. Il faut vivre avec son temps.

— Qu'est-ce qui t'amène par ici ?

— Une grosse cargaison. Un envoi important vers la capitale du Nord, alors que mon meilleur capitaine est tombé malade. L'essentiel est que si je n'étais pas venu, je ne t'aurais jamais rencontré. Que deviens-tu ? »

Ignorant dans quelle mesure il pouvait se fier à cet ami après une si longue séparation, Huy ne donna pas sur sa vie plus de détails que ne le recommandait la prudence. Mais il n'était pas possible – et pour autant qu'il le sût, pas nécessaire – de cacher qu'il était sans travail. Les yeux sombres et perçants d'Amotjou l'avaient déjà examiné de haut en bas, et son apparence minable parlait sans doute d'elle-même.

« Alors, que te reste-t-il à faire ici ? demanda Amotjou après l'avoir écouté.

— Pas grand-chose, dit Huy en haussant les épaules.

— Lorsqu'on est sans travail et sans famille, cet endroit me paraît réunir toutes les qualités pour qu'on le quitte.

— Je ne peux partir sans raison.

— Y a-t-il une chance que tu te rendes au nord ?

— Il n'est pas question que je retourne auprès d'Aahmès, répondit Huy, lisant dans ses pensées.

— Tu as certainement une bonne raison de partir. C'en est fini de cette ville. Dans un an, elle sera vide. Un an de plus et le désert l'aura reprise. Elle sera peuplée par les rats et les morts.

— C'est vrai. Pourtant, je ne saurais te dire combien d'espoirs nous avons fondés en elle.

— Ils se sont évanouis. Il faut tourner ailleurs ton regard. »

Huy ne pouvait nier le bien-fondé de ces arguments. Peut-être avait-il seulement eu besoin qu'un autre les lui dise. Les membres de la cour qui n'avaient pas déjà regagné leurs résidences longtemps abandonnées de la capitale du Sud, où Horemheb supervisait activement la reconstruction du palais, avaient accompagné Ay et le pharaon dans une visite d'État au vizir du Nord, nouvellement nommé. À leur retour vers le sud en été, ils feraient simplement escale à la cité de l'Horizon le temps de prendre à bord le Contrôleur de la ville. Celui-ci avait fini de sceller les tombeaux des grands pour les protéger des pillards jusqu'à ce qu'il fut possible de transporter les momies vers les nouvelles demeures préparées à leur intention dans la Grande Vallée du Couchant, sur la rive occidentale du Fleuve, en face de Thèbes.

« Tu as l'air d'avoir besoin de te laver, de te raser, de nourriture et de vin, d'une femme ou deux, et de travail, observa Amotjou. En ce qui concerne les quatre premiers, nous pourrions y remédier. Le travail, nous en discuterons. Quant au reste, cela dépend de toi. »

À la grande stupéfaction des bateliers voyant leur ancien partenaire de jeu – un bon à rien qui traînait sur les quais – bavarder familièrement avec un des plus puissants seigneurs du Fleuve, Amotjou avait passé un bras autour de lui et l'avait fait monter à bord. Dès qu'il eut posé le pied sur le pont, Huy sut qu'il voulait partir, s'en aller vers le sud sur ce bateau, et se mettre en quête des miettes que la

chance daignerait lui jeter. Pour la première fois, en contemplant les lignes sombres et sans vie de la ville au crépuscule, il sentit que son avenir n'était plus là. Il s'était accroché à du vent – à moins de se faire piller de tombes. Et même s'il embrassait cette profession, pensa-t-il avec une ironie contenue, le butin serait meilleur au sud.

« Ici, c'est un travail de tout repos pour le Contrôleur de protéger les tombes contre les voleurs », dit-il en dégustant son premier verre de vin de Kharga.

Amotjou avait toujours dépensé son argent avec discernement, aussi n'était-il pas surpris de boire le meilleur cru.

« D'après ce que j'ai entendu, tous les pillers de tombes opèrent au sud, dans la Vallée, depuis qu'Akhenaton a transféré la cour.

— Peut-être devrais-tu venir juger par toi-même, se borna à répondre Amotjou, qui parut troublé.

— Il se pourrait que je le fasse un jour.

— Que ce jour soit proche. »

Huy perçut dans sa voix un empressement qu'il ne pouvait attribuer à l'amitié : après tout, Amotjou avait plus ou moins oublié son existence pendant six ans. Il s'enjoignit d'être plus indulgent. Ils avaient été l'un et l'autre occupés à bâtir leurs carrières respectives, dans des villes séparées par deux jours de traversée.

« Ces retrouvailles ne peuvent être le fruit du hasard, fit remarquer Amotjou plus tard. Pourquoi ne saisis-tu pas cette occasion de venir avec moi aujourd'hui ?

— Je ne suis pas homme à prendre des décisions rapides », répondit Huy, qui n'en sentit pas moins son pouls s'accélérer.

Deux jarres à vin de terre émaillée gisaient, vides, auprès d'eux. Ils étaient assis face à face, en tailleur, sur le pont arrière, le visage éclairé par les derniers feux de Rê qui glissait derrière les Collines des Morts.

« Ici, rien ne te retient ; tout t'invite à aller là-bas. »

Le cœur de Huy battit plus vite dans sa poitrine. Toute sa vie, les choses avaient été établies et sûres, sauf en ces derniers mois pareils à une errance dans le désert, et il était las. Une chance s'offrait à lui. Il la saisirait.

« Pourquoi pas ? » avait-il dit.

Il avait repoussé la proposition d'Amotjou d'envoyer des hommes rassembler ses affaires – des étrangers n'auraient pu repérer sa maison dans ce dédale de rues sombres. Son ami s'étonnant qu'il fût prêt à s'y rendre seul, Huy se souvint que lui-même n'avait pas totalement vaincu sa peur des fantômes tapis au-delà de la lueur du feu, ou des morts désincarnés. Ces malheureux, privés de statues commémoratives et dont les momies avaient été pourries par l'eau, ne possédaient plus de lieu de résidence et devaient en trouver un autre en arrachant le

cœur d'un vivant pour le dévorer. Akhenaton avait rejeté ces croyances comme autant de balivernes concoctées par les prêtres, mais les traditions étaient plus anciennes que les pyramides, elles-mêmes millénaires. Huy avait accepté une escorte, bien que la partie rationnelle de son cœur lui dît que si Amotjou envoyait ces hommes avec lui, c'était surtout pour s'assurer qu'il ne se raviserait pas.

Ce départ rapide avait été salutaire, ne laissant place ni aux sentiments ni au regret. Qu'il fût accompagné par les bateliers l'avait également aidé, mais il ne serait pas revenu sur sa décision. Sa petite maison, froide et sombre, n'inspirait ni chaleur ni amour : elle aussi n'était plus qu'un fantôme. L'époque où il y avait vécu appartenait déjà depuis longtemps au passé. Il prit sa luxueuse sacoche en cuir de bœuf et y rangea ses trois derniers rouleaux de papyrus, dont il savait ne pas pouvoir se passer, ainsi que sa palette de scribe, les quelques lingots d'or qui lui restaient, et, non sans une certaine hésitation, la petite statue du dieu protecteur de la maison, Bes, dont Aahmès, les larmes aux yeux, lui avait fait promettre de ne jamais se séparer, lors de leur dernière rencontre.

Après avoir fermé la porte sur la cour, il lui tourna le dos. Il n'avait pas parcouru la maison une dernière fois. Il n'avait pas dit adieu aux endroits où il avait été heureux. Ce bonheur, comme le reste, n'était plus qu'un fantôme. Il repensa alors à la chaude compagnie qui l'attendait à bord, au dîner composé de canard rôti et de millet. La lune était déjà haute. Khonsou dans son char donnait au sable amoncelé contre les murs des édifices déserts l'éclat doux de l'argent. La main serrée sur l'Œil d'Horus accroché à son cou, qu'il n'avait jamais quitté en dépit de l'influence du nouvel Enseignement, Huy aspira à pleins poumons l'air velouté puis, accélérant le pas, se dirigea vers les minuscules lumières qui dessinaient les contours du navire.

Amotjou était de ceux à qui la vie sourit avec constance. Sa chance était si grande que de temps à autre il ne pouvait chasser l'idée inquiétante qu'il tentait le destin, et que le jour où la fortune l'abandonnerait viendrait probablement plus tôt qu'il ne le croyait. Ayant hérité de son père, outre sa flotte, un sens des affaires pondéré et un solide instinct de conservation, il s'était arrangé pour ne jamais prendre parti pendant les années troublées qui semblaient désormais toucher à leur terme. Les services que rendait son commerce étaient trop essentiels aux politiciens de tous bords pour qu'il risque grand-chose en refusant de se compromettre. Il lui avait suffi de faire montre d'une politesse inaltérable et de donner l'impression d'être charmant, mais insignifiant – et donc inoffensif. L'hérésie d'Aton semblant définitivement éradiquée et les anciens dieux ayant retrouvé leur

place, il avait le sentiment de pouvoir abandonner ces faux-semblants et réintégrer l'arène politique. Mais son instinct lui disait de ne pas jeter le masque.

Il avait admirablement joué son rôle mais, comme il se l'avouait tristement, le plus prudent des hommes ne peut toujours éviter de se tordre la cheville sur une pierre. En l'occurrence, la pierre était une fille prénommée Moutnéfert. Une fille ? Une femme ! Une femme grande et mince, dont le père était venu du pays de Mitanni. Elle avait les pommettes hautes propres à cette race.

Il recréa son image et la devêtit en pensée, apprécia le cuivre sombre de sa peau, ses longues jambes, ses fesses hautes, ses hanches étroites comme celles d'un garçon, contrastant avec ses seins, fermes et pleins. Elle avait les épaules larges, le dos musclé et les bras vigoureux, contrairement au corps languide des dames de la cour qu'il avait connues. Contrairement à leur usage, aussi, elle ne portait pas de perruque mais arborait ses cheveux naturels, qu'elle lavait et huilait légèrement pour les rendre brillants. Sa chevelure raide et douce n'était pas noire comme celle d'une Égyptienne de pure souche, mais d'un châtain intense. L'iris foncé de ses grands yeux, qui semblaient toujours renfermer un secret, en faisait ressortir le blanc avec plus d'éclat. Alors même qu'Amotjou caressait chaque détail par l'imagination, il savait qu'il ne pourrait renoncer à elle, qu'il ne pourrait abandonner le combat qu'il livrait pour la posséder entièrement. À cette idée, une ombre traversa son cœur. Comme si quelqu'un pouvait la posséder ! C'était elle qui choisissait. Et pour l'heure elle n'avait pas choisi de quitter son amant principal, le prêtre Rekhmirê, gardien du sanctuaire d'Osiris dans la capitale du Sud et directeur de la reconstruction du palais.

Si puissant qu'il fût, Amotjou ne disposait ni des relations ni des moyens de son rival plus âgé, qui s'était aguerri au long des années où l'ancien clergé, réduit à la clandestinité, avait été chassé vers les oasis, loin, bien loin au sud ou dans le désert, jusqu'aux côtes de la mer orientale. De retour au pouvoir, six mois avaient suffi aux disciples d'Amon pour insuffler une vie nouvelle à la capitale du Sud. Ils avaient à nouveau un pharaon et un général pour les soutenir – Horemheb était allé prier publiquement au sanctuaire d'Osiris sitôt revenu de la cité de l'Horizon. Amotjou remerciait son *ka* de ne pas être victime de la chasse livrée aux adorateurs d'Aton.

Dans quelle mesure Rekhmirê soupçonnait-il l'existence d'un rival ? Cela, Amotjou l'ignorait. Moutnéfert ne tolérait aucune discussion sur cette autre partie de sa vie. Mais il la savait discrète, ne fût-ce que par souci de sa propre sécurité, et en songeant à la passion qu'elle montrait dans leurs étreintes, il ne pouvait croire que cette femme-là ne valait pas la peine qu'on prît des risques pour elle.

Un mois plus tôt, il avait porté les offrandes de nourriture à la tombe de son père, vers la fin du jour, accompagné d'un seul serviteur. C'était une visite de dévotion, car il était assez riche pour employer à temps complet des prêtres funéraires chargés d'accomplir cette tâche. Mais il devait beaucoup à son père et ne pouvait être sûr que parfois le *ba*[11] du vieux Ramosé ne planait pas au-dessus de lui, réprobateur. Amotjou préférait donc se concilier le *ka* du vieil homme, plus puissant que le *ba*, et du moins incapable de quitter le tombeau.

Ce soir-là, cette partie de la Vallée était déserte malgré la fermeture récente de deux tombes toutes proches, où des gardes auraient dû être postés. Il y avait pourtant quelqu'un d'autre, car ils avaient entendu des chuchotements, vu l'éclat de torches reflété sur un rocher, et la petite avalanche de pierres et de poussière qui avait roulé non loin de là était trop forte pour être le fait d'un animal, même du chacal aux pieds légers. N'ayant qu'un serviteur à ses côtés, Amotjou avait décidé de ne pas aller se rendre compte par lui-même. Une fois revenu chez lui, il avait envoyé un homme rapporter l'incident aux Mézai, et donné ordre que provisoirement de nouveaux gardes fussent placés devant le tombeau de son père.

Le lendemain matin, en s'éveillant, il découvrit un spectacle qui fit frémir son cœur dans sa poitrine. Dans une cage de bois accrochée à la fenêtre de sa chambre vivait une mangouste dévoreuse d'œufs de crocodile, dont il avait fait son dieu personnel et qu'il vénérât depuis l'enfance. Le minuscule animal se tordait et tournait dans l'espace confiné de sa prison, avec un désarroi d'autant plus vif qu'à chacun de ses mouvements la cage oscillait dans les airs, lui faisant perdre l'équilibre sur le fond en osier.

La mangouste était saine et sauve, mais autour de son cou et de sa patte avant droite des bandes de lin rouge étaient nouées lâchement. Leur signification était claire. S'astreignant à respirer profondément et régulièrement pour repousser la peur et calmer les battements précipités de son cœur, Amotjou descendit la cage et, après avoir ôté les bandelettes de lin avec prudence – la dévotion ne protégeait pas des morsures –, emporta l'animal jusqu'au Fleuve où il lui rendit sa liberté, en prenant soin de n'être vu de personne. Puis il annonça à sa maisonnée qu'il partait le jour même et qu'il assurerait personnellement le commandement du *Splendeur d'Amon*.

Très peu de gens connaissaient l'identité de son dieu personnel, et la possibilité de lui porter atteinte par ce moyen. Si ses ennemis étaient assez puissants pour délivrer leur avertissement au cœur de sa propre maison, ils méritaient de la considération. Son instinct lui dictait de disparaître pour quelque temps, d'effectuer un repli stratégique. Quelle que fût l'inimitié qu'Amotjou s'était attirée, elle devrait être amenée au grand jour et combattue. Pas une fois l'idée ne

lui vint de céder. Il avait décidé ce voyage sur le Fleuve pour se donner le temps de réfléchir, pour juger de quels amis il pouvait s'assurer le concours.

Ce n'était pas, en effet, un pur hasard s'il avait fait mouiller son navire dans le bassin de la cité de l'Horizon. Il n'avait pas oublié Huy. Dès leur enfance, à l'époque où ils partageaient le même tuteur, le père de Huy et le vieux Ramosé étant amis et leurs épouses étant sœurs, le petit scribe en herbe se plaisait à élucider des énigmes. D'après ce qu'Amotjou avait entendu, ce penchant n'avait pas disparu avec les années. Ses informateurs lui avaient appris que, tout à fait à son insu mais d'une manière bien caractéristique, Huy s'était fréquemment attiré les foudres de ses supérieurs en critiquant des décisions insuffisantes ou injustes. Ce n'avait été qu'en tirant les ficelles avec infiniment de doigté et de discernement qu'Amotjou avait pu sauver son ami de la sentence d'exil prononcée à son encontre, aussitôt après la mort du pharaon Sémenkharê.

Huy avait écouté les détails de l'histoire qu'Amotjou avait jugé bon de lui relater, tout en regardant défiler la rive occidentale du Fleuve, bande verte ponctuée de grappes minuscules de villages blancs et de palmiers. Il tourna la tête vers son ami. Il était midi, et ils étaient assis sous un dais au milieu du navire. Hormis les timoniers, les hommes d'équipage s'abritaient tant bien que mal du soleil dans les rares coins d'ombre. Le vent avait faibli, la voile pendait, maussade, et le navire progressait lentement à contre-courant.

« Qui t'en veut, selon toi ?

— Cela peut difficilement venir des pillers de tombes. Je ne pense même pas qu'ils aient remarqué notre présence.

— Cependant il doit y avoir un lien. As-tu vu quelqu'un d'autre entre le moment où tu es revenu de la Vallée et celui où tu t'es couché ?

— Non. »

Huy remarqua une brève hésitation dans la voix de son ami, et insista :

« Je vais présumer de notre longue amitié, mais... as-tu couché seul ?

— Oui.

— N'est-ce pas inhabituel ?

— Non. Ma femme et moi ne partageons plus la même couche ; elle dirige la maison, vérifie les comptes, elle est heureuse ainsi. Je ne ressens pas le besoin de prendre une concubine toutes les nuits. Et même si cela était, je l'aurais renvoyée dans ses appartements avant de dormir.

— Accorde-moi quelques instants de réflexion. »

Huy se tourna à nouveau vers le panorama offert par la rive qui passait lentement, car il ne voulait pas offenser son ami. Pour l'heure, ses réflexions ne concernaient que lui-même.

C'était là une occasion de travailler, et son cœur y aspirait comme une gazelle assoiffée dans le désert aspire à l'oasis. Néanmoins ce travail était étrange. Il voyait bien que l'affaire n'était pas du ressort des Mézai, dont les subalternes faisaient régner l'ordre dans les rues ou enquêtaient sur les attaques subies par les commerçants et les navires, mais dont les supérieurs étaient depuis toujours les instruments du pharaon et de l'État. Comme Amotjou le pensait et l'espérait, il était incapable de résister à l'attrait d'une énigme à résoudre, cependant il hésitait : où cela le mènerait-il ? Il plissa les yeux sous le soleil, et en profita pour jeter un coup d'œil furtif vers son ami, qui mélangeait l'eau et le vin. Amotjou avait son âge, mais les dieux l'avaient doté d'un corps élancé, ils lui avaient donné l'argent et le statut social, la sécurité et le pouvoir. Assis en tailleur dans son pagne immaculé, fait de laine et non de lin, il versait le bon vin de Kharga. Peu de rides déparaient son visage, le kohol autour de ses yeux était appliqué à la perfection. Il possédait ce bateau et cinq autres semblables, sur lesquels Huy aurait été reconnaissant d'avoir un simple poste. Son mariage, bien qu'apparemment mort, était au moins intact, et il voyait ses enfants. Il avait en outre cinq concubines, vingt domestiques et, dans sa flotte, d'innombrables esclaves et des artisans rémunérés. Il semblait être un homme que rien ne pouvait ébranler, et pourtant...

La veille, tandis qu'ils dînaient ensemble à bord, à la lumière du feu – Huy, qui n'avait pas fait pareil festin depuis des mois, sentait peser la viande de canard sur son estomac –, Amotjou lui avait dépeint un avenir enchanteur, mais vague. Pour aborder la véritable raison qui l'avait poussé à l'emmener si précipitamment avec lui, il avait attendu jusqu'au matin, quand le navire était déjà bien en chemin, quand il n'était plus possible de faire demi-tour.

Pourtant, tôt ou tard, il aurait bien fallu que Huy fasse quelque chose, il aurait bien fallu qu'il parte. Visiblement, Amotjou avait besoin de son aide ou le croyait, assez gravement pour s'assurer qu'il ne pourrait faire autrement que de la lui donner. Peut-être son ami était-il simplement l'instrument du destin, après tout. Il contempla les rayons du soleil éternel dansant sur l'onde, où scintilla le reflet métallique turquoise d'une libellule suspendant sa course.

Huy se frotta le ventre. Au moins, il mangerait bien pendant quelque temps s'il acceptait ce travail. Il savait déjà qu'Amotjou en avait dit assez pour l'appâter, et qu'il en avait bien plus à dire pour peu qu'on parvînt à l'en convaincre. Il se retourna vers lui.

« Qu'as-tu entendu raconter, à propos du nouveau roi ?

— Qu'il est notre seigneur, répondit Amotjou, déconcerté.

— Il est très jeune.
— Que veux-tu dire ?
— C'est un enfant. Quatre ans passeront avant qu'il ne règne.
Alors, ceux qui seront en mesure de jouir de sa faveur s'en féliciteront.
— Je le répète, que veux-tu dire ?
— Que le temps est venu de construire.
— Qu'est-ce que cela a à voir avec la menace qui pèse sur ma vie ?

— Pour construire, il faut de l'argent. Parle-moi de Rekhmirê. »
Amotjou leur servit du vin. À bord, il aimait accomplir ces tâches lui-même.

« Est-ce que tu lis dans mon cœur ?

— Je voudrais seulement que tu me dises ce que tu as passé sous silence.

— Je t'ai dit tout ce que je sais », répliqua Amotjou.

Il s'était demandé s'il devait évoquer ses relations avec Moutnéfert. Il n'avait pas précisé qu'elle était la maîtresse de Rekhmirê, bien qu'il eût fait allusion à une rivalité entre le prêtre et lui.

« Non, c'est faux.

— Je...

— Si tu veux que je t'aide...

— Il est vrai que pour un homme qui, il y a six mois, ne possédait guère plus que sa réputation passée, Rekhmirê a bâti sa fortune avec une rapidité étonnante. Bien entendu, il s'est montré prudent ; il a accru progressivement son influence, de sorte qu'elle semble naturelle, mais quand même !

— Et que fait-il ?

— Des cadeaux aux gens, répondit Amotjou, dont le ressentiment perça dans la voix.

— Ce qui signifie qu'il achète les gens ?

— Ceux qui ont l'oreille d'Horemheb.

— Et du roi ?

— Le roi ! Il n'est pas encore ici ; il est dans la capitale du Nord. D'ailleurs, tu l'as dit toi-même, ce n'est qu'un enfant. Il agira comme Horemheb le lui dictera. »

La rancœur avait précipité les paroles sur ses lèvres ; ce n'était pas du tout ce qu'Amotjou avait prévu. Néanmoins, le besoin d'accorder sa confiance à quelqu'un le poussait à prendre Huy pour confident beaucoup plus vite qu'il n'en avait eu l'intention. Il se resservit du vin. La chaleur intense de l'après-midi traversait la tente de lin, tandis que *Seqtet*, la barque solaire, commençait à descendre vers l'ouest. Il ôta sa perruque et se passa la main sur le crâne avant de l'envelopper d'une écharpe lâche.

« Mais a-t-il besoin de cela ? insista Huy. C'est déjà un homme influent.

— Cette influence aussi, il l'a achetée.

— Il ne peut s'être fait une telle situation aussi vite. »

Amotjou ne pouvait en rester là ; il résolut de passer outre les appels à la prudence qui résonnaient au fond de son cœur et de mettre entièrement Huy dans la confiance. Celui-ci ne se servirait pas de ces informations pour rentrer en faveur. Leur amitié était trop ancienne.

« Allons, dit Huy d'un ton taquin. Je te connais ! Tu n'as jamais été capable de garder un secret bien longtemps.

— Je ne peux rien taire à ceux auxquels j'ai décidé de faire confiance, répondit Amotjou. Mais tu dois jurer par Horus de garder pour toi ce que je vais te révéler.

— Je ne puis jurer par les anciens dieux ; mais il me sera impossible de faire ce que tu attends de moi si tu ne me dévoiles pas tout ce que tu sais, et même tout ce que tu soupçonnes.

— Alors, je pense que la menace de mort est venue de Rekhmirê. S'il y avait le moindre moyen de le prouver, il ne l'aurait jamais envoyée. Mais le succès le rend très sûr de lui, et il lui reste peu de temps avant l'arrivée du pharaon dans la capitale du Sud. Le peuple attend sa venue, et Horemheb lui-même ne peut s'y opposer indéfiniment.

— Pour quelle raison le temps lui manquerait-il ?

— Tu es resté trop longtemps éloigné, fit remarquer Amotjou avec un geste d'impatience. Tu dois te préparer à de nombreux changements, maintenant que tu es revenu. Pendant une décennie la cité a connu la décadence. Après le départ de la cour, la loi a cessé de régner. Seuls les anciens prêtres qui n'ont pas quitté la ville ont conservé un semblant de pouvoir, dont ils se sont servis à leurs propres fins. La garde n'a plus assuré la surveillance de la Vallée. Les tombeaux des grands pharaons, regorgeant de richesses, sont demeurés sans protection, des mines d'or à portée de leurs mains.

— Tu veux dire que Rekhmirê...

— Je ne peux rien prouver. Évidemment, il existe des bandes formées d'ouvriers qui avaient percé les tombeaux. Ils en connaissent l'agencement, les passages secrets. Mais l'un des groupes se démarque des autres par sa façon d'opérer. Ses membres prennent peu, mais le plus précieux. Ils entreposent leur butin quelque part dans la Vallée et le font sûrement passer par le Fleuve. Mais le temps leur est compté. Horemheb est de retour, et il galvanise l'armée et les Mézai. Il veut restaurer les ancêtres dans leur dignité et ainsi rendre à la Terre Noire sa fierté d'antan. Les pilliers de tombeaux qui se font prendre sont empalés sur la rive occidentale du Fleuve, où leurs corps finissent nettoyés par les oiseaux. Rekhmirê sera bientôt contraint de mettre fin

à ses agissements, mais il manœuvrera au plus près du vent.

— En utilisant les trésors funéraires pour acheter son influence auprès d'Horemheb ! conclut Huy en souriant. C'est là un serpent plus dangereux qu'Apopis. Je pense que ce que tu me demandes dépasse mes compétences.

— Tu disposeras de toute l'aide dont tu auras besoin. Mais, bien entendu, tu ne résideras pas dans ma maison et tu travailleras seul. »

Huy se garda de dire qu'il préférerait procéder ainsi. Il se rendait également compte que si l'enquête échouait, Amotjou ne le connaîtrait plus, et qu'à côté de la mort qu'il subirait, le supplice du pal paraîtrait doux.

« Donne un nom à ma tâche, dit-il enfin.

— Provoque la chute de Rekhmirê. »

Amotjou ne précisa pas ses raisons personnelles de souhaiter cette chute. Il suffisait que Huy vît en Rekhmirê un rival politique, et rien de plus. De même, il n'avait pas formulé son soupçon que la menace de mort n'avait pas tant pour origine la gêne causée aux pillards que la jalousie du prêtre envers Moutnéfert. Enfin, il avait caché à Huy qu'il était allé chez sa maîtresse la nuit de sa visite au tombeau paternel.

De son côté, Huy s'efforçait de vaincre sa fierté.

« Et donne un prix à ma tâche, dit-il.

— Si tu réussis, tu pourras en décider toi-même. »

Amotjou sourit et remplit de nouveau leurs verres. Échauffé par l'alcool, il se sentait déjà à mi-chemin du but.

Les sentiments de Huy étaient fort différents. Il pensait à ce qui se passerait le lendemain à la même heure, quand le *Splendeur d'Amon* accosterait dans la capitale du Sud. Il lui semblait que la main froide de Seth se refermait sur son cœur.

On eût dit qu'il n'était jamais parti. Loin encore en aval, il devinait plus qu'il ne les voyait les grands édifices qui s'élevaient telles des falaises basses de la terre alentour, pour mieux se confondre avec elle. À mesure que le navire approchait, Huy découvrait les peintures fanées, les statues éboulées et les pylônes craquelés. À quoi ressemblerait la ville au sud du domaine des temples ? Il se rappela les ruelles étroites et grouillantes de monde derrière les larges avenues, le désordre des marchés, l'odeur aigre de poisson au port. Il observa les bacs qui progressaient lourdement entre les rives orientale et occidentale, entre la cité des vivants et la cité des morts, sur le large cours brunâtre du Fleuve.

Un spectacle si familier, et pourtant si différent ! Il avait passé là les vingt-trois premières années de sa vie, et voici qu'il y revenait en étranger. Rares seraient ceux qui se souviendraient de lui, ou admettraient qu'ils le reconnaissaient. Cela serait peut-être un avantage, vu la besogne qu'il avait à accomplir.

Tandis que le navire faisait son entrée et que le maître d'équipage se tenait à la proue, prêt à sonner du cor pour avertir le trafic de leur arrivée, Amotjou fit signe à un marin de le rejoindre.

« Quand nous accosterons, dit-il à Huy, je débarquerai le premier. Des gens de ma maison seront venus à ma rencontre, et si l'on me voit arriver avec un étranger, on posera des questions. Tu attendras à bord que le déchargement soit terminé, puis tu partiras avec Amenworse, dit-il en désignant le marin aux épaules carrées, qui semblait originaire du septentrion. Il te conduira en lieu sûr.

— Tu es bien organisé. Les dieux t'ont-ils averti que tu allais me rencontrer ?

— Non, répondit Amotjou en souriant, mais dans mon métier il m'est arrivé de transporter des passagers un peu particuliers, qui ne souhaitent pas attirer l'attention sur leurs allées et venues, si bien que nous avons paré à toute éventualité. Mais ne t'inquiète pas. J'enverrai un message pour prévenir de ta venue.

— Puis-je savoir de quel lieu il s'agit ?

— Je t'en réserve la surprise. Tu seras en de bonnes mains. Je te retrouverai là-bas plus tard. »

Quand Amotjou fut parti, Huy resta assis sur le pont arrière à observer les manœuvres de déchargement : des sacs d'orge, des blocs dégrossis de calcaire blanc de Toura destinés au programme de

reconstruction d'Horemheb, des rondins de cèdre provenant de l'Empire perdu jouxtant la grande mer verte. En dépit de la légèreté de la cargaison, l'après-midi toucha à sa fin avant que le travail fût terminé. Huy avait compté mettre ce temps à profit pour définir une stratégie, élaborer un plan de bataille dans son cœur, mais alors que le soleil descendait une fois de plus à l'horizon, il constata qu'il n'avait abouti à rien, qu'il n'avait rien trouvé. La panique creusait dans son estomac un vide que pas même le vin laissé par Amotjou n'aurait pu combler. En fait, il ne se sentait pas assez sûr de lui pour boire. Il était clair qu'en dépit de toutes ses protestations, Amotjou ne lui faisait pas encore confiance ; et pour sa part, il ne pouvait pas davantage se fier à son ancien compagnon d'études. Le marin Amenworse, qui effectuait le déchargement avec les autres, ne cessait de lui jeter des regards obliques, et Huy se demandait ce qu'il savait au juste de la situation. Pour se donner une contenance, il avait sorti sa palette et griffonnait sur un éclat de calcaire à la manière d'un employé consignait et pointant les marchandises débarquées.

Enfin le travail fut achevé. Avant que les marins qui n'étaient pas de faction eussent quitté le bateau pour se rendre, si Huy les connaissait bien, tout droit au quartier des bordels, Amenworse lui fit signe. Ils allaient partir ensemble, dissimulés dans le flot d'humanité qui descendait la passerelle de débarquement.

À proximité les attendait une voiture à bras légère, dont la superstructure en lin était encore levée, comme pour protéger ses passagers du soleil. Ce n'était pas la seule sur la place rectangulaire en terre battue qui surplombait le quai, et à laquelle on accédait par quelques marches. Amenworse et Huy n'attireraient pas plus l'attention que n'importe quel client partant faire un tour en ville.

Dès qu'ils furent montés, les deux conducteurs passèrent sous la barre qu'ils ajustèrent ensuite au niveau de leur taille, et au moment où la voiture s'inclinait derrière eux, ils entraînèrent le véhicule en avant et partirent à vive allure. Il n'y avait pas eu de discussion concernant le prix de la course, et aucune destination n'avait été indiquée.

Sitôt qu'ils quittèrent l'abord des quais, ils furent enveloppés par le remue-ménage des rues, cernés par les maisons en brique crue, dont les plus prospères s'ornaient de portes et de linteaux en bois. Maintes d'entre elles étaient sérieusement délabrées, leurs murs balafrés là où l'enduit de stuc était tombé, présentant la morne couleur brune que prend la chaux avec le temps ; cependant, certaines demeures étaient tendues de fragiles échafaudages en palmier. La route était en terre battue, car la ville était construite au-dessus du niveau du Fleuve à son point d'inondation le plus haut, et Nout versait rarement des larmes sur son peuple heureux, si bien que le pavage était superflu. À

cette heure du jour, il y avait peu de monde. Les gens étaient chez eux ou de nouveau au travail après la pause de l'après-midi. Sur les places découvertes qui jalonnaient leur trajet, des commerçants avaient étalé leur marchandise sur des draps : cruches d'huile de palme, cosmétiques, poisson séché, dattes ; à l'ombre, les bouchers protégeaient leur viande des mouches et du soleil en l'enveloppant dans un linge humide. Les voyageurs pouvaient entrevoir, par les passages entre les maisons et au bout des rues latérales qui aboutissaient directement au rivage, les falaises de grès des grands édifices bâtis par les dieux-rois, pour durer de toute éternité. Les façades fourmillaient d'ouvriers tandis que la cité préparait sa renaissance.

Le dos raidi sous l'effort, la tête ceinte d'un turban en toile grossière, les conducteurs gravissaient la large route en pente douce qui menait du centre de la ville au quartier des marchands, où les maisons étaient plus vastes et spacieuses. Enfant, Huy venait souvent jouer dans la villa du vieux Ramosé, sur l'invitation d'Amotjou. Là, peu de chose avait changé. Rien ne suggérait la décrépitude à laquelle il s'était un peu attendu, même si à dire vrai plusieurs demeures étaient vides, leurs jardins et leurs bassins à poissons laissés à l'abandon. Le long des rues, des palmiers et parfois un figuier offraient une ombre avare. Les grands réservoirs creusés dans le sol, laborieusement alimentés par des esclaves rapportant des jarres remplies au Fleuve, assuraient une provision d'eau suffisante pour que le quartier restât frais et verdoyant en permanence.

Ils tournèrent enfin et pendant plusieurs coudées longèrent un haut mur blanc, pour faire halte devant une porte peinte en ocre, ornée d'un signe de vie *ankh*. Sur ce, Amenworse, qui n'avait pas prononcé un seul mot durant tout le temps où Huy avait été sous sa charge, fit un geste sec du menton pour lui indiquer qu'il devait descendre.

« Où sommes-nous ? »

Nouveau signe du menton.

« À qui appartient cette maison ? »

Huy remarqua alors qu'Amenworse ne le regardait pas dans les yeux mais fixait ses lèvres. Le regard du marin rencontra le sien, et l'homme ouvrit la bouche, d'où il ne sortit qu'un son étranglé et confus. Sans ajouter un mot, Huy jeta sa sacoche sur son épaule et descendit sur le sentier, dont il sentait la chaleur à travers ses sandales en feuilles de palmier tressées, par cette fin d'après-midi.

Il n'était pas plus tôt descendu que les conducteurs repartirent d'un pas feutré, et qu'il se retrouva seul dans la rue silencieuse et ensoleillée.

Il s'apprêtait à cogner à la porte quand celle-ci s'ouvrit vers

l'intérieur, glissant silencieusement sur ses gonds pour révéler un jardin d'une plaisante symétrie, où des lotus entouraient un bassin rectangulaire habité par de gros poissons foncés. En retrait de l'entrée, il découvrit une servante vêtue d'une longue tunique et arborant à ses poignets comme à ses chevilles des anneaux de cuivre. Peut-être l'avait-on déposé chez Amotjou, finalement, mais à la porte de derrière.

C'est alors qu'il la vit.

À leur dernière rencontre, elle devait avoir douze ans. Que de changements s'étaient accomplis, en six années ! À l'époque, elle était déjà jolie et le vieux Ramosé recevait trois prétendants. Il n'était pas pressé de la marier, car elle emporterait une jolie dot qu'il ne voulait pas voir s'éloigner trop de la famille. S'il avait agi à sa guise, il l'aurait donnée comme seconde épouse à Amotjou, qui n'était jamais que son demi-frère ; mais la mère de la jeune fille, première concubine de Ramosé, s'y était farouchement opposée. Cela avait mis Ramosé dans une humeur noire, à l'époque, mais depuis la mort de la mère d'Amotjou sa première concubine était devenue sa favorite, et il se sentait incapable d'aller contre ses désirs. En l'absence de cousins, il n'avait pu prendre aucune décision sur le choix d'un époux pour sa fille Aset, d'autant qu'elle-même, montrant l'obstination de sa mère, avait refusé tous les prétendants qu'on lui avait présentés jusqu'à la mort du vieil homme.

Elle n'avait pas encore vu Huy. Debout dans l'encadrement d'une porte, elle tournait légèrement la tête vers l'intérieur, s'adressant à un interlocuteur invisible. Il sut immédiatement, au style de sa coiffure et aux plis de sa robe, qu'elle n'était pas encore mariée, et fut un peu surpris d'éprouver tant d'émoi à cette découverte. En même temps, il avait douloureusement conscience d'être couvert de sueur et de la poussière de la route, et regrettait de n'avoir pu se baigner et se changer avant de la rencontrer. Elle se tourna pour descendre la courte et large volée de marches qui menait au jardin, et il retrouva l'expression fermée de son visage, ce léger froncement de sourcils qui, il s'en souvenait, apparaissait quand elle était confrontée à une obligation ennuyeuse. Il se demanda si Amotjou lui imposait souvent ainsi la présence de ses mystérieux passagers. Il se demanda, aussi, quelle serait sa réaction lorsqu'elle le reconnaîtrait. À supposer qu'elle le reconnût.

Mais elle le fit immédiatement. Son front s'éclaira tel le ciel après la nuit et ses yeux sombres s'agrandirent, pleins de plaisir incrédule. Les quatre serviteurs, trois filles et un homme, qui l'avaient suivie hors de la maison, se détendirent à leur tour en la voyant sourire.

« Huy ! Quel bon vent t'amène ? Mon frère m'a dit d'attendre un invité ; il m'a caché que cette visite serait un plaisir.

— Tu flattes un vieil homme.

— Entre, et ne te fais pas plus bête que tu n'es ! »

Elle le prit par le bras pour le faire entrer dans la maison. En sentant la pression légère de sa main, il se demanda si, en vérité, il était possible d'être plus bête, mais les années avaient passé sans la présence d'une femme à ses côtés, et le parfum d'Aset captivait et chatouillait ses narines. Ce n'était qu'un rêve, bien sûr, mais pas moins plaisant pour autant. Elle lui montra sa chambre, et tandis que les serviteurs le déshabillaient, l'installaient dans la baignoire puis faisaient couler sur lui des jarres d'eau froide, la fatigue, le doute et l'inquiétude s'effacèrent.

« Amotjou dit que tu peux tout m'expliquer. J'en suis certes honorée. Mais dis-moi plutôt ce que tu as fait depuis le temps où j'étais petite.

— C'est une très longue histoire, le temps manque pour la raconter.

— Mais j'espère bien que tu resteras assez longtemps pour cela. »

Le teint pâle d'Aset rehaussait l'ébène de ses yeux et de ses cheveux. Elle était petite et fine, avec quelque chose d'encore très enfantin dans les mouvements. Elle débordait tant d'énergie qu'elle ne semblait pas marcher, mais danser. Une intelligence vive brillait dans son regard et éclairait son visage ovale, encadré de centaines de petites nattes. Ses mains étaient fortes, comme celles de son frère, et son menton pointait d'un air décidé. Huy eut le souvenir d'Aahmès, avant que son visage ne fût constamment empreint de tristesse.

« Comment occupes-tu ton temps, Aset ? »

Elle eut un sourire espiègle.

« Je dirige le vignoble que mon père m'a laissé. Amotjou n'arrive pas à le comprendre. Il pense que je ne me marierai jamais. »

En bavardant avec elle, Huy sentit le plan qui lui avait échappé tout l'après-midi commencer à se former dans son cœur, quoique non sans mal. Mais les questions qu'elle lui posait étaient précisément celles dont il avait besoin pour être stimulé.

« Voudras-tu rencontrer Rekhmirê ?

— Oui. Est-il possible d'arranger une entrevue ?

— C'est possible. Mais il est devenu un homme très important. Il a déjà abandonné l'excavation de son tombeau au bout de la Vallée et en fait entreprendre un nouveau, plus grandiose, et plus proche du centre où reposent les rois. Quand aimerais-tu le voir ? Sous quel prétexte ?

— Pas si vite, dit Huy. D'abord, j'ai besoin de prendre le pouls de la ville. Je suis devenu un étranger, ici. Je ne peux pas aller dans les rues à l'aveuglette. S'il y a une accusation dont Rekhmirê doit

répondre, il faut la construire. Jusqu'à présent, le seul élément dont je dispose est l'histoire que je tiens de ton frère.

— Lorsqu'il s'agit de Rekhmirê, mon frère a peur des ombres.

— Sais-tu si quelqu'un d'autre aurait pu le menacer ? »

Aset resta silencieuse.

« Tu réfléchis, ou tu ne sais pas ?

— J'étais en train de me dire que, finalement, personne n'a subi aucun mal.

— Amotjou a pris la chose suffisamment au sérieux pour partir. Il ne m'a pas ramené ici par plaisir.

— Il se lance dans la politique, maintenant que l'ordre revient dans le pays. Et il a peur des ombres.

— Oui, tu me l'as dit. Mais est-ce que ce sont vraiment des ombres ?

— Cela, dit-elle en le regardant droit dans les yeux, c'est à toi de le découvrir. »

On l'avait vu arriver. On l'avait forcément vu, et peut-être reconnu, car alors qu'il marchait parmi la foule dans une rue du centre-ville, un homme de haute taille le bouscula. Il disparut sans donner à Huy le temps de réagir, mais il avait laissé un souvenir : une fine bande de papyrus pressée dans un pli de son manteau. Elle portait pour seul message les mots « ce soir », ainsi que le nom d'une tombe de la Vallée.

Ce nom, Huy le connaissait bien. C'était de la besogne rondement menée ! Il n'était pas de retour dans la capitale du Sud depuis plus de trois jours. Le tout était de savoir si le message était l'avertissement d'un ami ou un piège tendu par un ennemi.

Le papyrus ne livrait pas d'autre information, pas le plus petit indice. Il ne restait plus à Huy qu'à se poster près de la tombe et à attendre. Quant à ce qu'il ferait si quelque événement survenait, il n'y pensa pas à cet instant. Son entraînement militaire n'était plus qu'un lointain souvenir et il ne possédait même pas de dague. Il se pouvait aussi que rien n'advienne. Mais il était improbable que ce rendez-vous sur un bout de papier fût sans objet.

Il décida de n'en souffler mot à personne. Il n'avait encore aucune révélation à faire à Amotjou, mais son ami ne s'impatiait pas et s'occupait d'arranger une audience à son intention auprès de Rekhmirê, tâche qui, vu la complexité du jeu politique dans la capitale du Sud, supposait de faire intervenir ses relations jusqu'à un très haut niveau de la hiérarchie. Par ailleurs, Huy avait demandé à Amotjou de lui préparer une résidence en ville et de lui donner un domestique le plus tôt possible. Il les considérerait comme un acompte en contrepartie de ses services. Il n'en avait rien dit à Aset. Elle aurait été

offensée, l'aurait pressé de rester, et il aurait été tenté. Mais à dire vrai, il était trop habitué à sa propre compagnie et croyait avoir besoin de solitude.

Il ne parlerait pas non plus du papyrus à Aset. Ce fut la décision la plus dure à prendre, car l'homme dont la tombe était mentionnée n'était autre que le vieux Ramosé. Huy se disait que, quoi qu'il advînt, le tombeau serait gardé. Le billet faisait peut-être simplement référence à un lieu de rendez-vous, l'expéditeur indiquant une tombe dont Huy connaîtrait à coup sûr l'emplacement.

Il prendrait le bac au crépuscule, bien qu'il brûlât d'impatience de s'y rendre sur-le-champ. L'après-midi, en dépit des palmiers que l'on y avait plantés à profusion, la Vallée était l'enclume du soleil. Hormis les ouvriers à l'œuvre dans les excavations fraîches qu'ils creusaient dans la roche, il n'y aurait personne.

Le soir le trouva sur la rive occidentale, où les bâtiments allongeaient déjà leur ombre vers le Fleuve. Rasant les murs aussi longtemps qu'il le put, car il n'avait aucun mandat officiel et devait éviter toute confrontation, il prit le long chemin qui menait à la sépulture de Ramosé, dont il se souvenait du temps où elle était en construction, et où Ramosé les avait emmenés la voir, Amotjou et lui. Les bâtisseurs avaient percé un imposant vestibule, qui serait dominé par la statue de Ramosé, et au bout duquel une antichambre conduisait à la chapelle dont la fausse porte permettrait au *ka* d'aller et venir de la tombe proprement dite. Celle-ci devait se trouver au fond d'un puits vertical, taillé dans la roche jusqu'à une profondeur de quatre coudées. À l'époque, les salles ne portaient pas encore les riches peintures dont elles étaient sûrement ornées désormais, mais il ne faisait aucun doute que c'était le futur tombeau d'un homme très fortuné. Et la fierté de Ramosé était si flagrante que le jeune Huy en avait conçu de l'envie, pour son propre père.

Marchant toujours, il dépassa les dernières cabanes d'ouvriers, à présent désertes, et monta vers la cité silencieuse, taillée dans les falaises, où résidaient les morts illustres. Il ne les craignait pas ; ils existaient à côté des vivants, heureux s'ils étaient honorés et nourris de mets rituels, si leurs noms étaient prononcés et restaient dans les mémoires. Mais le silence qui régnait là-haut lui inspirait une terreur religieuse, et les trous d'ombre noire au milieu des rochers semblaient receler tous les démons du *Livre des Morts*. Il progressait aussi discrètement qu'il le pouvait, mais l'écho de ses pas sur le sol caillouteux paraissait assourdissant, le crissement et le roulement des pierres ne pouvaient que le trahir.

La nuit tombait rapidement, et le noir aurait été absolu sans une lune mince dont Huy était reconnaissant. Elle rendait les ombres encore plus effrayantes et accentuait le silence, cependant il n'aurait

pu trouver son chemin dans l'obscurité totale d'une nuit sans lune. En se retournant, il pouvait contempler la ville tout en bas, dont l'astre gravait la silhouette sur le désert. Quelques feux tremblotaient ; à cette distance, leur éclat était presque trop faible pour lui parvenir.

Il se prit à penser aux gardes postés par Amotjou. Les hommes qui s'engageaient dans ce genre de besogne étaient souvent d'anciens soldats, ou se prétendaient tels. Ils monnayaient leurs services au prix fort, bien qu'on pût difficilement vérifier qu'ils s'acquittaient de leur tâche.

Huy n'enviait nullement ceux qui étaient forcés de passer leurs nuits en ces lieux pour gagner leur vie. Preste et silencieuse, une chauve-souris frôla sa tête à l'improviste et il se baissa pour l'éviter, frémissant de peur. Après avoir attendu un moment que sa respiration retrouve un rythme régulier, il continua. Il ne devait plus être loin, car il avait atteint la limite extérieure des sépultures, l'endroit où les très riches étaient autorisés à côtoyer les membres les moins éminents de la famille royale. Seuls les plus influents parmi les prêtres et les hommes politiques, seuls les favoris pouvaient franchir ce cercle sacré.

En atteignant la crête rocheuse voisine, il distingua l'entrée de la tombe au-dessous de lui. Ainsi qu'il l'avait espéré, il la dominait selon une perspective qui lui permettait de voir sans être vu. Il se pressa dans l'ombre – l'ombre amicale, cette fois, songea-t-il non sans humour – et scruta la petite arène formée par la muraille rocheuse dans laquelle l'hypogée avait été creusé, et le parapet bas de pierre taillée qui s'incurvait de part et d'autre pour former une cour presque circulaire.

Le clair de lune semblait s'y concentrer, et Huy put déchiffrer les inscriptions qui entouraient la porte : le nom du mort, l'invocation à Rê, l'invocation à Horus et Osiris, la prière pour la nourriture, et la prière pour ne pas être oublié. La porte elle-même, en cèdre massif incrusté de bronze, avait du prix. Si elle n'était pas gardée, elle serait découpée et emportée. Sans parler de ce qu'elle protégeait.

Gâchant l'effet de toute cette magnificence, une vulgaire cabane hâtivement montée contre le roc à droite de la porte laissait filtrer un peu de lumière. Ainsi, il y avait des gardes.

Le mode d'opération normal, pour des pilliers de tombes, consistait à creuser la roche friable de l'extérieur, dans la direction exacte de la chambre funéraire, où étaient entreposés les principaux trésors afin que le défunt en jouisse par l'entremise de son *ka*... Si, contrairement à l'habitude, cette entrée-ci n'était pas dissimulée – le vieux Ramosé n'avait jamais pu résister à la tentation d'éblouir son monde –, le couloir qui s'étendait au-delà était probablement piégé. À moins d'avoir connaissance des mécanismes, même si l'on réussissait à pénétrer dans le vestibule enténébré, on risquait d'être précipité au

fond d'un puits, coupé du but, voire écrasé par une pierre coulissante.

Huy s'installa pour attendre il ne savait quoi. Il avait beaucoup marché et ses pieds étaient endoloris. En tendant l'oreille, il percevait confusément la conversation étouffée des gardes. Durant la première heure, personne ne sortit de la baraque. Il observait la lune pour mesurer la progression du char d'argent de Khonsou au-dessus des routes obscures.

Il dut s'assoupir, car lorsqu'il leva à nouveau la tête, le char d'argent était haut et mince, et il se sentit transi jusqu'au centre de l'estomac. Quelque chose – un bruit – l'avait éveillé. L'associant dans son cœur au rêve dont il avait été tiré, il ne parvenait pas à le définir. Puis, alors qu'il fouillait sa mémoire, le bruit résonna encore. Le jappement sec et perçant d'un chacal, étrangement sonore et proche, quelque part en bas vers la gauche. Presque immédiatement, du mouvement se fit dans la baraque et deux hommes en sortirent. Huy se demanda s'il pouvait en rester un troisième à l'intérieur, mais il jugea que l'exiguïté de la cahute excluait cette éventualité, à moins qu'il s'agît d'un nain.

En même temps, du côté de la cour, près de l'entrée, des silhouettes se détachèrent de l'ombre. Elles étaient trois, tapies, et presque enveloppées des pieds jusqu'à la tête, de sorte qu'il était impossible à Huy d'en discerner grand-chose ou de voir leurs visages. Elles avaient progressé, silencieuses et rapides, et s'attardaient maintenant à la lisière des ombres. Malgré lui, Huy sentit la peur nouer ses entrailles. En bas, le premier garde éprouvait visiblement la même émotion, car il plia les jambes et chercha l'épée courte accrochée sur sa hanche. Le second, qui tenait une lance, semblait hésiter et regardait non pas les créatures dans la pénombre, mais son compagnon.

Dans un élan soudain d'énergie qui lui sortait des tripes et déchira son estomac, Huy comprit ce qui allait se passer, alors même que le second garde hésitait toujours, tandis que la silhouette centrale sortait de l'ombre.

« Fais-le ! »

Les mots jaillirent en un hurlement terrible, proféré d'une voix stridente et vibrante de folie, et un bras maigre se leva, tendu. Huy tendit instinctivement son propre bras, jeta un cri d'avertissement, mais ses membres étaient de plomb, sa bouche emplie de lin. En bas, les silhouettes exécutaient leur rôle sous ses yeux comme des acteurs dans la danse lente d'une pantomime, et le second garde, apparemment sous l'emprise d'un pouvoir qui le dépassait, portait un coup délibéré en avant, transperçant son camarade de sa pique, que, en bon soldat qu'il avait dû être autrefois, il tourna et souleva avec force avant de la faire ressortir. Le sang suivit la lame en un flot noir

impétueux.

Pétrifié, le premier garde regardait le sang qui jaillissait de lui, et qui semblait la seule partie animée de sa personne. Déjà les silhouettes avançaient, le dépassaient, se dirigeaient vers la porte sans se soucier de lui. Le second garde avait jeté sa pique et rejoignait les autres à la porte, où l'une des silhouettes palpitait avec assurance la sculpture de gauche, cherchant le verrou de pierre qui, une fois tiré, livrerait la tombe à leur merci. Or si elle était tellement sûre de l'endroit où le trouver...

Huy n'était pas de taille à les arrêter, mais il pouvait courir chercher de l'aide dans le chantier d'ouvriers en contrebas. À condition qu'ils le croient. À condition qu'ils prennent la peine d'alerter la garde. Il envisagea un instant d'attendre que les voleurs pénétrant dans le tombeau pour refermer et bloquer les battants derrière eux, mais ils n'étaient déjà pas trop de trois pour en ouvrir un seul. C'était le moment d'agir.

La main qui écrasa son épaule était d'airain. Il fut soulevé de terre et projeté violemment contre le roc derrière lui, puis à nouveau tiré de l'ombre. Il sentit une odeur fétide, asphyxiante, l'odeur du soufre et du poisson pourri. Le souffle coupé, il ferma les yeux ; quelque chose d'énorme, dur et pourtant vivant, comme un muscle immense, le pressait contre le roc, l'étouffait. Il ne sentait plus ses bras ni ses jambes ; son corps entier n'était qu'une masse de douleur. Il se força à ouvrir les yeux, et plongea son regard dans une face qui paraissait faite de pierres vertes, une face aux mâchoires allongées, aux yeux perçants, où dans une grande gueule rouge une langue sinieuse roulait voluptueusement. Une face dont il se souvenait d'avoir lu la description dans les rouleaux du *Livre des Morts* : celle de Seth, le démon.

Le grand prêtre d'Osiris, Seigneur du Monde Souterrain, était assis à une table basse dans la vaste pièce préparée à son intention dans le palais. Celui-ci était le plus imposant qui eût jamais été bâti : Aménophis III avait régné trente ans, dans la paix et la prospérité.

La mère de Rekhmirê tenait alors la buanderie sud, et il se rappelait ses jeux sur le domaine lorsqu'il avait dix ans, trois décennies plus tôt. Il était hors de question de restaurer l'ensemble des édifices. La façade qui donnait sur le Fleuve était longue de mille cent vingt coudées et, derrière elle, les installations palatiales, aux multiples dédales, s'étendaient sur huit cents coudées vers l'intérieur des terres. Elles comptaient une infinité d'appartements pour les habitantes du harem, de quartiers pour les domestiques, de dépendances, de cuisines, d'ateliers et d'offices. C'était une ville en soi, que le jeune pharaon et sa suite réduite ne pourraient en aucune façon occuper entièrement. D'ailleurs, il n'y avait aucun intérêt à la restaurer dans sa totalité, à supposer même que le besoin s'en soit fait sentir.

Mais ce n'était pas ce qui préoccupait Rekhmirê, courbé sur les rouleaux de papyrus étalés sur la table. Cette masse stupéfiante d'informations englobait tous les problèmes courants, de l'absentéisme au sein de l'armée d'artisans au coût des teintures employées pour repeindre les appartements royaux, en passant par le remplacement du nom d'Aménophis par celui de Toutankhamon.

Rekhemiré avait beau tenter de se concentrer sur son travail, il ne pouvait chasser Moutnéfert de ses pensées. Elle l'envoûtait ! Ce qui avait commencé comme une banale liaison s'était mué en passion, et il savait que cette passion n'était pas réciproque. Pourtant, plus elle le traitait avec froideur, plus il se consumait. Il réfléchit à ce qu'il risquait de perdre s'il se plaçait sous la coupe de sa maîtresse. Elle était sans scrupules, il le savait, et il n'avait pas la certitude de sa fidélité. Il était impossible qu'elle lui nuise, mais elle pouvait peut-être le ridiculiser, lui faire perdre la face, et cela serait intolérable pour sa carrière, pour sa fierté. Il avait déjà pris des risques énormes en allant aussi loin, et si vite, depuis le rétablissement de l'ordre sous le général Horemheb, dont il avait l'oreille. Mais Horemheb n'avait pas besoin de lui. Il n'était pas indispensable, et ils étaient bien trop nombreux, les candidats désireux et capables de prendre sa place.

Il avait envisagé de faire tuer Moutnéfert rien que pour être débarrassé d'elle ; l'exil l'aurait éloignée de son corps, mais pas de ses

pensées. L'idée qu'elle pût être dans les bras d'un autre lui était insupportable, même si fréquemment, malgré lui, il se torturait en imaginant la scène. Et pourtant, la faire tuer... Il ne parvenait pas à s'y résoudre. Il avait bien songé à la faire surveiller, mais il savait que si elle s'en apercevait, tout serait fini. De plus, il doutait qu'il pourrait endurer la confirmation de ce qu'il redoutait le plus.

Il se replongea dans les documents étalés devant lui, prenant l'un puis un autre, les plaçant dans un ordre approximatif, rien que pour penser à autre chose ; mais le désir s'était emparé de lui et il savait qu'il ne pourrait travailler tant qu'il ne l'aurait pas assouvi. Jurant intérieurement, il repoussa son siège et se leva, ramassa sa perruque, qu'il enfonça brusquement sur son crâne large. Il se dirigea vers la porte de sa démarche claudicante pour appeler un de ses serviteurs. Par cette chaleur, le pied malade qu'il traînait derrière lui était plus enflé et douloureux que jamais.

L'esclave accourut. Son corps dur et juvénile brillait au soleil, et Rekhmiré posa une main appréciatrice sur son épaule musclée. Ce garçon conviendrait peut-être... Mais non ! C'était une femme qu'il lui fallait à cet instant pour éteindre son désir. Ensuite il pourrait travailler. Cette nuit, chez lui, dans la chambre ornée de peintures représentant l'acte de procréation, il ferait mériter à Moutnéfert l'argent qu'il consacrait à son entretien, il lui ferait payer son statut de maîtresse officielle. D'une manière ou d'une autre, il trouverait un moyen de briser sa fierté, et alors elle cesserait de tourmenter ses pensées. Tandis que son cœur s'appesantissait sur ce qu'il lui ferait, il se caressa doucement, le souffle rauque.

« Maître, dois-je ?... demanda le jeune esclave.

— Non. Amène-moi une femme. N'importe quelle putain des contremaîtres fera l'affaire, pourvu qu'elle soit jeune. Mais amène-la vite ! »

Il y avait, assourdi et lointain, un grondement pareil à une cataracte canalisée dans une étroite rigole. Huy aspirait au silence, or le bruit ne diminuait pas, il semblait accompagné d'un claquement et d'une sorte de battement évoquant les pales d'une roue, sinon que les deux sons ne faisaient qu'un.

Il aspirait au silence qui régnait auparavant, mais le fracas l'empêchait de revenir s'y perdre. Pour faire abstraction du bruit, il contracta les muscles de ses yeux. À cent coudées de lui, des treuils tournaient et des portes massives se fermaient. Des soleils ocre explosaient devant ses yeux, et au beau milieu un homme se balançait au bout d'une pique. Loin, très loin sous ses yeux, ses lèvres esquissèrent un mouvement. Un goût répugnant, et aussi de la fraîcheur. Les mots « yeux », « lèvres » lui semblaient une découverte.

Puis vint la respiration. Respirer faisait mal, demandait trop d'efforts. Si seulement ce vacarme cessait, s'il pouvait repartir à la dérive !

Cela ne servait à rien. Il avait repris connaissance et devait affronter la douleur. Si seulement il lui était accordé de reprendre le dessus avant l'arrivée d'un nouveau danger ! Il fit un mouvement prudent. Encore des découvertes : des bras, des jambes, un pelvis, bien trop lointains pour qu'on pût se les représenter. Lointains, pas vraiment les siens. Mais lorsqu'il bougea, cent mille aiguilles glacées vrillèrent son front, le sommet de son crâne, et une poche de bile roula dans son estomac. Le sommet de son crâne, il avait envie de l'arracher pour laisser entrer l'air. Alors viendrait l'apaisement.

Il savait qu'il s'était à demi soulevé sur un bras, et maintenant il était bloqué. Il voulait s'allonger, sans pouvoir affronter la souffrance d'un mouvement supplémentaire. Son corps entier éclaterait ; tout s'en échapperait. Des coups de marteau résonnaient dans sa tête, de grands cris de douleur retentissaient à chaque battement de la roue au loin. C'était comme si les embaumeurs avaient déjà percé l'ethmoïde et enfoncé leurs minces crochets dans sa cavité crânienne, en passant par les narines, pour enlever le cerveau. Il essaya de respirer mais son nez était bouché par une croûte solide. Pendant un quart de seconde, la panique abolit la douleur, puis il redécouvrit sa bouche et aspira l'air, lentement, sans haleter.

Au bout d'un certain temps, son cœur commença avec infiniment d'hésitation à s'apaiser. Son corps se rassembla tout autour et il retrouva son propre centre. « Je resterai là, pensa-t-il, jusqu'à ce que quelque chose se passe. Si rien ne se passe, je resterai là à jamais. Ça ira. En tout cas, c'est mieux que tout à l'heure. » Il sonda son cœur et sa mémoire pour retrouver des bribes des rêves affreux qui l'avaient envahi – combien de temps ? Plusieurs vies semblaient s'être écoulées depuis qu'il était monté vers le tombeau de Ramosé.

Une minute plus tard, il s'aperçut que si ses bras et son dos conservaient la dureté de la pierre et du roc, il était couché sur quelque chose de plus mou, et couvert par quelque chose de doux. Il ne savait pas encore dans quel sens il se trouvait, s'il était droit ou renversé, mais au moins il ne flottait plus dans un vide où les dents de créatures infernales menaçaient de le mettre en pièces.

Il y avait autre chose. Quelque chose qui n'était pas en lui, mais au-dehors.

Un contact.

Ce contact se précisa, prit la forme d'une main fraîche sur son bras. Doucement posée, juste une pression suffisante pour rassurer, pour dire : Je suis là.

« Aahmès... »

Il se demanda s'il avait la force d'ouvrir les yeux. Très lentement,

il décripa ses paupières. Les soleils ocre avaient disparu. À travers la membrane corail de sa peau, il voyait une lumière bien réelle.

Quelqu'un l'appelait. Doucement, avec ménagement. Appelait son nom. Mais il ne parvenait toujours pas à ouvrir les yeux. Il lui fallait découvrir où il était, avec qui il se trouvait. Avec une grande douceur, la main se mouvait sur son bras, caressante, réconfortante. Une autre effleura son front, et le mouvement du corps qu'il perçut distinctement près de lui fit flotter le délicieux parfum du *seshe*n[12].

Il battit des paupières. La lumière de la pièce était faible, pourtant elle perçait ses pupilles et lui brûlait la rétine. De nouveau les pointes glacées s'acharnaient sur son crâne. Il saisit la main qui se trouvait sur son bras, la serra fort pour s'accrocher à la vie, pour conserver son calme, et elle serra la sienne dans une étreinte qui n'était pas moins ferme.

Quand la chambre eut cessé de tanguer, quand le hurlement sous son crâne se fut réduit à une palpitation sourde mais supportable, quand il parut improbable que le lit le projette au sol, il rouvrit les yeux, résolument cette fois.

« Osiris t'a renvoyé vers nous », dit Aset.

Huy ne savait plus quand pour la dernière fois il avait entendu une voix si pleine de tendresse envers lui.

Bien plus tard ce même jour, lorsque Amotjou les eut rejoints, Huy raconta à ses amis les circonstances qui l'avaient conduit à se rendre au tombeau. À son tour, il apprit qu'il était resté inconscient trois jours durant. On avait d'abord trouvé le corps du garde assassiné, gisant dans la cour à l'endroit où il était tombé. Ce fut seulement après qu'on eut examiné le tombeau violé qu'un des domestiques de la maison découvrit Huy.

« Nous étions inquiets de ta disparition », expliqua Amotjou plus tard, quand Huy fut capable de s'asseoir et d'avaler un peu de nourriture.

Ce soir-là, ils étaient installés sur la terrasse du jardin, dans la demeure d'Aset. La sécurité dont Huy était entouré lui faisait l'effet d'un cocon luxueux, et il savourait le plaisir intense que seul procure le sentiment d'avoir survécu à une grave maladie ou à une grande douleur.

« Mais nous n'avions aucune idée de l'identité de ceux qui auraient pu être informés de ta présence ou vouloir si vite mettre la main sur toi. »

Huy leur parla du message sur le papyrus et dit à Amotjou :

« Quelqu'un m'a reconnu, ou m'a vu quitter ton bateau. Donc, soit un de tes ennemis a subodoré que tu venais d'engager un espion et a voulu m'éliminer sans perdre de temps, soit un de tes amis était au fait du plan des pillards et a cherché à te prévenir par mon entremise.

— La première hypothèse semble improbable, et dans le second cas, pourquoi ne pas m'avertir directement ? Il y a plus.

— Quoi donc ?

— Pour quelle raison y es-tu allé seul ? Pourquoi ne m'as-tu rien dit ?

— Tu oublies que tu ne souhaites pas être vu en public avec moi. Je suis un fonctionnaire d'Akhenaton, frappé de disgrâce. »

Amotjou ne dit mot.

« Et la tombe ? La tombe de ton père ? Quels dégâts a-t-elle subis ?

— Des dommages sans gravité. Ils ont emporté tout ce qui avait du prix. Tout ce qui était en bois, et tout ce qui était en métal. Des statuettes funéraires. Ils ont aussi essayé d'arracher le bronze des portes. J'ai demandé qu'on les recouvre d'un cache de pierre. Quant à parler de véritables dégâts, il n'y en a pas. Ces gens-là ne profanent pas, ils se contentent de prendre. As-tu vu leurs visages ?

— Non.

— Comment ont-ils découvert ta présence ?

— Ils devaient avoir des guetteurs que je n'ai pas vus. »

Huy n'était pas prêt à décrire sa rencontre avec le démon. Il se refusait à admettre qu'une telle créature pût exister hors de l'imagination des prêtres ; l'idée même qu'elle se rendît complice des pillards semblait encore moins plausible. Aussi garda-t-il le silence. C'était un point qu'il devait élucider dans son propre cœur avant d'en parler à d'autres.

« Souffres-tu encore ?

— Oui, j'ai mal. »

Aset avait fait chercher un médecin dès qu'on avait porté Huy chez elle. Le médecin avait localisé trois côtes cassées, une déchirure musculaire à l'épaule, et constaté une forte hémorragie.

« Trois heures de plus au soleil et il serait mort, desséché comme un abricot », avait-il conclu.

« Maintenant, tout le monde sait sûrement que je suis ici, reprit Huy. Il est peut-être temps pour moi de partir.

— Peu importe à présent que l'on sache que tu vis ici et que je te connais, répliqua Amotjou, avec une irritation perceptible dans la voix. Il est trop tard. Tu n'aurais pas dû t'y rendre seul. Il aurait fallu revenir et me transmettre un message par l'entremise d'Aset. Maintenant, il se peut que tu aies fait fuir le gros gibier en effrayant le menu fretin.

— À condition qu'ils aient su qui j'étais. Il peut n'y avoir aucune connexion entre les auteurs du message et les pilleurs de tombes. Je me suis simplement trouvé en travers de leur chemin, je pouvais n'être qu'un ouvrier isolé, un serviteur, un autre garde. Ils m'ont laissé pour

mort. Malheureusement pour eux, j'ai survécu, dit Huy en souriant. As-tu pu m'arranger un entretien avec Rekhmirê ? »

Amotjou se rembrunit.

« Oui, il te recevra, bien que cela n'ait guère été facile. Il cherche un inspecteur des travaux pour le quartier sud-ouest du palais. Mais n'aie crainte, continua-t-il en s'apercevant de l'inquiétude de Huy, il ne t'engagera pas. Il sentira ton esprit d'indépendance, et ça ne lui plaira pas. Ne t'inquiète pas, mon ami. Je sais quel serait ton destin si l'on te prenait à te faire passer pour scribe après que ce travail t'a été interdit. Je ne t'exposerai pas à un risque pareil.

— Une autre question se pose, qui devient urgente, dit Huy visiblement soulagé. Je ne peux plus rester ici. Si je poursuis dans cette voie, cela risque de mettre Aset en danger.

— Il n'y a pas de danger que je ne sois de taille à affronter, protesta Aset.

— J'y ai réfléchi, dit Amotjou. Et pour le moment, je préfère que tu restes ici. D'ailleurs, il n'est pas question de te transporter. Tu t'es fait rouer de coups, mon ami. Je veux que tu te remettes rapidement afin de finir le travail pour lequel je t'ai fait venir ici. Aset veillera mieux que n'importe quel serviteur à ce que tu sois bien soigné, et seul, tu te négligerais. Tu t'es montré téméraire, mais ta présence au tombeau les a peut-être effrayés, en les empêchant de nuire davantage. Et pour cela je... nous te sommes reconnaissants. Prends bien soin de lui, Aset, recommanda-t-il en se levant, après avoir fini sa coupe de vin. Huy, te sens-tu la force de marcher ?

— Oui.

— Alors accompagne-moi jusqu'au portail. »

Dès qu'ils se furent éloignés de la terrasse, Amotjou cessa de feindre et laissa voir une expression troublée.

« D'abord la menace de mort, et maintenant le viol du tombeau de mon père. Peut-il y avoir un lien ? Rekhmirê a-t-il tout machiné ?

— Je le découvrirai.

— Fais-le. Rétablis-toi vite. Je sens que ma mauvaise étoile s'est levée.

— C'est nous qui créons notre mauvaise étoile.

— Non, pas nous. Les dieux. »

Amotjou resserra contre lui les plis de son manteau et monta dans la litière qui l'attendait près du portail. Les quatre serviteurs la soulevèrent chacun par une poignée et l'emportèrent dans la lumière du crépuscule. Huy s'attarda au-dehors quelques instants, conscient que l'esclave-portier le dévisageait avec curiosité, mais répugnant à rentrer. Il aspira l'air embaumé et regarda l'obscurité engloutir les derniers feux du jour. Sous les bandages, son corps était douloureux, mais Huy n'avait aucune intention de se reposer. Il avait été pris au

piège, humilié. C'était une leçon dont il avait eu de la chance de réchapper sain et sauf. Maintenant, il allait découvrir qui avait essayé de lui ôter la vie. Il ne servait plus simplement les intérêts politiques d'Amotjou. Ce combat était devenu le sien.

Il retourna vers la demeure d'Aset. La nuit était chaude et douce, et l'air chargé du parfum des fleurs. D'un buisson montait le chant indolent d'un oiseau.

Il n'y avait plus personne sur la terrasse, excepté Aset. Elle s'était assise sur une longue couche placée au bord du bassin. D'une brindille, elle taquinait nonchalamment les poissons qui évoluaient lentement dans l'eau aussi sombre qu'eux.

Elle leva les yeux vers Huy à son approche, et il vit dans son regard un éclat particulier.

« Assieds-toi ici, près de moi. »

Il obtempéra, plus conscient que jamais de la chaleur du corps d'Aset. Elle portait une longue tunique floue, resserrée à la taille par une cordelière nouée avec négligence.

« Veux-tu vraiment partir d'ici ?

— Il vaudrait mieux que je sois en ville.

— Tu es bien impatient d'être débarrassé de moi. »

Presque l'intonation d'une fillette, et pourtant, bien sûr, calculée. Elle se pencha, agita doucement l'eau du bout de sa brindille. L'étoffe de sa robe s'étira, moulant tous les contours de son corps. Il posa la main près d'elle, la gorge sèche, mais elle continua à taquiner les poissons en contemplant l'eau, complètement absorbée par leur jeu. Au bout d'un moment, elle se redressa et lui sourit en le dévisageant carrément, d'un air de défi, de ses yeux noirs comme la nuit.

« Lorsque j'avais douze ans et toi vingt-trois... » commença-t-elle, souriant toujours, mais d'un air très assuré cette fois.

Tout en jouant avec l'extrémité de sa cordelière, elle détendit paresseusement ses jambes, leva son pied gauche, qui était nu, et effleura le genou de Huy du bout des orteils.

« Je ne veux pas que tu t'en ailles, reprit-elle. Je t'ai veillé trois jours durant, en éprouvant chaque jour un peu plus le désir de toi. Et toi, crois-tu que ?... Quand tu as repris connaissance ce matin, le premier mot que tu as prononcé a été « Aahmès ». »

Trois ans avaient passé depuis Aahmès, et bien davantage depuis qu'il s'était approché d'une femme. Déjà ils étaient au-delà des mots, au-delà de la prudence. Il prit dans ses mains le pied d'Aset, le caressa du pouce puis remonta sur le mollet, le genou, la cuisse, repoussa la tunique tandis qu'Aset dénouait la cordelière et la laissait tomber. Elle s'allongea sur la couche et il se pencha contre elle, savourant la douce joie de sentir leurs peaux l'une contre l'autre, pendant qu'elle défaisait les plis de son pagne. Ses côtes étaient douloureuses, mais leur

protestation ne pouvait plus freiner son désir. Les bras d'Aset autour de son cou caressaient sa nuque. Il referma ses lèvres sur le sein droit de la jeune fille, puis sur le gauche, suçant doucement la pointe qu'elle pressait contre sa bouche, la taquinant de la langue, la mordillant du bout des dents. Elle attira la tête de Huy vers son propre visage et la tint ainsi quelques instants, le scrutant avec les yeux d'une étrangère passionnée, puis leurs bouches s'unirent, leurs langues se caressèrent et luttèrent mutuellement, tandis qu'elle se collait et se frottait contre lui.

De ses bras actifs, elle l'amena doucement à s'allonger à côté d'elle.

« Ne bouge pas », lui murmura-t-elle.

Il sentit les mains d'Aset sur ses hanches, sa bouche qui embrassait, léchait, explorait son cou et le haut de son torse, puis, vive, descendait plus bas, beaucoup plus bas. De ses doigts, elle forma un anneau étroit à la base de son pénis, qu'elle attira délicatement dans la cavité chaude et humide de sa bouche, à la rencontre des caresses de sa langue.

Il aurait aimé explorer plus longuement son corps, ses cuisses fermes et ses fesses étroites, ses seins doux et provocants, sa bouche délicieuse. Plus tard, il en aurait le temps. Pour l'instant, leur besoin l'un de l'autre était trop pressant, aussi pressant que spontané. Il l'attira contre lui et la fit rouler sur le dos sur la couche. Elle descendit hâtivement sa main pour le guider pendant qu'il s'écartait un peu d'elle, conscient du contraste entre sa propre respiration entrecoupée et les soupirs d'Aset. Puis ils ne firent plus qu'un.

Huy s'efforçait de sonder le prêtre. Celui-ci n'aurait pu offrir une plus grande opposition avec l'homme ascétique et détaché du monde qui dirigeait le culte d'Aton dans la cité de l'Horizon. Ce prêtre-ci avait les pieds bien sur terre. Sans être grand, il était solidement charpenté, et pouvait avoir entre quarante et cinquante ans. Ses épaules empâtées, dont l'une était nettement plus haute, engonçaient son cou et son visage vulgaire, lippu et grêlé par la petite vérole. Pourtant, les cils exagérés par le kohol étaient longs et étrangement féminins. Tout son être suggérait l'amour du pouvoir, et l'amour de soi à cet égard. Cet homme était un politicien, un rescapé indifférent envers ceux qui se noyaient tant que lui-même s'élevait vers la surface. Huy se demanda s'il était vulnérable à quoi que ce fût.

Ils étaient assis face à face dans la pièce réservée à Rekhmirê dans le palais. Pour sa part, le prêtre gardait le silence. Il savait que l'homme qui se trouvait devant lui avait toutes les qualités requises pour le poste à pourvoir : c'était un bon scribe, possédant une solide connaissance en matière d'architecture. C'était aussi un esprit

indépendant qu'il valait mieux voir sous son aile, et donc de son côté, qu'employé par un de ses ennemis. Bien entendu, rien ne garantissait que ce n'était pas déjà le cas et que l'homme qu'on lui avait envoyé n'était pas un espion.

« Il faudra un certain temps pour que je prenne une décision définitive, dit-il enfin. Où puis-je te joindre ?

— Je contacterai moi-même ton bureau. Je suis un nouveau venu dans cette ville, et je ne suis pas encore installé.

— Alors je te conseille de trouver rapidement un logis. Tu dois te faire inscrire auprès des Mézai.

— C'est plus strict que lorsque je suis parti d'ici.

— Oui... Tu ne m'as pas précisé la raison pour laquelle tu es revenu du Delta.

— Ma femme et moi avons divorcé.

— Je vois. »

Rekhmirê ne poussa pas plus loin son investigation. Il laissa retomber le silence.

Huy se demandait ce qu'il ferait si on lui offrait réellement le poste, mais il jugeait que la probabilité en était minime. Il avait bien conscience que son interlocuteur ne l'aimait pas, sentant confusément en lui une menace pour sa sécurité. En dépit du risque, il avait été utile de l'approcher, de le jauger ; mais rassembler suffisamment de preuves contre lui pour précipiter sa chute serait une entreprise aussi colossale que le siège d'une citadelle.

Deux jours après cette entrevue, et cinq jours après qu'Aset et Huy se furent unis dans la pénombre du jardin, le *Gloire de Rê* avançait lentement au milieu du courant, à mi-chemin entre Assouan et Esna. Depuis six jours il remontait le Fleuve, après avoir embarqué une cargaison d'or nubien. En cette époque tardive de la saison sèche, peu d'activité régnait dans les exploitations qui jalonnaient sporadiquement les rives, dont c'était une partie désertique et dépeuplée. Vu le chargement précieux qu'ils avaient à bord, le capitaine Ani, un des commandants supérieurs d'Amotjou, s'était adjoint un détachement de mercenaires nubiens qui formaient une garde privée, et qui s'étaient déployés à la poupe et à la proue, armés d'arcs et de lances. Le Fleuve à cet endroit était large et paresseux, et même si tous les hommes souquaient ferme, le *Gloire de Rê*, surchargé comme il l'était, n'aurait pu distancer un navire plus léger et plus rapide. Jusqu'alors, le voyage s'était heureusement déroulé sans incident ; malgré tout, Ani continuait à scruter nerveusement l'horizon, devant et derrière eux. La prise d'une seule partie de son chargement aurait suffi à faire la fortune des pirates du Fleuve, et un homme à cheval aurait pu porter la nouvelle depuis la Nubie

beaucoup plus vite qu'eux-mêmes ne progressaient.

Le soleil s'élevait depuis deux heures au-dessus de l'horizon et Ani commençait à croire qu'ils se trouvaient trop en amont pour redouter une attaque, quand la vigie postée à l'avant signala une voile. Ani plissa les yeux. Derrière lui, en piles nettes dans la large cale découverte, l'or, encore impur et composé pour l'essentiel de lingots grossiers façonnés dans des moules encastrés dans le sable, luisait d'un éclat mat. De chaque côté, le long de l'étroite bande de pont où il pouvait se tenir, l'équipage se mettait en position devant les rames attachées dans leurs estropes.

D'abord la lumière aveuglante ne lui permit pas de distinguer l'ocre pâle de la voile qui avançait vers eux, mais, dès qu'il l'eut repéré, il sut qu'ils devaient se préparer au pire. Ce n'était pas un bateau de commerce venant à leur rencontre, mais un navire léger, du type utilisé pour la vitesse le long du littoral aride de la mer orientale, et aussi pour la guerre. Comme le pavillon du pharaon ne battait pas au mât, il ne s'agissait pas d'un patrouilleur.

L'affrontement étant inéluctable, l'heure suivante se passa en préparatifs. Une énorme bâche en lin fut halée sur la cargaison. Les Nubiens se postèrent à la proue et à l'avant des deux flancs du bateau, l'arc à la main et le carquois calé verticalement à côté d'eux. Les marins dégagèrent les rames pour s'en faire des armes et repousser l'abordage. Le courant leur était favorable, ce qui était un avantage. En revanche, rien n'empêchait le navire léger qui approchait de tracer des cercles autour d'eux s'il le désirait.

Par contraste avec la longue attente, l'attaque, lorsqu'elle eut lieu, fut rapide et subite. Les deux navires n'étaient pas encore à la même hauteur que, de la proue du second vaisseau, une flèche siffla, frappant au cou un des marins postés à l'avant. C'était bien visé. L'homme s'évanouit et tomba comme une masse sur la bâche qui recouvrait la cale, et son sang s'étendit sur la toile blanc sale où il gisait. Les autres n'eurent pas le temps de réagir, car ce premier tir fut suivi d'une pluie de flèches, qui ricochèrent en crépitant sur les flancs du navire ou s'enfoncèrent avec un choc sourd dans le pont en bois. Sous cette volée, deux autres matelots et un Nubien tombèrent. L'un avait reçu la flèche dans l'estomac, le Nubien en pleine bouche. Incrédule, il regarda le sang gicler, puis ses yeux se voilèrent. Le second matelot, l'épaule transpercée, se roulait en hurlant sur la bâche près de son compagnon mort. Ani ordonna au maître d'équipage d'aller extraire la flèche de la blessure.

Le *Gloire de Rê* commença à renvoyer le tir lorsque la distance se réduisit entre les deux navires. Les pirates baissaient la voile pour ne pas tirer trop loin, et Ani comprit qu'ils avaient l'intention d'amener les deux navires flanc contre flanc puis de les arrimer. Hâtivement, il

donna ordre aux hommes postés de ce côté de repousser le bâtiment adverse à l'aide de leurs rames. Il voyait l'équipage ennemi, mais les visages étaient flous. C'étaient des canailles, le genre de marins qu'il évitait soigneusement lorsqu'il choisissait son équipage. Il aurait aimé jeter toute cette racaille en pâture aux crocodiles.

Dans un fracas de bois qui se fend et éclate, deux rames se rompirent sous le poids du vaisseau pirate qui s'écrasait contre elles. Le marin qui tenait l'une des rames fut projeté dans les airs, où il exécuta un parfait saut périlleux avant de tomber entre les deux bateaux, au moment où les coques allaient s'entrechoquer. D'autres rames volèrent en éclats et, dominant les cris, retentit un claquement pareil à celui d'un fouet : une grande pale de bois qui fendait l'air rencontra la nuque d'un des pirates, un gros Syrien au teint basané et au nez prodigieusement crochu.

Les mercenaires avaient abandonné leurs arcs et accouraient armés de lances, embrochant d'un mouvement froid et résolu ceux de leurs ennemis qui s'aventuraient à proximité. En voyant leur mine farouche, Ani osa espérer qu'ils réussiraient à repousser l'attaque assez longtemps pour permettre à ses marins de se regrouper. Il raffermi sa prise sur son glaive de bronze et taillada le poignet d'un pirate agrippé à la rampe du pont. L'homme tomba en arrière en poussant un hurlement de douleur, et lança à Ani un regard si haineux que le capitaine eut un mouvement de recul. Le combat serait sans merci.

Cette idée propagea en lui une vague de panique tandis qu'il observait la scène qui se déroulait devant lui, en essayant d'évaluer leurs chances. Le nombre des pirates, déjà conséquent, ne cessait de grossir. Certains devaient être originaires du lointain septentrion car ils portaient la barbe, ornement qu'en bon Égyptien Ani abhorrait, le jugeant trop chaud et contraire à l'hygiène. Ils arboraient également leurs cheveux naturels, qui étaient raides et sales.

« En avant ! rugit-il à ses hommes. Rejetez-moi cette vermine à la mer ! »

Les mercenaires tenaient ferme, mais ils n'avaient pas progressé et comptaient deux nouvelles pertes. Quant à ses marins, leur résistance faiblissait. L'exhortation avait à peine franchi ses lèvres qu'il comprit qu'ils seraient vaincus. Ces pirates n'avaient nullement l'intention de déguerpir sans avoir mis le grappin sur tout ce qu'ils pourraient. Ils s'empareraient du navire entier. Cela signifiait qu'ils ne feraient pas de quartier et veilleraient à ce qu'il n'y ait aucun survivant.

Alors que cette pensée faisait son chemin dans son cœur, un autre Nubien tomba. Dans la clameur environnante, les cris agressifs des pirates de plus en plus triomphants se mêlaient aux hurlements de ses propres hommes. Les mercenaires combattaient en silence, mais il leur vit une expression crispée de sinistre augure. Le sang ruisselait des

ponts et s'unissait au Fleuve. Des corps flottaient près des coques emboîtées. Ani scruta la côte. Ce n'était qu'une question de temps pour que les crocodiles apparaissent, attirés par l'odeur.

Le courant les avait portés vers la berge, et les navires se trouvaient bloqués contre un banc de sable qui s'étendait juste sous la surface de l'eau. Les pirates auraient du mal à dégager le *Gloire de Rê*, sans lequel ils devraient se contenter du butin qu'ils pourraient charger sur leur propre bateau, de taille plus réduite. Alors même qu'il pensait cela, Ani sut qu'il avait abandonné le combat.

Pouvait-on organiser un repli ? S'il réussissait à faire gagner la rive à quelques-uns de ses hommes, les pirates décamperaient peut-être. Il ne pouvait attendre de secours d'aucun des petits villages situés sur cette partie du Fleuve ; mais, à force de descendre le courant, ils finiraient bien par voir apparaître une ville importante, et à supposer que les pirates réussissent à dégager le *Gloire de Rê*, ils seraient forcés de l'emmener en aval. Même avec une voile, ils seraient trop chargés pour remonter vers le sud.

En parcourant à nouveau la rive du regard, il vit un groupe de cavaliers qui observaient l'assaut du haut d'une petite éminence en grès, moins de vingt coudées plus loin. Il n'y avait aucun doute possible : c'étaient des Mézai.

« Aidez-nous ! » cria-t-il.

Il n'était pas le seul à les avoir remarqués, car plusieurs des marins s'étaient éloignés du combat et, tournés vers les cavaliers immobiles, gémissaient en agitant les bras d'un air suppliant. Seuls les mercenaires continuaient à se battre, mais ils cédaient de plus en plus de terrain et huit d'entre eux gisaient, morts.

Les Mézai demeuraient impassibles. Entre-temps, profitant du fait que les marins avaient rompu les rangs, les pirates investirent le *Gloire de Rê* avec des cris féroces. Ceux qui n'avaient pas été taillés en pièces coururent se jeter dans le Fleuve, oubliant l'autre menace, constituée par les crocodiles qui s'élançaient paresseusement dans l'eau sur la rive opposée. Ani se battait toujours. Il continuait d'appeler à l'aide, et regardait dans la direction des Mézai avec une incrédulité croissante. Pour finir, lui aussi se jeta dans le Fleuve. L'eau glauque et opaque était agitée de tourbillons tandis que les crocodiles se repaissaient des morts. Implorant Nekhbet de le protéger, Ani nagea sous l'eau dans l'espoir d'atteindre le courant principal et d'être emporté en aval.

« Mais tu ne vas pas renoncer à présent !

— Et pourquoi pas ? J'ai eu mon compte de calamités. Il serait insensé de ne pas prendre garde à ces avertissements. »

Amotjou se détourna et regarda par la large fenêtre ouverte qui dominait la ville et le Fleuve. Dans la pièce, derrière lui, Huy garda le

silence quelques instants, puis tenta de le raisonner :

« La perte de l'or est considérable. Ne veux-tu pas découvrir qui en est responsable ? »

— Ces chargements étaient secrets. Seul Rekhmirê est assez puissant pour obtenir ce genre d'informations. Il a fait la preuve qu'il est trop fort pour moi. »

La nouvelle de la bataille s'était répandue de village en village, et sans doute l'histoire avait-elle été amplifiée à force d'être répétée. Elle n'avait pas gagné en clarté, car les Mézai qu'Ani avait vus si distinctement étaient devenus une vague « troupe de cavaliers ». De l'équipage du *Gloire de Rê*, il n'y avait, disait-on, pas un seul survivant. Les cadavres que l'on avait pu arracher aux crocodiles avaient été halés jusqu'à la rive. Les familles des victimes se consolaient à l'idée que les disparus ayant péri dans le Fleuve dévorés par les enfants de Sobek, leurs âmes seraient doublement bénies. En outre, elles pouvaient compter sur un dédommagement de la part d'Amotjou. Faute de réussir à dégager le navire du banc de sable, les pirates l'avaient pillé de leur mieux puis s'étaient éloignés à la rame en suivant le courant. Ils s'étaient volatilisés avant d'avoir atteint la capitale du Sud, et il ne restait aucune trace de leur navire.

« D'ailleurs, poursuivait Amotjou, la perte de l'or n'est pas grave au point de l'emporter sur mon instinct de conservation.

— Si tu te montres vaincu devant tes ennemis, ils s'acharneront de plus belle. Ce n'est pas le moment de reculer. »

Amotjou fit signe à un serviteur de verser du vin, et se saisit de la coupe d'une main dont le tremblement n'échappa pas à Huy. Il la vida rapidement et la refit emplir.

« Les dieux sont contre moi. Je ne les tenterai pas davantage.

— Et Rekhmirê ?

— Si tu souhaites continuer, je ne t'en empêcherai pas. C'est tout.

— Ce combat est le tien, et non le mien. »

Huy découvrait qu'Amotjou n'était pas l'homme confiant et fort, aussi doué en affaires que fin politique pour lequel il l'avait pris. Il était également possible que ces premières infortunes que la vie plaçait sur son chemin fussent trop nombreuses, trop denses à son goût. Elles devaient ressembler à l'accomplissement d'une prophétie.

« Nous n'avons toujours que la rivalité politique pour seul mobile des attaques de Rekhmirê contre toi. Cette raison est-elle vraiment suffisante ? S'il est aussi puissant que tu le dis, et s'il voit en toi une menace, pourquoi ne se débarrasse-t-il pas tout simplement de toi ? »

— Il préfère me ruiner que me supprimer.

— Il a du travail en perspective !

— En attendant, il remplit ses coffres à mes dépens.

— Empêchons-le d'agir, alors. Mais j'attends de toi davantage

qu'un appui financier. »

Amotjou, qui avait à nouveau tourné la tête vers la fenêtre, eut soudain l'air intrigué.

« Qu'y a-t-il ? »

— Un de mes marins. Il arrive en courant comme s'il avait Seth sur ses talons. »

Quelques secondes plus tard, l'homme entra dans la pièce, apportant l'odeur du Fleuve et celle de sa propre transpiration. Amotjou reconnut en lui le maître d'équipage d'un de ses navires de taille plus modeste, qui avaient entrepris de renflouer le *Gloire de Rê*. Il avait fallu s'atteler à cette tâche sans tarder, car le navire risquait d'être la proie de rapines de la part des villageois. La crue avait été médiocre, cette année-là, et les champs n'avaient donné qu'une maigre récolte. Aussi les fermiers ne pouvaient-ils résister à l'attrait d'un tel butin, en dépit des châtiments sévères punissant le vol décrétés par Horemheb au nom de Pharaon.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda Amotjou.

— Maître, dit l'homme, on a retrouvé Ani. »

Huy et Amotjou échangèrent un coup d'œil. Le corps du capitaine était au nombre de ceux que l'on n'avait pas repêchés, et ils avaient eu au cœur le soupçon que, pour impensable que cela parût, Ani ait pu être complice.

« Vivant ? »

— Il est plus mort que vif, seigneur. Il a échappé au massacre du bateau, mais un enfant de Sobek lui a arraché la jambe sous le genou. Des paysans l'ont trouvé et ont pris soin de lui.

— Et maintenant, où est-il ?

— Nous l'avons ramené avec nous. On l'emporte à la Maison de Vie. La blessure est propre, mais il faut que les médecins l'examinent et la pansent.

— Comment va-t-il ?

— Les paysans ont bien veillé sur lui. Ils comptent sur une récompense car ils savent qui il est. Il porte encore ton sceau autour du cou, qu'ils connaissent sûrement pour l'avoir observé sur tes navires.

— Allons voir ce qu'il peut nous apprendre », dit Amotjou à Huy.

Ani avait eu de la chance de ne pas avoir rejoint ses ancêtres, et que l'abondance de nourriture eût dissuadé les crocodiles de lui donner la chasse. S'il n'avait provoqué l'accident en frôlant un saurien, il aurait pu en réchapper entier. Mais le Fleuve l'avait pris au moment où les mâchoires puissantes broyaient et arrachaient sa jambe, lui infligeant une douleur si violente qu'il s'était évanoui. Il n'avait évité la noyade que grâce à un mouvement du courant, qui l'avait envoyé

dans un coude, sur une plage étroite, avant que ses poumons se fussent trop emplis d'eau. Mais il avait perdu beaucoup de sang quand les paysans le retrouvèrent.

« Tu es bien sûr que c'étaient des Mézai ? l'interrogea Huy, lorsqu'il leur eut donné sa version des faits.

— Oui. Du moins, ils en portaient la tunique.

— As-tu reconnu l'un d'entre eux ?

— Je n'ai pas pu les voir en détail dans le feu du combat. Mais un de ceux qui se trouvaient devant était grand et carré pour un Égyptien. Je l'ai remarqué parce qu'il était si impassible sur sa selle, à nous regarder mourir ! Il pouvait être du pays de Mitanni ou de Syrie. Il avait les pommettes hautes. Mais je ne peux l'affirmer. »

Ani frissonnait en regardant tour à tour Huy et Amotjou. Il était exténué et n'avait manifestement rien de plus à leur apprendre.

« Merci. Tu es un homme courageux », dit Huy.

Tous trois restèrent silencieux.

« Que vais-je devenir, à présent ? » demanda Ani avec hésitation.

On devinait à l'intonation de sa voix combien il appréhendait la réponse.

« Tu vas te reposer, répondit Amotjou. Quand tu seras rétabli, tu reprendras un commandement. Une jambe valide suffit pour diriger un navire. »

Tandis qu'ils quittaient la Maison de Vie, Huy songeait qu'en dépit de ses doutes précédents, son ami méritait bien que l'on se battît pour lui.

Cette nuit-là, Amotjou reposait les yeux clos, reconnaissant de sentir contre son visage les seins tièdes de Moutnéfert, qui l'entourait de ses bras dans une étreinte protectrice et réconfortante.

« Tu es bonne envers moi, lui dit-il.

— Je ne m'attends pas à ce que tu viennes toujours ici pour accomplir des exploits, répondit Moutnéfert. Quelquefois, c'est bien mieux de parler. »

Avec un soupir, il ouvrit les yeux et s'écarta d'elle le temps de se verser du vin et de le boire. Moutnéfert l'observait. Elle portait une longue tunique étroite qu'elle n'avait pas offert d'enlever, pas plus qu'il ne le lui avait demandé, ce dont elle était soulagée, car elle ne voulait pas qu'il vît les bleus sur son dos et ses reins, même s'ils s'étaient estompés. Rekhmirê s'était montré plus violent que de coutume. Elle avait imaginé une explication – une chute d'un cheval qu'elle montait en amazone, pour le plaisir – mais elle préférait ne pas avoir à y recourir. C'était bon qu'il fût simplement venu à elle pour chercher du réconfort et pour se confier.

Elle songea qu'en dépit de l'attrait considérable du pouvoir de

Rekhirê, les sacrifices qu'elle consentait pour lui étaient trop grands. Si seulement elle était certaine de pouvoir se passer de sa protection ! Tôt ou tard, elle serait forcée de sortir de cette impasse. Mais pas maintenant, pas ce soir. Elle préférait penser à autre chose. Elle caressa la tête d'Amotjou, se pencha pour l'embrasser doucement, savourant son propre ascendant. Cela n'allait pas sans lui poser de problèmes, mais elle se réjouissait qu'Amotjou fût venu à elle ce soir-là pour se décharger de ses soucis. Elle l'aimait.

La gueule du monstre émergea du cuivre en fusion et frôla sa jambe, mais il se savait en sécurité. Il planait juste au-dessus du liquide, dans l'obscurité. S'il le voulait, il pouvait prendre de la hauteur, se placer hors d'atteinte des mâchoires qui tentaient de le happer. La gueule s'écarta un peu, plongea sous la surface qui se referma sur elle tel du mercure, sans laisser de ride. Il resta où il était en observant la surface lisse comme un miroir au-dessous de lui. Il jouait avec le danger, éprouvant un mélange d'attraction et de répulsion. Pourquoi n'avait-il pas le bon sens de s'élever ? Seule la folie pouvait l'en empêcher.

À cet instant la gueule réapparut. Elle s'élança dans les airs, cette fois sans hésitation, et fendit la surface, mâchoires béantes. Il plongea son regard dans les profondeurs de la gueule rouge bordée de sept rangées de dents acérées, semblables aux lames en silex des embaumeurs. La langue pendante évoquait la larve géante de quelque prodigieux animal, prête à l'engloutir, le dissoudre, à corroder de sa salive les tissus de son corps.

Il fallait qu'il s'enfuie, qu'il monte sans plus tarder, qu'il se mette hors de portée de ces mâchoires abominables. Il voyait les yeux car, cette fois, la tête entière se montrait. Des yeux humains le fixaient dans une face formée de pierres, des yeux aux cils épais, féminins. Il fit battre ses ailes de vautour et elles heurtèrent quelque chose – un plafond dont il ignorait l'existence. Il ne l'avait pas vu, ne l'avait pas senti au-dessus de lui dans les ténèbres, mais déjà il était plaqué, cloué là, contre l'obstacle. Les mâchoires se refermèrent sur le vide à deux doigts de son ventre nu. Il perçut le déplacement d'air qu'elles avaient produit en claquant ; l'odeur suffocante du poisson pourri et du soufre emplît ses narines, l'empêchant de respirer. Il distingua la bête qui nageait sous lui dans la pénombre, se ramassant pour une deuxième attaque, dirigeant vers lui son regard froid. Pas de pitié ni même de plaisir dans ce regard, rien que du calcul. Il s'épuisait en vain à battre des ailes, et le monstre le savait. Lorsqu'il le vit plonger, il sut que c'était pour bondir à la verticale du cuivre liquide, et que cette fois il tomberait la tête la première dans la gueule immonde. Il sentait déjà la caresse tiède et collante de cette langue.

Ses épaules lui faisaient mal, dans l'effort qu'il leur imposait pour se maintenir en l'air ; brièvement il ferma les yeux afin de rassembler ses forces. Lorsqu'il les ouvrit, la créature était partie. Elle avait

plongé. Mais avant même qu'il ait eu le temps de réagir, elle jaillit en poussant un grondement et l'engloutit.

Huy s'éveilla tout tremblant, et pendant d'interminables secondes le rêve resta en lui, la sueur froide dont il était couvert semblant appartenir à la gorge étroite de la créature. Puis il remua prudemment, et sentit que les bandages serrés autour de son torse étaient trempés de sueur. Les draps aussi étaient humides. Il goûta du bout des lèvres l'air nocturne velouté et y trouva du réconfort. En ouvrant les yeux, il vit les dieux de la nuit s'éloigner dans le ciel, à des hauteurs vertigineuses au-dessus des nuages, dans leurs chars miroitants d'électrum et d'or.

Il s'assit, écarta avec précaution son appuie-tête afin de ne pas réveiller Aset, qui dormait pelotonnée contre lui, une main sous sa joue, comme dort une enfant, et qui avait abandonné son propre appuie-tête en faveur d'un drap roulé en boule. Il descendit du lit et s'approcha de la fenêtre, soulagé d'avoir échappé au rêve. Il n'avait parlé à personne de sa rencontre avec Seth, ne pouvant se résoudre à y voir davantage qu'une charade. Mais pourquoi, après tout ? Qui était-il pour nier que des dieux et des démons évoluaient parmi les hommes ? Si Akhenaton avait vu juste, si le seul dieu était celui que manifestait le rayonnement solaire, pourquoi avait-il été rejeté ? Avait-il tort, ou était-ce simplement que les hommes préféraient les ténèbres à la lumière ? Peut-être les humains eux-mêmes étaient-ils des créatures de l'ombre.

Il tourna la tête vers le lit. Sentant qu'elle était seule, Aset avait changé de position dans son sommeil. Elle était sur le dos, le drap rejeté, une jambe allongée et l'autre, repliée, étalée sur le côté. Elle avait l'air terriblement vulnérable. Huy songeait désormais avec réticence au moment où il lui faudrait revenir sur le sujet de son départ. Il avait observé une extrême prudence dans ses allées et venues, de même qu'au cours de ses rencontres avec Amotjou. En dehors des membres de la maison d'Amotjou et de celle d'Aset, personne ne savait où il se trouvait. Il avait pris contact avec le bureau de Rekhmirê, pour s'entendre dire (à son grand soulagement) qu'il n'était pas retenu pour le poste. De fait, son passé avait fait l'objet d'une enquête, et Huy avait reçu l'avertissement peu amène de ne plus solliciter un travail qui lui était interdit. Ce fut un second motif de soulagement. S'il y avait été disposé, Rekhmirê aurait pu lui faire trancher le nez pour tant d'outrecuidance.

Mais si Huy voulait pousser plus loin ses investigations, il lui fallait être libre d'agir, et il ne pouvait courir le risque de mettre Aset et les siens en danger.

Il doutait de pouvoir s'abandonner au sommeil. Il n'était pas impossible aux dieux de se présenter aux humains dans des songes. Il

traversa la chambre pour s'approcher de la table accolée au mur opposé, et se servit une coupe de bière rouge, que contenait une cruche posée près d'une coupe de figues jaunes. Il faisait trop noir pour lire, il ne voulait pas déranger Aset en allumant une lampe et n'avait pas non plus envie de s'isoler dans une autre pièce. Il retourna près de la fenêtre avec sa bière, qu'il sirota en contemplant le Fleuve noir et argent sous les demeures de la ville, serrées les unes contre les autres. Le silence était absolu, et pas même le feu d'un veilleur de nuit ne luisait sur les quais lointains.

Aset s'agita et frissonna. Il alla la couvrir. Alors qu'il étendait le drap sur elle, elle s'éveilla. La confiance qu'il lut dans ses yeux lui parut presque insupportable.

« Tu es réveillé ? lui demanda-t-elle, encore ensommeillée.

— Oui.

— Tu n'arrives pas à dormir ?

— J'ai fait un rêve.

— Ce devait être un cauchemar.

— Je l'ai déjà oublié.

— Alors il faut te rendormir.

— Pas encore.

— Cette nuit, tu ne peux rien entreprendre. »

Il s'assit sur le lit.

« J'essaie de réfléchir aux déclarations d'Ani. D'après lui, des Mézai ont observé l'attaque.

— En ce cas, on ne les retrouvera jamais. La police recherchera sans doute les pirates mais n'enquêtera pas parmi les siens. Quand bien même des Mézai auraient été présents là-bas, ce ne serait pas la première fois que la police aurait fermé les yeux sur un crime pour se servir au passage.

— Selon toi, qui était derrière cette attaque ? »

Elle se souleva sur un coude et lui prit la coupe des mains pour y boire.

« Personne. La piraterie sur le Fleuve est une réalité.

— Cela avait toutes les allures d'une attaque navale.

— Ils se sont enhardis, répliqua-t-elle, véhémence. Cela fait des années que l'ordre a cessé de régner sur le Fleuve. Il était temps que le général Horemheb prenne le pouvoir ! »

Huy préféra ignorer cette dernière remarque. Elle jetait une note discordante qu'il n'avait pas envie de laisser entrer dans leur relation.

« Rien à voir avec Rekhmirê ?

— Amotjou jure ses grands dieux que Rekhmirê est là-dessous, bien entendu.

— Et tu ne partages pas son avis.

— C'est une possibilité, concéda-t-elle avec impatience. Mais chez

lui cela tourne à l'obsession. Certes, ils sont rivaux, mais je ne pense pas que mon frère le prendrait tellement au sérieux si seul le pouvoir était en cause. Le pouvoir, il en connaît toutes les ficelles. À présent il est sous l'emprise d'une force qu'il ne comprend pas et ne peut contrôler.

— Quoi donc ?

— Mais l'amour ! » répondit Aset avec surprise.

Huy n'était pas moins déconcerté.

« Comment ça, l'amour ?

— Il ne t'a rien dit ?

— De quoi parles-tu ?

— S'il ne t'a rien dit, ce n'est pas à moi de le faire.

— Ne me laisse pas dans le noir, dit Huy en la prenant par les épaules. Dis-moi.

— Je crois qu'il vaudrait mieux qu'il t'en parle lui-même.

— Alors je dois savoir quelle question poser.

— Demande-lui de te parler de Moutnéfert.

— Qui est-ce ? Une maîtresse ? »

Aset répondait à ses questions avec une réticence grandissante.

« Pas une maîtresse, « la » maîtresse. Si elle voulait de lui, il divorcerait d'avec sa femme et la prendrait sur-le-champ.

— Est-elle mariée ?

— Divorcée, ou bien veuve. Je l'ignore et je n'ai pas posé la question. Il n'aime pas discuter d'elle.

— As-tu fait sa connaissance ?

— Non. Mais je l'ai vue. »

Une note de ressentiment était audible dans sa voix, mais Huy ne fit aucun commentaire à ce sujet.

« De quoi vit-elle ?

— Je ne sais pas. Elle a de l'argent. Peut-être à la suite d'une transaction ou d'un héritage. Elle habite dans le quartier sud-est.

— Et qu'est-ce que Rekhmirê vient faire dans tout ça ? »

Elle fixa sur lui ses yeux sombres et brillants.

« Moutnéfert est sa maîtresse. Sa maîtresse en titre.

— Sait-il qu'elle a un autre amant ? demanda Huy en se levant.

— Sait-il qu'Amotjou est son amant, tu veux dire. L'idée pourrait lui en être venue. C'est une femme indépendante. Il n'est pas impossible qu'elle en ait bien d'autres encore. »

À nouveau cette note de rancœur dans sa voix.

« Tu as quelque chose contre elle ?

— Je n'ai rien à dire. Amotjou est libre de faire comme bon lui semble.

— Rekhmirê est-il jaloux ?

— Tu as eu l'occasion de juger le personnage. Ce qu'il possède,

biens ou personnes, doit lui appartenir exclusivement.

— Alors elle ne m'a pas l'air d'être la maîtresse qui lui convient.

— Elle représente un défi. Là ! Maintenant je t'ai tout dit. Tu n'as plus besoin d'interroger Amotjou. »

Elle prononça ces mots presque amèrement, d'une voix morne, comme si elle venait de trahir son frère.

« Il n'avait aucune raison de me le cacher, s'étonna Huy. Qu'est-ce qui l'y a poussé ?

— Peut-être qu'il ne voulait pas la mêler à cette histoire. Il n'est plus maître de son cœur. Elle le mène par le bout du nez.

— Et c'est la véritable raison pour laquelle il souhaite la perte de Rekhmirê. »

Aset garda le silence. Puis elle tourna ses yeux sombres vers lui, s'agenouilla sur le lit et laissa tomber le drap qui la couvrait.

« Nous avons assez parlé d'elle. Viens ici. »

Huy s'éveilla en entendant marteler contre le portail. Suivit l'écho d'une course précipitée – quelqu'un allait ouvrir. Puis des paroles hâtives, entrecoupées, qu'il ne put saisir et auxquelles succéda une conversation assourdie, aux intonations pressantes. Aset était déjà debout et drapait une robe bleu pâle autour d'elle tout en se dirigeant vers la porte. Huy entendit sa voix s'élever au-dessus des autres, puis un échange de questions péremptoires et de réponses. Quelqu'un reçut ordre d'attendre. Une minute plus tard elle était revenue.

« Amotjou est parti.

— Parti ?

— Il a disparu. »

La cour d'Amotjou était ceinte d'une colonnade en calcaire, et le sol recouvert d'un pavage d'une blancheur éclatante. Un bassin à poissons, au centre, était alimenté par un cours d'eau souterrain, et des plantes grimpantes poussant en espalier formaient un délicieux berceau de verdure. Assis sur un banc sculpté d'un motif d'oiseaux dans un figuier, Huy attendait impatiemment que l'épouse d'Amotjou daignât se montrer. Enfin un bruissement d'étoffe l'incita à se tourner, et il se leva.

Bien du temps avait passé depuis qu'il avait vu Taheb, mais les années ne l'avaient pas changée. Comme autrefois elle était grande et mince, à la limite de la maigreur. Il fallait s'approcher pour s'apercevoir que son corps avait perdu de sa raideur, et pour deviner les petites rides amères aux coins des lèvres, sous le maquillage. Dans ses mouvements et sa façon d'être, elle restait fidèle à elle-même : impeccable et mesurée. Pas un pli de sa robe n'était déplacé et, à la voir, Huy aurait pu croire que la disparition de son époux n'était

qu'une contrariété mineure, comme une petite erreur dans les comptes, une difficulté à aplanir. Elle portait une perruque châtain clair mêlée de tresses blondes, rappelant ses yeux noisette qui le fixaient imperturbablement, sans expression, sans enthousiasme. Huy se souvint que quiconque, homme ou femme, pouvait se prévaloir de l'affection d'Amotjou était invariablement considéré par Taheb comme un rival potentiel et gênant. Trop glaciale pour pouvoir exprimer l'amour qu'elle ressentait envers son époux, elle en voulait à tous ceux dont la chaleur naturelle et spontanée égalait celle d'Amotjou.

« Huy. Amotjou ne m'avait pas informée que tu étais ici.

— Je suis revenu depuis peu.

— Comptes-tu rester ?

— Tout dépend de mon travail. »

Elle s'assit, sans toutefois l'inviter à en faire autant. Pas plus d'ailleurs qu'elle ne lui proposa de rafraîchissement.

« Que puis-je pour toi ?

— J'essaie de trouver Amotjou.

— Tu n'as pas besoin de te donner cette peine. Nos gens sont en train de s'enquérir de lui, et le cas échéant nous en référerons à la police.

— D'après toi, que s'est-il passé ?

— Qui peut le dire ? Nous espérons qu'il ne s'agit pas d'un enlèvement dans l'espoir d'une rançon. Amotjou est riche. »

Elle avait prononcé ces mots sur un ton de défi. Leur mariage avait été arrangé pour unir des fortunes ; Huy jugeait improbable qu'Amotjou, si forte que fût sa passion pour Moutnéfert, abandonne ce qu'il avait acquis de la sorte, tant que Taheb accepterait de se contenter d'un mariage de pure forme. Ils avaient des enfants, après tout ; la succession était assurée. Il ne restait plus qu'à préserver les apparences.

« Avait-il des ennemis ?

— Qui n'en a pas ? »

En quoi cela te regarde-t-il ? disaient ses yeux qui, refusant d'affronter ceux de Huy, fixaient un point situé quelque part au niveau de son front. Éveillait-il tant de ressentiment en elle, par sa seule présence ? Si Amotjou ne lui avait pas appris le retour de son vieil ami dans la capitale du Sud, suspectait-elle une raison pour laquelle il le lui avait caché ? Une complicité qu'elle avait un motif de jalouser ?

Huy essaya d'entretenir un semblant de conversation afin de glisser d'autres questions, mais il comprit bien vite que Taheb s'impatientait et voulait qu'il s'en aille. D'ailleurs, vu les circonstances, il pouvait difficilement lui poser le genre de questions dont il cherchait la réponse. Où Amotjou se trouvait-il la nuit précédente, s'il n'était pas chez lui ? Et s'il était chez lui, combien de temps avant

l'aube était-il parti ? Pour quelle destination ?

« Tu ne crois pas qu'il y ait un lien avec l'attaque contre le *Gloire de Rê* ? demanda-t-il tout de même.

— Pourquoi y en aurait-il ? répondit-elle en le dévisageant, interloquée. Une enquête est en cours, naturellement. En quoi l'enlèvement d'Amotjou l'empêcherait-il ?

— Tu as fait allusion à une rançon.

— Le risque est là. »

À bout de patience, elle se leva.

« Pardonne-moi, Huy, mais tu étais l'ami de mon époux, pas le mien. Je n'accueille pas volontiers les ex-fonctionnaires de l'ancien régime dans ma maison, et je ne vois pas en quoi nos affaires peuvent te concerner. Je ne suis pas sûre de ce qui te porte à poser toutes ces questions, en dehors, je l'espère, d'une inquiétude pour la sécurité de ton ami. Toutefois je ne te connais pas assez pour te faire des confidences, et je n'en ai pas l'intention. »

Regrettant déjà la chaleur et la vivacité d'Aset et rembarqué à l'instar d'un indiscret, Huy prit congé. Il roula l'idée que si Amotjou mourait, la flotte irait à son fils aîné, qui n'était guère plus jeune que le nouveau pharaon. Jusqu'à ce qu'il atteigne sa majorité, l'affaire serait gérée par Taheb. Et si Taheb se remariait... Il était soudain très curieux d'examiner les archives de la compagnie, en particulier les contrats bilatéraux entre Taheb et Amotjou. Mais cela attendrait. Il traversa la ville en sens inverse pour s'entretenir avec l'autre femme qui avait une place dans la vie de son ami.

Le contraste entre les deux maisons n'aurait pu être plus grand. Alors que tout, chez Amotjou, était en pierre blanche et froide, chez Moutnéfert on se sentait enveloppé par une opulence chaude et désordonnée. Même le sol de la cour s'ornait de petits tapis provenant du nord-est lointain, teints de riches nuances rouges et indigo, aux motifs inhabituels, étranges et subtils. Une fois, bien loin au sud, Huy avait vu des éléphants, et il lui semblait que l'art égyptien ressemblait aux grands pachydermes gris : il était monumental et s'épanouissait à ciel ouvert. Mais cet art-là lui suggérerait de petits animaux vifs et rapides : de ceux qui vivent dans des grottes et sous les anfractuosités des rochers. De multiples couleurs dansaient devant ses yeux, sombres et évocatrices.

Elle l'accueillit dans une pièce intérieure dont les meubles étaient lourdement drapés d'étoffes du Réténou et du pays de Mitanni. Les murs étaient tendus d'un tissu léger et chatoyant, tissé selon un motif totalement inconnu à Huy. Une domestique apporta des figues et des dattes sur un plateau à pieds, et Huy se vit proposer de la bière, noire ou rousse, et de l'alcool de figue d'un rouge flamboyant. Moutnéfert était assise en face de lui sur le divan, adossée contre des coussins, les

pieds ramenés sous elle. Elle caressait avec indolence un singe minuscule à face rouge, dont la fourrure jaune vif formait un jabot, et qui se tenait accroupi sur un de ses genoux.

« Je suis heureuse de faire enfin ta connaissance, en dépit de ces tristes circonstances. Amotjou parle souvent de toi.

— Il me faut donc tâcher de ne pas te décevoir. »

Mi-charmé, mi-méfiant, Huy fit de son mieux pour dissimuler sa surprise qu'Amotjou eût parlé de lui à sa maîtresse. Il se demandait ce qu'il avait dit au juste.

« Il m'a dit que tu viens de la cité de l'Horizon, poursuivit Moutnéfert, comme si elle lisait dans ses pensées. L'endroit doit être bien triste, à présent. »

Huy essaya de discerner le désarroi ou l'anxiété dans le regard direct de cette femme, mais elle était trop fine pour baisser la garde avant de l'avoir jaugé, ce qu'elle était sûrement en train de faire par le biais de cette conversation. Il se prit à penser à une maxime attribuée au philosophe ancien Imhotep, selon laquelle dans toute relation de couple l'un aime plus que l'autre : il y a par conséquent celui qui aime et celui qui est aimé ; chacun de nous est par nature l'un ou l'autre, et doit trouver sa contrepartie. Il imaginait que Moutnéfert était de celles qui prennent, et comprit avec surprise que Taheb était de celles qui donnent. De quoi Amotjou avait-il besoin, en réalité ?

Il accepta de la bière rouge, ne voulant assurément pas de boisson plus forte, et il mangea un peu de pain et de figues.

« Puis-je te poser quelques questions au sujet d'Amotjou ? Je m'efforce de découvrir ce qui lui est arrivé.

— Tu peux m'interroger comme il te plaît, mais ne crois-tu pas que tout le monde s'alarme un peu excessivement, et un peu trop vite ?

— Que veux-tu dire ?

— Il peut être parti de son plein gré. Je ne sais pas, moi ! »

Huy s'étonna de cette façon de penser un peu bohème, et se demanda si elle ne lui inspirait pas une certaine admiration.

« Il me paraît improbable qu'il n'en ait parlé à personne. Ses serviteurs personnels sont très inquiets.

— Je n'en suis pas surprise, mais ils n'ont rien à se reprocher. Amotjou est venu ici, seul, la nuit dernière. »

Cela, au moins, répondait à une des questions qu'il se posait.

« Vient-il toujours seul quand il te rend visite ?

— Je ne sais pas, je ne le lui ai jamais demandé. Mais je ne le pense pas. La visite de cette nuit était... imprévue. »

Huy hésita, se demandant comment formuler la suite.

« Cela n'était-il pas... risqué ? »

Elle le considéra pensivement, s'interrogeant sans doute sur

l'étendue de ce qu'il savait.

« Amotjou se montrait très prudent, en temps normal. Il avait besoin de parler.

— De l'attaque contre le *Gloire de Rê* ?

— Oui.

— Était-il très affecté ?

— Il avait l'impression que les dieux étaient contre lui. Il n'a pas voulu préciser pourquoi.

— Que lui as-tu dit ?

— De ne pas être stupide. »

Elle sourit, mais son visage reflétait l'inquiétude.

« Quand il est parti, j'ai cru qu'il rentrait à la maison. À la maison... répéta-t-elle, un peu tristement. Sais-tu que nous n'avons jamais passé une nuit entière ensemble ?

— À quelle heure est-il parti ? » interrogea Huy, embarrassé de se sentir ému.

Elle soupira, se redressa et posa le singe à côté d'elle, sur le divan. L'animal répondit à ce traitement par un petit couinement irrité et lui lança un regard de reproche avant d'escalader les coussins amoncelés derrière elle, pour s'affaler sur le ventre au sommet de cet échafaudage.

« Il est arrivé tard. Nous avons pris une légère collation – il a bu trop de vin. Ensuite, nous sommes allés au lit, il s'est installé dans mes bras et nous avons causé. De très peu de chose, à dire vrai. Puis il s'est endormi. Je pense qu'il est parti deux heures avant l'aube, mais c'était peut-être encore plus tôt. Je ne sais pas compter les heures, la nuit. »

Alors que Huy s'apprêtait à partir, elle l'arrêta.

« Amotjou m'a parlé de toi. Il m'a dit que tu ne peux plus exercer ton métier de scribe.

— C'est hélas la vérité. »

Elle sourit à nouveau, d'un air espiègle.

« T'entraînerais-tu à élucider les mystères, par hasard ?

— Pourquoi me demandes-tu ça ?

— À cause de ta façon de formuler les questions, comme le ferait un officier mézai. Mais plus intelligemment, peut-être. Il faudra que je me tienne sur mes gardes, avec toi !

— Non, je n'ai pas cette ambition, répondit Huy en lui rendant son sourire. Je veux redevenir scribe et vivre en paix. »

Les jours suivants n'apportèrent aucune nouvelle, mais des rumeurs circulaient dans la ville. On avait vu Amotjou dans la capitale du Nord. Dans le Delta. Loin en amont à Napata. Un saint homme affirmait avoir rencontré son *khou*^[13] qui avait décrit le lieu où l'on retrouverait le corps, toutefois les fouilles ne révélèrent rien. Ani, qui

se remettait de sa blessure, avait organisé les marins d'Amotjou disponibles au port afin qu'ils mènent l'enquête dans la mesure de leurs moyens. Mais personne n'avait souvenir d'avoir vu Amotjou embarquer sur un navire, et aucun passeur ne l'avait pris sur son bac pour traverser le Fleuve vers la Vallée. « À moins qu'il se soit déguisé », suggéra Ani. Cependant, aucun motif ne semblait justifier qu'Amotjou eût souhaité disparaître.

Le huitième jour, un messenger apporta une lettre à Aset. Elle l'ouvrit dans le jardin et la lut, l'air grave.

« C'est de Taheb, annonça-t-elle à Huy. Elle veut que nous nous réunissions elle et moi avec les scribes pour discuter de l'avenir de la flotte.

— Elle ne peut pas déjà le croire mort !

— C'est peut-être qu'elle prend ses désirs pour des réalités. »

Huy ne pouvait se ranger à cette opinion. Quoi qu'il en soit, la réunion ne devait jamais avoir lieu car, plus tard ce même jour, un groupe d'ouvriers qui travaillaient sur les tombeaux trouvèrent Amotjou, errant sur la rive occidentale du Fleuve. Il était épuisé et mourait de faim. Ses vêtements élégants étaient en loques et il semblait à peine comprendre où il se trouvait. Longtemps il se refusa à parler, mais il se laissa baigner, panser et habiller. Taheb vint en personne, se faisant pour lui tout à la fois mère, médecin et infirmière, et ne s'autorisant un peu de sommeil que pour mieux veiller sur lui.

Cela semblait à Huy un comportement étrange de la part d'une femme qui, la veille, paraissait anticiper la mort de son époux quand les autres n'avaient pas encore perdu tout espoir. Mais il se fit à cette idée avec gratitude, car Taheb s'adoucit suffisamment pour lui permettre de leur rendre visite à toute heure, quoiqu'il lui fût interdit d'interroger Amotjou et de rester longtemps.

On craignit quelque temps qu'Amotjou eût souffert d'une perte de mémoire si totale qu'elle l'avait non seulement privé de son passé, mais de la faculté de parler. Moutnéfert, dans l'impossibilité de le voir, ne se dominait plus – réaction que Huy trouvait presque aussi surprenante que celle de Taheb, car Moutnéfert lui avait paru être une femme parfaitement maîtresse de ses émotions. Il lui faisait parvenir des nouvelles aussi souvent qu'il le pouvait, au grand dépit d'Aset. Mais après chaque visite, il n'avait rien de vraiment nouveau à annoncer, et rien de bon.

Puis des signes presque imperceptibles commencèrent à annoncer qu'Amotjou sortirait du profond état de choc dans lequel on l'avait trouvé. D'abord, son regard indiqua qu'il reconnaissait le lieu où il se trouvait, la personne avec laquelle il était. Peu après, ses lèvres se mirent à remuer et il s'efforça de former des mots. Cela prit beaucoup plus de temps, mais le désir de parler était si fort en lui qu'il lutta

jusqu'à ce qu'il y parvînt. Par la suite ses progrès furent rapides, mais il conservait une attitude réservée et baissait les yeux lorsqu'il parlait aux gens, pour ne pas rencontrer leur regard.

À l'ennui évident de Taheb, il souhaita voir Huy de toute urgence. Convoqué dans leur demeure, celui-ci dut d'abord soutenir un feu roulant de recommandations de la part de l'épouse de son ami, qui énuméra une liste de précautions et de conditions digne d'un gouverneur de province avant de l'admettre dans la petite cour intérieure. Même alors, elle le quitta avec autant de réticence que de suspicion.

Il se trouva dans un espace à peine plus grand qu'une charmille. Les murs étaient ornés de peintures vigoureuses et colorées représentant un vol de canards au-dessus de buissons de lotus, des chasseurs armés de jets poursuivant des oiseaux aquatiques dans les marais, et des bœufs labourant près du Fleuve. La cour était dominée par un vieux figuier qui étendait son ombre sur toute chose, créant une demi-pénombre. Soutenu par un gros coussin, Amotjou était assis sur une longue couche basse où était jetée une peau de gazelle. Avec un pâle sourire, il fit signe à Huy d'approcher.

« Mon ami... »

Huy lui étreignit le poignet en manière de salut, consterné de le trouver si amaigri. La peau de ses paumes était couverte de croûtes et de cicatrices.

« Comment te portes-tu ? »

— Je ne peux pas croire que je suis ici.

— Tu es passé par une terrible expérience.

— Oui, terrible. Elle m'a conduit au seuil de la mort.

— Qu'est-il arrivé ?

— Je ne peux pas en parler ! répondit Amotjou, les traits contractés par la souffrance. Pas maintenant ! Pas encore ! »

Huy fut surpris et inquiet devant la violence de cette émotion.

« Pardon. Je n'avais pas l'intention de te bouleverser.

— Il est naturel que tu veuilles savoir. »

Voyant Amotjou se détendre un peu, Huy lui demanda, avec plus de ménagements :

« Peux-tu au moins me raconter les événements qui se sont déroulés... là où tu étais ? »

Amotjou l'implora du regard.

« Si je te le disais, je ne suis pas sûr que tu me croirais. Et je ne sais pas si moi-même je suis prêt à affronter ce souvenir si tôt.

— Je t'en prie, fie-toi à moi. Peut-être qu'en le partageant... »

Son ami avait un regard hanté, comme s'il s'attendait à voir quelque chose bondir sur lui des coins ombreux de la cour. Il attira Huy si près que leurs fronts se touchèrent, et dit d'une voix à peine

audible :

« Je ne suis pas allé au seuil de la mort, mais au-delà. Maintenant, ne m'en demande pas davantage, ajouta-t-il, les yeux dans les yeux de Huy, le suppliant de le croire. Mais comprends la gravité de ce qui s'est passé. »

Amotjou s'affaissa contre le coussin, à bout de forces, et ferma les yeux. Huy l'observa quelques minutes, assis au bord du lit de repos, puis, quand il le crut endormi, il se leva doucement. Aussitôt Amotjou ouvrit les yeux et l'agrippa par le bras.

« Tu ne dois plus rien entreprendre contre Rekhmirê !

— Quoi ?

— Rien ! Tu m'entends ?

— Nous en reparlerons. Mais je dois découvrir qui t'a fait cela.

— J'ai reçu un avertissement des dieux.

— Quels dieux ? »

Amotjou semblait sur le point de répondre, son cœur luttant pour délier sa langue, quand d'une voix sèche Taheb appela Huy de l'entrée de la cour. Amotjou se laissa retomber en arrière, ses mains meurtries lâchèrent le bras de Huy où ses doigts avaient laissé des marques rouges. Huy se leva lentement, ravalant l'exaspération qu'avait suscitée en lui l'interruption importune de Taheb, et alla à sa rencontre.

« Il ne pourrait en supporter davantage, expliqua-t-elle, radoucie, en le conduisant dans la grande cour carrée où ils s'étaient vus la première fois. Il s'émeut très vite, pour un rien. Que t'a-t-il dit ? »

Ils croisèrent un domestique portant une cruche d'eau, qui allait servir son maître.

« Rien », répondit Huy.

Taheb le regarda d'un air qui aurait pu passer pour du scepticisme, et lui indiqua un siège en lui demandant s'il désirait du pain et du vin. C'était un traitement très différent de celui qu'elle lui avait réservé la première fois, mais le visage de Huy ne trahit aucune de ses réflexions. Ils s'assirent en silence pendant qu'on apportait la nourriture et la boisson.

« Quelle impression t'a-t-il faite ? voulut savoir Taheb lorsqu'ils se furent désaltérés.

— Il paraît terrorisé.

— Oui. Il a reçu un choc très grave.

— Infligé de propos délibéré ?

— Toi, qu'en penses-tu ?

— Dis-moi ce qu'il t'a raconté. »

Elle soupira.

« Il dit qu'il ne se rappelle rien de ce qui est arrivé. Seule la terreur s'est gravée dans sa mémoire. Mais il m'a demandé de ne rien

entreprendre, de le laisser se remettre et tout oublier.

— Le feras-tu ?

— Je ne peux pas, répondit-elle en le regardant droit dans les yeux. Je ne te cacherai pas qu'Amotjou et moi avons eu notre lot de... difficultés. Sans doute le sais-tu déjà. C'est le genre de sujet dont les hommes se plaisent à discuter entre eux, ajouta-t-elle, avec un peu de son amertume et de sa jalousie coutumières. Mais cela m'a fait comprendre que je ne peux pas l'abandonner. Je cherche une réponse, et je cherche vengeance. Cet acte-là, c'était de la lâcheté.

— Comment est-ce arrivé ?

— Les médecins ont conclu après examen des fèces qu'il a été drogué, ou empoisonné.

— Ainsi, c'était prémédité.

— Pas un instant tu n'as songé qu'il en allait autrement. »

Son regard rencontra celui de Taheb, froid et impassible.

« Me soupçonnes-tu ? demanda-t-elle. Crois-tu que je me laisserais aller à commettre un geste aussi vulgaire, aussi désespéré, pour l'effrayer et le décourager de voir cette Mitannienne ? »

Elle savait donc, pour Moutnéfert. Bon, ce n'était pas surprenant. La nature d'Amotjou ne le portait pas à la duplicité, et en amour il n'avait jamais été capable de pratiquer le double jeu. Huy but un peu de vin. De Dakhla, cette fois. D'évidence, Amotjou n'acquerrait que ce qui se faisait de mieux.

« Qu'attends-tu de moi ? » lui demanda-t-il pour en finir.

Il eut peine à en croire ses yeux : Taheb souriait.

« J'aurais dû croire Amotjou quand il me vantait ton intelligence. »

Il pensa : Tu me regardes, et tu vois un petit scribe court sur pattes et désargenté, qui a perdu sa femme, et qui a été assez sot pour ne pas fuir avec les rats quand le navire d'Akhenaton a sombré. Mais tu apprends peut-être à moins te fier aux apparences.

« Je veux que tu m'aides à découvrir l'instigateur de cette machination.

— Amotjou m'a demandé de tout laisser tomber.

— Le feras-tu ? »

Avait-elle eu vent de la toute première menace, la mangouste symboliquement arrachée à la vie et privée de la force de son bras droit après la mort ? Il semblait improbable qu'Amotjou lui en eût parlé. Huy se demandait aussi dans quelle mesure elle ne se servait pas de son mari pour réaliser ses propres ambitions politiques. Elle n'avait pas fait allusion à Rekhmirê. Cela ne facilitait pas la tâche d'ignorer dans quelle mesure Amotjou lui faisait des confidences, et si elle était tellement sûre de le garder. Aset avait dit que son frère quitterait Taheb sans hésitation pour Moutnéfert.

« Je voudrais découvrir la vérité. Je n'aime pas les mystères.

— Certaines choses nous sont cachées à jamais par les dieux.

— Il y a très peu de chose que la détermination ne peut dévoiler. »

Après cet échange bref et formel qui scellait leur entente, ils se sourirent avec circonspection. Taheb leva sa coupe et but.

Le *Gloire de Rê*, dégagé du banc de sable, terminait son voyage vers le port de la capitale du Sud avec le reste de sa cargaison. Là, il fut déchargé et mis en cale sèche ; le plancher endommagé au cours de la bataille fut remplacé, et les taches sanglantes qui souillaient les ponts furent récurées.

Ani avait pu superviser l'essentiel de ces réparations. Il s'habitua progressivement à sa jambe en cèdre, pourvue d'un coussinet de lin et d'attaches en cuir, mais à cet instant il s'appuyait sur sa béquille pour ménager son moignon encore douloureux. Complaisamment, il parcourait des yeux les courbes de son bateau. Redevenu valide, et assuré de retrouver son ancien poste de commandement, il avait passé les journées précédentes à recruter un nouvel équipage. Bientôt peut-être, il voguerait vers la capitale du Nord. Le *Gloire de Rê* naviguerait de conserve avec le *Splendeur d'Amon*, formant l'escorte de Nebkhépérourê Toutankhamon lorsque celui-ci se rendrait dans le sud pour prendre possession de sa nouvelle résidence. Ani jubilait. Après les incertitudes et les vicissitudes de ces quinze dernières années, le monde rentrait dans l'ordre. Il ne lui restait plus qu'un dernier détail à régler, et il pourrait reprendre son travail, l'esprit serein. C'était une question de justice – ou de vengeance. Ani ne se souciait pas particulièrement d'analyser ce qui le motivait le plus : les hommes qui lui avaient volé son bateau, qui avaient assassiné son équipage et qui l'avaient laissé se faire mutiler par les crocodiles devaient être retrouvés.

La loi et l'ordre avaient rapidement décliné dans la partie supérieure du Fleuve, au cours des deux derniers règnes. Phénomène inconnu dans la jeunesse d'Ani, sous le règne d'Aménophis III des pirates étaient sortis par centaines des rangs de la marine, mutins, déserteurs et mercenaires cherchant dans le crime un profit élevé et facile. Ani le savait bien, il n'était pas question de traîner tous les coupables devant la justice, mais ayant fait passer le mot dans son réseau de connaissances le long du Fleuve, il avait eu la satisfaction d'apprendre que cinq d'entre eux s'étaient fait égorger. La solidarité, parmi les marins honnêtes, tenait moins des bons sentiments que du désir de se prémunir, et leur justice était plus expéditive et autrement plus efficace que celle des tribunaux.

Toutefois, Ani était obsédé par l'officier mézai qui avait observé

sans broncher ses hommes se faisant étripier. Il devait être sacrément sûr de lui pour se montrer ainsi, quoique, à dire vrai, l'issue de la bataille fût déjà jouée lorsqu'il était apparu. Le problème était qu'on ne retrouvait pas la trace d'un Mézai, et encore moins d'un officier, par des filières officieuses. Et à supposer qu'on y parvînt, on n'avait pour ainsi dire aucune chance de rendre la justice sommaire qu'Ani avait vu dispenser à ses autres ennemis. Ce matin-là, néanmoins, il avait reçu une nouvelle qui lui donnait des raisons de se réjouir. Trois des fermiers qui lui avaient porté secours avaient eux aussi remarqué les Mézai, et comme Ani avait judicieusement ajouté des espèces sonnantes et trébuchantes à la récompense versée par Amotjou, ces hommes avaient accepté de témoigner avec lui dans le cas d'un procès. Il ne restait qu'à remonter jusqu'au Mézai, or cela s'était avéré plus facile qu'Ani ne s'y attendait. Ce matin-là, donc, il avait eu confirmation que l'homme se nommait Intef, et qu'il avait été récemment nommé à Esna.

« L'arrogance de cet homme est incroyable, dit-il à Huy en lui communiquant ses informations. Mais, bien sûr, il est de ceux qui jugent les paysans à peine supérieurs aux animaux des champs, et puis il nous croyait tous morts.

— Je ne sais pas si nous l'aurons.

— Et comment, qu'on l'aura ! Horemheb est décidé à mettre fin au crime qui connaît des beaux jours dans le pays. Surtout ici, dans la capitale, où tout va si mal qu'on ne peut même pas traverser le quartier du port la nuit.

— Il n'aimera pas qu'un de ses hommes soit impliqué dans l'affaire. Celui qui portera l'accusation gagnera peut-être, mais il ne sera pas bien vu.

— J'en courrai le risque, dit calmement Ani. Si je n'ai pas, moi, un motif de plainte légitime, qui en a ?

— Mais sur quels faits t'appuies-tu ?

— Ils étaient tout près de nous. Ils auraient pu nous sauver !

— Cela ne prouve rien.

— Ça prouve qu'ils n'ont pas fait leur devoir !

— Ils ont pu juger imprudent d'intervenir. Tu connais leur façon de penser. »

Agacé, Ani fit la grimace.

« Je sais que ça ne te plaît pas, dit Huy, mais nous devons raisonner stratégiquement, dans le cadre de la loi.

— Si j'avais pensé que tu te montrerais si timoré, je ne serais pas venu t'apprendre tout ça. Je croyais qu'Amotjou était ton ami.

— Cela n'arrangera rien de dresser les Mézai contre lui.

— Alors, qu'est-ce que tu proposes ?

— Nous avons besoin d'une preuve matérielle.

— Tu as quatre témoins !

— Une preuve irréfutable qu'il a joué un rôle dans cette attaque. »

Ani faillit répliquer, puis il se détendit comme s'il avait eu une idée. Il dit en souriant :

« Tu l'auras, ta preuve. »

Trois jours plus tard, Intef fut arrêté. Une cassette de lingots d'or, portant le sceau d'Amotjou, avait été découverte enterrée dans son écurie.

« Comment peut-on être aussi stupide ? dit Aset quand Huy le lui annonça.

— Il était sans doute trop sûr de lui, répondit Huy. C'est de l'arrogance, pas de la stupidité.

— Je ne vois pas la différence.

— Il va y avoir un procès.

— Quand ?

— Immédiatement. Horemheb est très mécontent. Il veut que tout soit tiré au clair et oublié le plus vite possible. Par la même occasion, il a l'intention de faire un exemple.

— À supposer que l'homme soit coupable.

— Trois témoins l'ont vu, en plus d'Ani. Et maintenant, il y a l'or.

— As-tu parlé de cela avec Ani ?

— Bien sûr.

— Qu'en dit-il ?

— Que les dieux ont répondu à ses prières.

— Et tu le crois ? »

Huy avait déjà vérifié sur les registres l'inventaire de l'or du *Gloire de Rê* déchargé au port, en le comparant aux caisses de lingots bruts et de pépites enfermées dans les chambres fortes d'Amotjou. Tout concordait.

« Non, admit-il. Pas plus que je ne crois Intef à l'origine de l'attaque, même s'il y a presque certainement pris part. »

Le procès, qui eut lieu à Esna, fut de courte durée. Le jeune officier eut beau protester de son innocence, il était impossible de nier l'évidence, et l'affaire devait être réglée promptement. La saison sèche touchait à son terme, la population était préoccupée par l'imminence des crues, où Hapy, le dieu aux seins opulents, répandrait les riches eaux du Fleuve sur la terre assoiffée. Alors le roi arriverait à Thèbes.

C'est ainsi que par une aube où soufflait le frais vent du nord, Intef fut conduit au bord de l'eau où un pieu, long de deux pieds et épais d'un empan, avait été enfoncé solidement entre les rochers, l'extrémité grossièrement taillée pointant vers le ciel. On le déshabilla, on le souleva, on lui inséra la pointe du pieu dans l'anus et on l'empala. Il n'y avait pas foule. Les gens étaient trop absorbés par les

préparatifs en vue des crues. Comme c'était un Mézai, les geôliers avaient fait en sorte qu'il bût trop d'alcool de figue durant sa dernière nuit sur terre. Aussi, il demeura à peine lucide jusqu'au moment où la douleur le transperça. Puis il perdit conscience, à jamais.

Ainsi que Huy l'avait dit à Taheb, il n'aimait pas les mystères. Ils allaient contre la logique, de même que la mort d'Intef. Censée résoudre les problèmes, relier un certain nombre de faits incohérents, celle-ci n'avait répondu ni à l'un ni à l'autre de ces objectifs, sinon sur le papier. Mais avec qui Intef travaillait-il ? Serait-il vengé ? Son exécution découragerait peut-être d'autres Mézai en quête du plus court chemin vers la fortune, mais Huy était frustré que l'homme eût été exécuté avant qu'il ait eu l'occasion de lui parler. L'idée de proposer la clémence en échange d'informations était nouvelle et n'aurait vraisemblablement pas été au goût d'Horemheb ; pourtant c'était dommage que l'occasion ne se fût pas offerte de faire cette tentative.

Cependant, son intérêt pour Intef allait bientôt attirer sur lui une attention qu'il jugerait malencontreuse.

Grâce aux relations de son frère, Aset s'était arrangée pour lui faire avoir une entrevue avec l'employé chargé de contrôler le déchargement de la cargaison restée à bord du *Gloire de Rê*, et dont Huy avait déjà eu l'opportunité d'examiner les livres.

Le clerc ne parut pas réjouï outre mesure de le revoir. Il était un modèle d'infatuation et semblait sorti tout droit des pages traitant des scribes dans la *Satire des Métiers*. Grand, d'une netteté irréprochable – à l'exception de ses doigts, dont l'extrémité portait des taches d'encre savamment négligées pour souligner sa position –, l'homme offrait toute l'apparence du subalterne ambitieux qui cherche à se donner de l'importance. Contrairement à la palette usée que Huy ne portait plus, celle du clerc était toute neuve. Faite de sycomore rehaussé d'ébène, elle était creusée en son centre par une longue rainure destinée à recevoir les pinceaux en jonc, parfaitement droits (en l'occurrence). Au-dessus de cette rainure, six trous circulaires sculptés dans le bois renfermaient chacun une pastille de poudre d'encre pressée – quatre noires et deux rouges. À sa ceinture, le clerc portait deux élégantes bourses en cuir contenant des réserves supplémentaires de poudre d'encre. Il avait l'air si raffiné que Huy se demanda s'il utilisait exclusivement de l'eau ou s'il crachait quelquefois pour humidifier l'encre, et s'il s'abaissait à mâcher le bout de ses roseaux pour diviser les fibres et créer le pinceau.

« Salut à toi, Pémou, dit Huy en entrant dans le bureau du clerc, non loin du quai.

— Y a-t-il un problème ? » voulut immédiatement savoir Pémou, qui connaissait le passé de Huy et se méfiait de lui, mais qui, en même temps, ne voulait pas s'aliéner l'ami du patron.

« Aucun.

— Les documents que tu as vus étaient en ordre, j'espère ?

— Parfaitement. »

Cela ne dissipa pas l'inquiétude de Pémou. Il mordilla l'extrémité de son pinceau et rectifia la position de quelques-uns des instruments disposés sur son bureau bas : une petite carapace de tortue contenant de l'eau et un rouleau de cuir qui lui servait de sous-main. À la vue de ces objets familiers, Huy ressentit une pointe d'envie et de nostalgie. Lui serait-il jamais permis de les utiliser à nouveau ? Il remarqua que Pémou portait au cou un talisman d'argile représentant Thot, le dieu de l'écriture. Cet homme était la vivante caricature du scribe.

« S'il n'y a aucun problème, que puis-je faire pour toi ? »

Cette nervosité provenait-elle simplement de la répugnance de Pémou à frayer avec un individu aussi douteux ? Un ancien résidant d'Akhet-Aton, la cité de l'Horizon, n'était pas une compagnie souhaitable pour un homme ambitieux, si basse que fût sa place dans la hiérarchie.

« J'aimerais seulement te poser une ou deux questions qui m'intriguent depuis que j'ai examiné les listes concernant la cargaison. »

Pémou parcourut la pièce des yeux comme s'il s'attendait à surprendre un espion tapi dans un coin.

« As-tu la permission d'être ici ? »

Huy affronta le regard fuyant sans pouvoir le retenir. Que pensait donc cet homme ? Il savait que si Amotjou était hors de danger, il était certes loin d'être rétabli. Supputait-il que, pour l'instant du moins, il convenait d'aiguiller sa loyauté vers Taheb, la gérante provisoire ?

« Pas manuscrite.

— Il devrait y avoir un document...

— Allons ! » s'écria Huy.

Il faillit dire qu'ils étaient collègues, mais il ravala ces paroles. Il n'avait plus le droit d'y prétendre.

« Cela n'a absolument rien à voir avec tes comptes », continua-t-il, cherchant à user de diplomatie.

Il n'avait aucun désir de se faire des ennemis sans nécessité.

« C'est ce que je me plais à penser ! Si je supposais un instant que tu mettes en doute... »

Huy leva une main apaisante.

« Je veux savoir qui a vu la cargaison avant toi. »

Pémou tritura son pinceau, la tête basse.

« Car quelqu'un l'a vue, n'est-ce pas ? insista Huy.

— Où cela mène-t-il ? demanda Pémou en lui jetant un bref coup d'œil.

— Nulle part. Il s'agit simplement de confirmer que personne n'a touché à la cargaison après que tu as dressé l'inventaire.

— Cet Intef était coupable ! cracha brusquement Pémou. Où allons-nous si la police elle-même se tourne vers le crime ? Il faut nous protéger contre de pareilles gens !

— Là n'est pas du tout la question, mentit Huy. Amotjou veut seulement avoir confirmation que personne d'autre n'a profité de la confusion pour se servir dans ce qui restait à bord. Il a une confiance entière en ta probité, sinon il ne m'aurait pas envoyé te poser carrément la question. »

Huy espéra que personne n'irait vérifier ce tissu de mensonges, mais il voyait déjà qu'ils avaient produit leur petit effet. Le nom d'Amotjou, prononcé avec autorité, et ces quelques louanges judicieuses reflétant apparemment la bonne opinion qu'avait son maître de son honnêteté, firent littéralement enfler Pémou de fierté. S'efforçant de réprimer son sourire, il se leva en se rengorgeant et ajusta les plis de son pagne, impeccablement disposés sous une bedaine naissante, ronde et lisse comme une jarre en terre cuite.

« Voyons un peu... » dit-il.

Huy savait que ce n'était pas pour gagner du temps, mais pour savourer pleinement l'importance du moment.

« Il y a bien l'équipage réduit qui est descendu renflouer le navire, mais il a été soumis à une étroite surveillance dès l'instant où il a ramené le *Gloire de Rê*. J'ai dressé l'inventaire presque immédiatement... Je sais ! Ani, l'ancien capitaine. Il est monté à bord aussitôt que le navire s'est amarré et que l'équipage a débarqué. Je me le rappelle car j'ai travaillé tard, comme cela m'arrive fréquemment. »

Il marqua une pause pour faire briller cette facette de son zèle, puis reprit :

« Et je les ai vus passer.

— « Les » ?

— Oui. J'ai reconnu Ani à sa béquille, bien entendu. Il avait encore beaucoup de difficulté à marcher. C'est remarquable, cette rapidité avec laquelle...

— Qui était avec lui ? coupa Huy, qui avait grand-peine à ne montrer qu'un intérêt poli et à ne pas laisser transparaître son agitation.

— Deux serviteurs. Des gaillards solides.

— As-tu remarqué à quelle maison ils appartenaient ?

— À celle d'Amotjou, évidemment ! » répondit Pémou, surpris.

Huy prit une profonde aspiration.

« Et les as-tu revus ?

— Non. Ils devaient encore se trouver sur le bateau quand je suis parti. Il était très tard.

— Aucun homme n'était de garde ?

— Si, mais quelle raison aurait-il eue de...

— Où est-il, à présent ?

— Le fait est... commença Pémou, mal à l'aise.

— Oui ? »

Pémou ressemblait à un enfant dont le château de sable vient d'être écrasé sous les pas d'un promeneur distrait.

« Il a disparu peu après. En fait, on ne l'a pas revu depuis. Il n'était pas chez nous depuis longtemps, de toute manière, et nous avons pensé qu'il était parti chercher un meilleur travail ailleurs.

— Amotjou en a-t-il été informé ? interrogea Huy d'un air sévère.

— Je ne sais pas, dit Pémou en tremblant. Étant donné sa disparition – celle d'Amotjou, je veux dire – et sa maladie... Quoi qu'il en soit, cet homme ne relevait pas de ma responsabilité, ou il y aurait certainement eu un rapport. »

Huy le laissa à ses supputations sur le moyen de reconstruire son château de sable.

Bien que la nouvelle saison fût encore peu avancée, les eaux du Fleuve avaient monté perceptiblement et les flancs des navires se dressaient telles des murailles de bois le long des quais. Le soleil paraissait plus lent dans son voyage quotidien de la naissance à la mort, et s'attardait au centre de son parcours, haut dans le ciel, pendant ce qui semblait une éternité. Beaucoup d'hommes se dispensaient de porter leur perruque le jour, lui préférant un turban en lin blanc, et l'on ne voyait aucune femme de qualité dans les rues avant le soir. La cité était plongée dans la torpeur, comme ensommeillée. Les champs, désertés eux aussi, attendaient d'être inondés par Hapy qui abreuverait d'eau et de limon précieux le sol parcheminé. Tout le monde s'installait sur les hauteurs. Bientôt l'étoile du Chien se lèverait, et l'année nouvelle commencerait. Huy, qui détestait l'été, attendait avec impatience l'activité et la fraîcheur relative de *peret*, la saison de la Végétation.

Il découvrit Ani à bord du bateau. Le *Gloire de Rê* était presque entièrement restauré, grâce au grand nombre d'hommes que l'on pouvait désormais recruter pour le chantier naval parmi ceux qui avaient pris part aux travaux agricoles. C'était le dixième jour, le dernier de la semaine, et le travail avançait au ralenti, à l'approche du jour de repos. Huy était heureux d'avoir trouvé Ani, et seul de surcroît.

Le capitaine se montra expansif, lui fit fièrement visiter le bateau,

lui servit du vin et refusa de se laisser brusquer. Il se comportait en homme sûr de sa position et, au fil de la conversation, donna à entendre à Huy que son statut dans la maison d'Amotjou n'était aucunement aussi certain. Huy remarqua que le vin provenait de Dakhla. Pas le genre de cru que l'on s'attendait à se voir offrir par un marin. Il but avec retenue. Ani s'en aperçut, mais ne se modéra pas.

« Bon, tu ferais mieux de me dire ce qui t'amène, dit-il enfin, quand il ne lui fut plus possible d'atermoyer.

— Je veux savoir ce que tu as pensé d'Intef. »

Après un bref silence, Ani répondit :

« C'était bon de le voir se tortiller de honte, à son procès.

— Crois-tu que ce procès était équitable ?

— Trente de mes hommes se sont noyés ou se sont fait massacrer. Nous n'avons retrouvé que cinq corps à enterrer. Et lui, il restait sur la berge, à contempler le spectacle.

— Il n'était pas le seul.

— Ses hommes ne comptent pas ! répliqua Ani avec un geste d'impatience. Des instruments ! Ils ne seront pas assez malins pour échapper à l'enquête exigée par Horemheb. »

Il n'avait pas tort. Trois autres policiers étaient passés en jugement depuis l'exécution d'Intef. Deux avaient été jugés coupables et avaient eu le nez et la main droite tranchés. Le cadavre d'Intef était toujours planté sur son pieu. Les eaux du Fleuve en crue lui arrivaient à la taille, et bientôt les crocodiles finiraient ce qui en restait.

« Je sais ce que tu as enduré.

— Ah oui ? Tu sais ? lança Ani d'une voix lourde de sarcasmes, qui semblait dire en réalité : Qu'est-ce que tu sais, maudit petit tatillon de scribe ?

— Tu ne crains pas que les amis d'Intef vengent sa mort ?

— À qui s'en prendraient-ils ? À la loi ? Il a été jugé en toute justice. S'il a été assez stupide pour cacher le butin dans ses propres écuries...

— Alors il aurait également été assez stupide pour en parler à un de ses proches. Crois-tu qu'il ait été bête à ce point ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Comment t'y es-tu pris pour faire cacher l'or chez lui ? »

Ani se tut, puis dit avec un geste évasif :

« Secret professionnel.

— Ça ne doit pas être bien difficile de remonter jusqu'à Esna dans un bateau léger, et les renforts n'auraient pas manqué, pour peu qu'on ait su que cet homme avait laissé mourir des marins sans broncher.

— Tu as dit toi-même qu'Intef était coupable. Après tout, il y avait tellement de témoins ! Tu as dit qu'il ne manquait plus qu'une preuve matérielle pour le confondre. J'ai fourni cette preuve, histoire

de donner un petit coup de pouce à la justice. »

Huy soupira intérieurement. Inutile de se lamenter : Intef était mort, et les regrets étaient stériles.

« Le type avait tout monté. Combien d'autres attaques du même genre avait-il mijotées, à ton avis ? »

Ani insistait et cherchait à se justifier, l'air fanfaron. Huy caressa l'idée de lui suggérer qu'Intef n'était pas le cerveau, qu'il aurait probablement pu les mener à quelqu'un d'autre, mais cela semblait peine perdue.

« C'est le problème avec vous autres, dit Ani. Vous voulez tout faire selon les règles. Les dieux en soient loués, il y a encore place pour la justice naturelle. Je n'aurais pas supporté de voir un homme pareil en liberté.

— Peux-tu juste me dire qui t'a aidé ?

— Pourquoi ?

— Je suis curieux.

— Ce n'est pas une raison suffisante.

— Dis-le-moi quand même. C'est Amotjou ?

— Non, dit Ani, ignorant qu'Amotjou se passait désormais des services de Huy et pensant que celui-ci avait le moyen de vérifier ses dires. Des amis. Des amis puissants. »

Il y avait plus qu'une nuance d'avertissement dans le ton de sa voix. Huy renonça. Cette piste-là conduisait à une impasse. Il lui fallait rebrousser chemin.

La passerelle de débarquement était presque horizontale entre le pont et la jetée tant le Fleuve avait monté. Huy l'emprunta pensivement après avoir pris congé d'Ani, non sans un certain malaise. Il avait de l'amitié pour le capitaine et comprenait parfaitement ses motifs, même si pour sa part il n'aurait jamais adopté cette ligne de conduite.

Il sourit. Il ne s'était jamais vraiment considéré comme un homme d'action, plutôt comme quelqu'un qui préférait la sécurité, les plaisirs des sens et le respect du statu quo, tant que ce statu quo concordait avec ses principes. Et voilà qu'il fouillait dans la vie des autres, en s'attirant peut-être des ennemis qui lui étaient encore parfaitement inconnus.

Derrière lui, le soleil frôla l'horizon et le scintillement du Fleuve vira d'abord à l'or, puis au cuivre et enfin au pourpre. Huy regardait les pierres du chemin, dorées elles aussi, et son ombre qui s'allongeait à chacun de ses pas, silhouette au contour haché reflétant fidèlement chaque petit ricochet des cailloux à son passage. Il songeait à un autre mode de vie paisible : celui que menaient encore les fermiers, mais que les politiciens et les arrivistes avaient définitivement abandonné

en découvrant la force de l'individualisme. Les fermiers restaient la propriété de Pharaon, du soleil et du Fleuve. Ils n'avaient de temps que pour le labeur, de désir que pour la nourriture et l'acte sexuel, et surtout, ils n'avaient aucune notion d'être des individus, notion qui, Huy commençait à le pressentir, était la racine du malheur. Quand la sensation avait-elle émergé de l'engourdissement apaisant ? Était-ce lorsque Ménès avait unifié la Terre Noire, deux mille ans plus tôt ?

Mais les fermiers eux-mêmes n'étaient pas à l'abri de la peur, et Huy avait entendu dire que des meurtres s'étaient produits parmi eux.

Le soir offrant un répit après l'ardente chaleur du jour, les gens commencèrent à se répandre dans les rues, les échoppes et les étals ouvrirent. En retournant chez Aset, Huy se sentait plus à l'aise au milieu de cette foule. Le seul fait d'être entouré repoussait au loin les pensées mélancoliques. Et d'un point de vue pratique, il était plus facile de rester anonyme parmi la multitude.

En revanche, il lui était plus difficile de se rendre compte s'il était suivi. Huy, qui avait peu d'expérience en la matière, se laissait guider par son instinct et sa ferme détermination à préserver Aset du mal dont il était, ou risquait d'être la cible. Cette fois, ces qualités lui firent faux bond.

Il avait tourné dans une allée qui serpentait entre les murs nus de deux grandes maisons et qui reliait des artères principales. C'était un long passage formant deux coudes aigus. À un détour, il tomba sur trois hommes, originaires du sud et vêtus de l'uniforme distinctif des Mézai, qui lui barraient le chemin.

« Huy, l'ancien scribe ?

— Tu sais bien que c'est moi.

— Viens avec nous. »

L'officier qui avait parlé se tenait à la gauche des deux autres. Sa voix était calme, presque lasse, mais avait une inflexion tranchante qui excluait toute protestation. Du coin de l'œil, Huy regarda tour à tour chacun des Mézai. Ils ne semblaient pas armés, mais fuir ou se battre aurait été futile. Il inclina la tête. Le premier policier tourna les talons sans ajouter un mot et s'éloigna. Huy lui emboîta le pas, et les deux autres se placèrent derrière lui. La petite procession n'eut pas à aller loin. Ils n'avaient pas encore atteint la rue principale qu'ils s'arrêtèrent sous un petit passage voûté que Huy n'avait jamais remarqué. Ils l'y firent entrer, puis le saisirent par les bras et lui firent parcourir un couloir sur la gauche, pour le pousser, enfin, dans une pièce étonnamment spacieuse. Elle avait de hautes fenêtres et de simples murs en brique crue. Il y faisait une chaleur oppressante. La porte en bois brut se referma derrière lui et, de l'autre côté, un verrou glissa dans sa gâche.

Huy s'assit sur un banc d'argile attendant au mur et examina les

fenêtres. Il pourrait les atteindre en se dressant sur la pointe des pieds, mais même s'il réussissait à se hisser jusqu'au bord, elles étaient trop étroites pour qu'il pût se faufiler à travers. Et d'ailleurs, rien n'assurait qu'elles ne donnaient pas sur une cour intérieure.

Le temps passa dans un silence de mort. Huy faisait les cent pas en essuyant la sueur sur ses épaules. On l'oubliait volontairement dans cette étuve, mais le savoir n'était pas d'un grand secours. Tôt ou tard, on viendrait s'occuper de lui. Cette idée-là non plus ne le réconfortait pas beaucoup.

Enfin, des pas lourds résonnèrent dans le couloir. Huy essaya de discerner combien de personnes approchaient, mais c'était impossible car la brique étouffait les sons. Il s'éloigna de la porte et se tourna vers elle en entendant qu'on tirait le verrou.

Deux soldats entrèrent très vite. L'un d'eux frappa Huy à l'aide de l'épais gourdin dont il était muni, assez durement pour qu'il se plie en deux et tombe à genoux, le souffle coupé. Dans les quelques secondes qu'il fallut à sa vue pour retrouver son acuité, une brise passa, et il sentit le parfum reconnaissable entre tous du lin frais et des fleurs de lotus, l'odeur du pouvoir et de la richesse. Sans lever les yeux, il vit l'ourlet doré d'un long pagne bleu, au-dessus de pieds solides et bronzés dans des sandales de cuir rivées par des clous d'or. Les pieds étaient propres et soignés, mais leur plante était calleuse et le cou-de-pied couvert d'un réseau de veines noueuses. La brise avait été causée par l'entrée énergétique de leur propriétaire.

Le regard de Huy remonta, et rencontra un visage dur et émâcié, aux lèvres minces et au nez busqué au-dessus desquels le foudroyaient des yeux brun-noir, aussi perçants que ceux d'un faucon. Ces yeux sondèrent brièvement les siens avant qu'un des soldats ne le force à plier l'échine et à fixer le sol de terre cuite rouge. Mais son cœur battait à tout rompre. Le général Horemheb !

« Je sais qui tu es et quelle fut ta condamnation, scribe Huy, prononça une voix de baryton quelque part au-dessus de lui. Je sais quel rôle tu as joué dans l'affaire Intef. Je sais que tu as recherché un travail qui t'est désormais interdit. Tu sembles faire peu de cas de la mansuétude qui t'a permis de conserver ta vie. Que je continue à l'épargner est la marque de ma gratitude envers toi, qui as contribué à remettre Intef à la justice. Mais que cela ne devienne pas une habitude. Laisse la loi à ceux qui sont habilités et autorisés à l'exécuter. Je ne manque pas d'indulgence, mais si je constate que tu deviens un sujet d'irritation, même minime, je t'extirperai et te jetterai au feu comme une épine à mon pied. »

Huy devina plus qu'il ne le vit que le général faisait un signe de la main. Chacun des soldats abattit son lourd gourdin sur son dos courbé, frappant carrément en travers des reins. Le souffle coupé, Huy se

tordit par terre, pris de panique, luttant pour retrouver l'usage de ses poumons. Son univers rétrécit et se limita aux confins de son corps. Il n'avait plus aucune conscience de ce qui se trouvait au-dehors. Quand enfin, en un flux de soulagement, il réussit à faire pénétrer l'air en lui et retrouva ses sens, il était seul dans la pièce. Réelle ou non, la visite du général lui paraissait un songe.

On avait laissé la porte ouverte. Au-delà, le couloir était désert. Il l'emprunta avec assurance, certain qu'il lui était permis de partir. Il ne rencontra personne jusqu'à ce qu'il eût quitté l'allée et rejoint les gens qui marchaient encore dans la rue principale, bien qu'à en juger par la couleur du ciel il fût très tard. Dans la lumière chiche dispensée par les lampes à huile des rares boutiquiers, il se hâta de traverser la ville pour regagner la demeure d'Aset.

Elle réagit avec tant de colère à sa proposition de la débarrasser de sa présence que, pendant quelques jours, il céda devant sa force de persuasion et sa propre répugnance à partir. Toutefois, il ne pouvait empêcher son cœur de ressasser son inquiétude pour la sécurité de la jeune femme.

« J'irai très bien pourvu que tu sois avec moi, affirma-t-elle. En tout cas, si c'est Horemheb qui sait que tu es ici, tu es en sécurité. S'il voulait te faire du mal, ce serait déjà fait. Qui que tu sois, tu ne pourrais lui échapper.

— Mais si Horemheb le sait, d'autres aussi peuvent en être informés. Le nombre de serviteurs dans le secret est déjà trop grand. On ne peut se fier au grand nombre.

— Tu dis cela parce que tu veux t'en aller.

— Non, crois-moi. »

Mais elle continua à boudier jusqu'à ce qu'il cède et la console. Pourtant, malgré lui, il ne put se laisser aller sous ses baisers, et elle le sentit.

« Si cela doit rendre nos ébats amers, alors mieux vaut se séparer, dit-elle. Mais je ne te laisserai pas partir, non, pas pour toujours, car je ne crois pas vraiment que ce soit ce que tu désires.

— Et toi, que désires-tu ?

— Être avec toi, toujours.

— Même dans le meilleur des mondes, je ne pourrais jamais être ton époux, lui rappela Huy. Mariée à moi, tu porterais ma flétrissure. Amotjou ne te recommanderait pas de prendre une pareille décision. Ton mariage doit profiter à ta famille.

— Tes prétextes sont aussi creux que pitoyables », répliqua Aset.

Cette nuit-là, ils firent l'amour longtemps, avec douceur et cruauté, en savourant les vagues de désir qui se brisaient sur eux. Réveillé avant l'aurore, Huy embrassa le visage endormi d'Aset avec

plus de tendresse qu'il n'en avait jamais éprouvé pour Aahmès elle-même au plus fort de leur amour, lorsqu'il la contemplait, assoupie, le petit Héby auprès d'elle. Son fils devait avoir commencé l'apprentissage de l'écriture. Comment se débrouillait-il ? Son maître se montrait-il aussi emporté que celui de Huy l'avait été ? Comment était Héby, physiquement ? Il existait une différence incommensurable entre l'âge de trois ans et celui de sept ans. Mais il semblait à Huy qu'il avait trouvé quelqu'un pour combler le vide de son cœur. Si seulement il pouvait se laisser aller, donner libre cours à ses sentiments !

Il se dirigea vers sa propre chambre. Négligeant le lit qui s'y trouvait, il s'en servait comme d'un bureau. Il avait eu pour projet de consigner chaque étape de son enquête, mais jusqu'alors il n'avait réussi qu'à noter des faits isolés sur des feuilles distinctes de papyrus.

Il était encore tôt. Il distinguait une activité étouffée et circonspecte dans la cuisine au dernier étage – le boulanger s'efforçait de ne pas déranger –, mais le reste de la demeure était ouaté par le profond silence qui pèse sur la vie au cœur de la nuit. Alors qu'il atteignait sa porte, son pied effleura un petit objet dur posé par terre. Huy s'agenouilla, le scruta dans la pénombre et, en le ramassant, découvrit que c'était un scarabée de pierre, de ceux sur lesquels étaient gravées les inscriptions commémoratives. Il l'emporta dans le couloir, jusqu'à un renforcement du mur où luisait une lampe à huile. Là, il le retourna. À la base du scarabée se découpait un hiéroglyphe : le signe de la mort.

Soudain toute chaleur déserta son corps et l'obscurité amicale s'emplit de menace. Le scarabée serré dans son poing, il se précipita silencieusement vers sa chambre, non sans s'être muni de la lampe à huile. Devant la porte, il hésita. Mais dominant sa peur, il l'ouvrit d'une main ferme et entra.

Malgré le peu de lumière, il vit que quelqu'un, ou quelque chose, était couché dans le lit. Il posa le scarabée sur une table près de la porte et s'avança. Il n'était pas armé, mais la rigidité de la forme étendue sur le lit, quoi que ce pût être, indiquait que cela ne constituait pas une menace immédiate. Au début, il distingua seulement une silhouette couverte par un drap et, au centre du drap, une énorme tache sombre. Une faible odeur lui donna la chair de poule : des relents de poisson pourri et de soufre flottaient encore dans la pièce.

Bien que les proportions de la chose fussent humaines, la tête ne l'était pas. Trop longue. Ce qui aurait dû être le nez était étiré comme une gueule, le front était aplati vers l'arrière, quant aux cheveux et au menton, ils avaient disparu. Il crut qu'il n'y avait pas de bouche, jusqu'au moment où il comprit qu'en fait cette tête n'était qu'une bouche, d'énormes mâchoires allongées qui renfermaient... Non, elles

ne renfermaient rien. Et les yeux étaient des trous aveugles. C'était un masque de crocodile, la peau d'un animal mort tendue sur une légère structure de bois. Huy se pencha prudemment pour le toucher et bondit aussitôt en arrière : la face avait semblé bouger. Mais ce n'était qu'une illusion née du jeu des ombres.

En trébuchant, il avait instinctivement tendu la main pour conserver l'équilibre, et il avait touché le drap. Celui-ci était froid, humide et poisseux, et ce qu'il couvrait était froid et doux. Même dans l'obscurité, Huy aurait pu dire que c'était du sang à la forte odeur qui montait de ses doigts. Croyant à peine au cauchemar éveillé dans lequel il venait de pénétrer, il saisit avec précaution les coins secs du drap et le tira en arrière, en insistant doucement lorsqu'il rencontra la résistance du sang séché. Il savait un peu à quoi s'attendre, mais ce qu'il vit, luisant d'un éclat mouillé dans le halo jaune de la lampe, lui provoqua un haut-le-cœur et il dut respirer lentement, à longs traits, pour dominer sa nausée. Un cadavre masculin, écorché. Celui qui avait fait la besogne était expert en la matière, car il ne restait pas une trace de peau, même sur le pénis.

Le regard de Huy remonta du tronc jusqu'au masque grotesque, bien qu'il sût déjà de qui il s'agissait. Une des jambes se terminait juste au-dessous du genou.

« Tu ne dois pas le lui dire, déclara Taheb. Il progresse à grands pas, à présent, et une nouvelle pareille provoquera une rechute.

— Il voudra savoir pour quelle raison je pars.

— Vraiment ? Tu risques d'être surpris.

— Que veux-tu dire ? demanda Huy.

— Je le laisserai t'en parler lui-même », dit-elle.

Après quoi elle le considéra sans mot dire quelques instants, puis ajouta ;

« J'aimerais savoir comment toi, tu as progressé. À supposer que tu aies progressé.

— J'aurais voulu parler à Intef.

— Quel bien cela aurait-il fait ?

— Tout est dirigé contre Amotjou.

— Sottise. La tombe de son père n'est qu'une de celles, nombreuses, qui ont été pillées ces derniers temps. Quant aux pirates du Fleuve, ils sont omniprésents.

— Mais le viol de la tombe, l'attaque des pirates et l'enlèvement, si on les additionne...

— Amotjou pense avoir été emporté par des dieux ou des démons contrôlés par Rekhmirê, coupa sèchement Taheb.

— Et tu y crois ?

— Je dois me conformer aux convictions de mon époux.

— Lorsque je suis monté au tombeau, j'ai été attaqué par Seth, avoua Huy après un moment d'hésitation. Ou par quelqu'un vêtu de manière à lui ressembler. Qui m'a envoyé là-bas ? Qui sont donc ces pillards, adeptes des mystères ? »

Taheb prit une profonde aspiration.

« Ce que tu viens de dire pourrait relever du blasphème. Nous sommes tout à fait conscients que tu as pris part à une hérésie, mais les anciens dieux ont retrouvé la place qui leur revient de droit. »

Huy savait Taheb trop intelligente pour croire ce genre de chose, mais il n'osa pas le dire.

« Je ne pense pas devoir mériter une attaque personnelle de la part de Seth.

— Si tu vois un lien entre ces trois faits, si tu penses que Rekhnir est derrière tout cela, alors j'attends de toi que tu fournisses une preuve susceptible d'être soumise à Horemheb. Et j'attends que tu avances plus vite. Tu es un homme intelligent.

— Je m'y efforcerai. »

Huy se demandait si cette femme énigmatique ne mettait pas en quelque sorte son intelligence au défi, et quels intérêts, politiques ou privés, pouvaient se dissimuler derrière son désir de faire tomber Rekhnir.

« Le caractère de la mort infligée à Ani et le lieu où l'on a déposé son cadavre suggèrent une menace si directe à mon encontre que je ne peux la négliger. Je dois me retirer.

— La famille d'Intef s'est vengée, dit Taheb, les lèvres pincées. N'importe qui peut t'avoir vu avec Ani avant le procès, et après. Or il était le principal témoin à charge. Peut-être que la vengeance consistait à le tuer cruellement pour que tu en restes définitivement terrorisé. Comment Aset a-t-elle pris la chose ?

— Elle n'a pas vu le corps. J'ai fait nettoyer la chambre par trois serviteurs, qui ont emporté le cadavre. Mais elle sait ce qui s'est passé. »

L'idée le traversa que la femme de son ami posait trop de questions, et il répugnait à en dire plus que nécessaire.

« Des serviteurs dignes de confiance ?

— Que pourraient-ils raconter ? Ani n'avait pas de famille, mais ses amis sauront. Quant à la famille d'Intef, je n'ai pu remonter jusqu'à aucun de ses membres. Il était à moitié mitannien. Il se peut que les siens vivent très loin au nord.

— Qui l'a vengé, en ce cas ? »

Huy baissa la tête. Il commençait à se lasser d'être questionné.

« Ils sont parvenus à leur fin, dit Taheb. Je te vois mal faire grand-chose depuis ta cachette. Où iras-tu ?

— Je ne l'ai pas encore décidé. »

Taheb défia ce mensonge des yeux mais ne dit rien. Huy se demanda s'il n'était pas allé trop loin.

« J'aimerais que tu continues à travailler pour nous, mais, vu les circonstances, tu comprendras que je ne peux te payer qu'en fonction des résultats, dit-elle enfin. Maintenant, tu ferais mieux d'aller voir mon époux. Il t'attend dans la cour intérieure. Choisis bien tes mots pour lui parler d'Ani. »

Amotjou était assis sur une chaise basse, les pieds sur un tabouret, et se versait du vin quand Huy entra dans le petit atrium. Lorsqu'il leva la tête, Huy vit que, physiquement du moins, il était redevenu lui-même. Mais son regard conservait quelque chose de voilé, comme hanté.

« Comment vas-tu ? demanda Huy en prenant les mains de son ami, dont la peau portait encore des cicatrices.

— Bien », répondit Amotjou d'une voix tendue, un peu pâteuse.

Huy s'étonna que Taheb lui permît de s'adonner si librement au vin. Avec autant de ménagements que possible, il apprit à Amotjou la mort d'Ani, en évitant tous les détails que le malade n'avait pas besoin de connaître. Amotjou se rembrunit.

« Il était mon meilleur capitaine.

— Et d'une grande loyauté.

— Les bateaux étaient toute sa vie, et l'équipage sa famille. Je veillerai à ce qu'il ait de belles funérailles. Il sera récompensé dans les champs d'Éarou. Les embaumeurs le rendront aussi entier qu'ils le pourront. »

Il s'interrompit, frappé par une pensée soudaine.

« On ne lui a pas ôté son cœur ?

— Non. Ils ont au moins eu ce geste de clémence. »

Huy frissonna à cette seule idée. Ôter son cœur à une personne, c'était lui interdire la vie dans l'au-delà ; c'était comme tuer son âme. Les morts ainsi dépossédés étaient condamnés à errer de par le monde, en attendant l'occasion de dérober le cœur d'un vivant afin de retrouver leur intégrité. Toutes ses années à la cour de la cité de l'Horizon, dans une atmosphère éclairée, n'avaient pas suffi à chasser de son esprit le doute qui l'incitait encore à redouter ce genre de choses, bien plus que les anciens dieux.

Quand Huy expliqua que la menace implicite à son égard lui imposait de prendre ses distances quelque temps, Amotjou l'écouta à peine. Il montra aussi peu d'intérêt lorsque Huy souligna les similitudes entre cet avertissement brutal et celui adressé à Amotjou sous la forme de la mangouste entravée. Seul un être doté d'une habileté et d'un pouvoir extrêmes – et, oui, peut-être assisté des démons – pouvait avoir réussi cela.

Amotjou le laissa parler jusqu'au bout sans cesser de boire, puis

leva une main lasse.

« Je comprends tous tes arguments, mais il semble que toi, tu ne m'aies pas compris. Je ne souhaite plus que tu poursuives cette enquête. Si tu n'es pas satisfait, pour ma part, je le suis. Je suis satisfait d'avoir conservé la vie et ma fortune. Tu peux choisir d'ignorer les menaces pour rechercher la vérité. Je me contenterai de céder la palme à Rekhmirê, s'il veut bien me laisser en paix.

— Reverras-tu Moutnéfert, ou as-tu l'intention de la laisser elle aussi à Rekhmirê ? »

La lueur soudaine qui passa dans les yeux d'Amotjou rappela l'homme qu'il était naguère.

« Quoi ?

— Ta maîtresse. Comptes-tu l'abandonner à ton rival ?

— Qui t'a parlé de ça ?

— Cela aurait pu m'aider de le savoir.

— C'était sans rapport avec ton travail.

— J'ai vu l'amour mener des rois à leur perte », dit Huy, se prenant à penser à l'amour intense qu'Akhenaton avait porté à sa grande reine, Néfertiti. Sept filles, pas un seul fils, et malgré cela il ne dormait avec aucune autre.

« Qui plus est, je n'ai plus rien à faire avec toi. Tout va de mal en pis depuis ton arrivée, tandis que Rekhmirê ne cesse de conforter sa puissance. »

Il y avait suffisamment de combativité dans la voix de son ami pour donner à Huy l'espoir que la bataille n'était pas terminée, après tout.

« Ainsi, tu n'es pas effrayé au point de renoncer à ta maîtresse ?

— Va-t'en, ordonna Amotjou en se levant. Va-t'en immédiatement ! »

Le niveau du Fleuve montait à un rythme rapide et régulier. Chaque jour on percevait la différence, et l'eau se paraît de la couleur verte qui annonçait l'arrivée d'Hapy et son cortège de bienfaits. Bientôt, peut-être même avant la venue du nouveau roi – ce qui n'était pas à souhaiter, cette couleur étant de mauvais augure –, l'eau deviendrait rouge, du rouge des riches terres du sud qu'Hapy apportait en présent, depuis les sources du Fleuve que certains prétendaient avoir vues, et l'Atbarah.

Sa conversation avec Amotjou avait convaincu Huy de ne pas retourner à la cité de l'Horizon, contrairement à son intention première. Il resterait. Le refus de son ami de continuer l'enquête sur l'origine de ses récentes infortunes rendait Huy d'autant plus déterminé à la poursuivre, et il avait fait part de ses intentions à Amotjou avant de quitter sa demeure. Mais, à mesure qu'il parcourait les rues poussiéreuses, son ardeur retomba, et il réfléchit avec plus de pondération sur ce qu'il convenait le mieux de faire.

Certes, argumenta-t-il en son for intérieur, il serait plus en sécurité dans la cité de l'Horizon que dans la capitale du Sud. Mais alors, la distance serait trop grande pour qu'il sente le frémissement des événements à venir. De plus, qu'on eût introduit la dépouille chez Aset le rendait plus déterminé à ne pas s'éloigner d'elle, car il ignorait quel mal pouvait l'atteindre en son absence. Sans se faire beaucoup d'illusions sur ses talents de protecteur, il savait qu'il ne devait pas la quitter. Et en dépit de ses efforts acharnés pour se le dissimuler, il savait, aussi, qu'il l'aimait.

Mais rester supposait de la mettre dans la confiance. Pour l'heure, Aset serait ses yeux et ses oreilles. Toutefois, cette situation ne pouvait s'éterniser : il lui serait impossible de garder sa présence secrète indéfiniment, et il arrivait au bout de ses réserves. Il faudrait bien vite chercher une autre source de revenus.

Au début, Aset, qui avait si fort désiré qu'il reste, s'inquiéta à l'idée que, ce faisant, il encourrait un danger plus grave. Il la rassura et, en raclant les dernières économies qu'il avait emportées de la cité de l'Horizon, jointes aux honoraires versés par Amotjou, il put louer une petite maison de deux pièces dans la zone pauvre et peuplée de la ville, à proximité du port. Là, la population fluctuante de marins et d'étrangers venus du nord et du sud le mettait suffisamment à couvert pour qu'il passe inaperçu. Si Horemheb et Rekhmirê le croyaient parti,

il pourrait poursuivre ses investigations sur les activités du prêtre sans risque pour sa vie. Il avait besoin de la rémunération que Taheb lui proposait, et la mort d'Ani l'avait privé d'un ami, redoublant sa propre soif de justice et de vengeance. Les premières menaces adressées à Amotjou, l'attaque infligée par la créature présentant les traits de Seth, l'odeur récurrente de poisson pourri et de soufre, le caractère cruellement théâtral de la mort d'Ani, manifestement en rapport avec l'exécution d'Intef, tout cela était lié, quoique Taheb pensât, ou souhaitât le voir penser.

Il s'installa rapidement dans son nouvel environnement, et trouva du réconfort dans la foule et son animation insouciant. Le propriétaire l'avait à peine regardé, n'avait pas vérifié le faux nom qu'il avait donné. Il ne s'était animé et ne s'était montré vraiment attentif qu'au moment du paiement comptant du loyer. Huy décida en outre de se fondre dans la population cosmopolite des quais et, après une courte bataille pour vaincre son dégoût, se laissa pousser la barbe.

Rekhmirê l'observait, à travers la pièce. Elle était assise dans son fauteuil habituel, près de la fenêtre, sa peau lisse vivement éclairée par les derniers rayons du soleil. Dans la rue en contrebas, le brouhaha s'estompait tandis que le soir faisait place à la nuit. Elle était calme, apparemment inconsciente de sa présence, mais il savait que bientôt commencerait le spectacle, la petite pièce qu'il avait composée pour eux et qu'il savourait chaque fois comme si c'était la première. Cette mise en scène lui permettait d'oublier son dos bossu et son pied bot, difformités qui l'avaient poussé sans répit à faire ses preuves, à dominer et à écraser les autres, à rechercher encore et toujours l'approbation de ses parents morts depuis longtemps, qui n'avaient jamais eu de louanges envers lui, mais toujours plus d'exigences.

Moutnéfert, pensait-il, le comprenait. Elle semblait même apprécier cette cruauté, succomber devant lui comme il le désirait. Pourquoi alors l'effrayait-elle ? Pourquoi avait-il tant besoin de se contrôler ? Seulement parce qu'il craignait de la perdre ? En la contemplant cette nuit-là, il faillit affronter la question qu'il cherchait depuis si longtemps à éluder : pourquoi ne pouvait-il approcher une femme que de cette façon-là, par ce petit jeu de domination et de soumission ? Il n'avait jamais eu de conversation avec elle. En dehors du sexe, il la connaissait à peine. Il n'avait jamais tenté de la sonder, se disant toujours, lorsque par hasard l'idée lui en venait, que c'était parce que les pensées de Moutnéfert ne l'intéressaient pas. Et voilà que, malgré lui, le soupçon s'insinuait dans son cœur qu'au fond il redoutait ce qu'il pouvait découvrir – sur elle et sur lui-même.

Un autre soupçon insidieux, qui sapait son assurance habituellement pugnace, était qu'il la perdait. À chacune de leurs

rencontres elle semblait un peu plus fermée, et parfois elle ne lui adressait pas un regard. Il aurait aussi bien pu ne pas être là. Dans ces occasions-là, il était nécessaire de la faire souffrir davantage. Mais malgré tout, elle restait hors d'atteinte. Rekhmirê ne supportait pas le sentiment que cela créait dans son cœur. Ce sentiment-là ne lui était pas familier, il ne pouvait se permettre de le reconnaître. S'il avait été forcé de lui donner un nom, ce à quoi il se refusait, ce nom aurait été « désolation ». Le nom à donner à la peur de la perdre était-il donc « amour » ? Il osait à peine s'avouer que de telles questions se formaient dans son cœur, accoutumé depuis l'enfance à voir dans l'attaque la meilleure forme de défense, dans le pouvoir politique et le confort matériel les plus solides bastions contre la moquerie et la condescendance.

Elle se tourna vers lui, et il se raidit, dans l'expectative, bien qu'elle ne parût toujours pas le voir. Elle évoquait une silhouette aperçue en rêve. Elle se leva et, avec une lenteur langoureuse, commença à se dévêtir. Ses épaules larges puis ses membres fermes et bruns se dégagèrent des plis de lin blanc immaculés, à la fois provocants et candides. Il épousa du regard la courbe douce des reins de Moutnéfert et sentit sa gorge se dessécher, ses dents se serrer. Alors leurs yeux se rencontrèrent, et elle sembla le remarquer pour la première fois. Il lut dans leur expression ce qu'il voulait y lire : la surprise, l'innocence blessée luttant avec l'attente d'un plaisir coupable. C'était une bonne actrice. Il se leva à son tour et empoigna la canne posée près de lui.

Il ne restait jamais allongé auprès d'elle, après. D'habitude il s'en allait immédiatement, car la tendresse n'avait aucune part dans ses piètres ébats. Mais pour une fois il s'attarda. Il savait, bien sûr, que tout cela n'était qu'un jeu, où la seule réalité était la douleur qu'il lui infligeait lorsqu'il oubliait de se maîtriser. Mais, sous le coup de ces sentiments tout nouveaux pour lui, il fut troublé de la voir si lointaine. Il sentit son regard peser sur lui, différent. Le regard de l'actrice qui cesse d'interpréter son rôle, froide, impatiente de le voir partir afin de pouvoir se baigner, se changer, se débarrasser de son odeur et de son souvenir jusqu'à la prochaine fois. Ce genre de chose ne l'avait jamais gêné auparavant, n'avait jamais effleuré son cœur. L'interrogation dans ses yeux était limpide : « Comment se fait-il que tu sois encore là ? » Il éprouva le besoin d'y répondre.

« Tu es ma maîtresse en titre. Officielle, commença-t-il d'un air gauche et pompeux.

— Oui.

— La dignité de ma position se trouverait menacée si tu venais à trahir ma confiance. »

Un silence. De l'étonnement ?

« En pareil cas, je me verrais forcé de prendre des mesures pour préserver mon statut. Comprends-tu ?

— Oui, répondit-elle d'un ton neutre.

— Vois-tu d'autres hommes ?

— De cette façon-ci ?

— De cette façon-ci, dit-il sans que sa voix perdît sa fermeté.

— Non. »

Il scruta son regard qui ne reflétait rien. Il éprouvait dans son cœur une souffrance qu'il s'obstinait à combattre, tout en sachant qu'elle aurait le dessus.

« Il n'y a personne d'autre que toi, dit Moutnéfert.

— Je suis déterminé à te garder. Aucun autre ne t'aura. »

Elle baissa les yeux, d'un air posé et modeste, et il se sentit ridicule, puis irrité que cette femme, qui n'était même pas native à part entière de la Terre Noire, pût exercer sur lui un pareil ascendant. Non ! Il avait trop longtemps vécu sans jamais laisser ses sentiments le gouverner pour leur céder à présent. Il était capable de les dominer, comme il l'avait toujours fait et le ferait toujours.

Il la quitta, ruminant déjà le moyen de briser cet esprit indomptable. Il avait montré sa faiblesse. Dorénavant, il ne montrerait plus que sa force.

De sa fenêtre, Moutnéfert regarda Rekhmirê traverser la cour d'une démarche claudicante, sa silhouette à peine visible dans la lumière des lampes à huile disposées là-bas. Au-delà s'étendait l'obscurité, pleine de silence. Elle ne distinguait plus que l'écho de son pas sur les dalles et le léger clapotis du Fleuve. Bien vite, seul résonna le murmure de l'eau, puis, une fois le vent tombé, même le Fleuve sembla assoupi.

Elle se lava vivement, passa des vêtements frais, se remaquilla avec soin et appela sa première servante afin qu'elle place le cône à parfum orange et blanc sur sa tête. Alors elle s'assit pour attendre son second visiteur.

« Je ne sais pas ce qui leur prend, et surtout, je ne sais pas où ils veulent en venir, confia Aset à Huy, la mine soucieuse. Comment réagit Rekhmirê ?

— Il ne bronche pas, ce qui en soi est peut-être révélateur. Il n'est pas retourné la voir. On dirait qu'il a rompu tous les ponts avec elle.

— Plus de visites régulières ?

— Aucune.

— Que fait-il, alors ?

— Il travaille constamment au palais. Le nouveau roi devrait être ici dans moins de vingt jours.

— Au moins, Amotjou est rétabli, dit Aset, dubitative.

— Plus que rétabli. Il refuse toujours de me parler ? »

Elle hocha la tête.

La nouvelle dont elle était porteuse le troublait. Au lieu de se rendre personnellement à Memphis pour escorter le nouveau pharaon dans son voyage vers le sud, Amotjou avait envoyé son épouse en délégation. Les présents qui l'accompagnaient excuseraient largement son absence, ainsi que sa récente et grave maladie, connue de toute la ville. Mais Aset et Huy avaient peine à se l'expliquer. D'ailleurs, son comportement depuis lors était encore plus indéchiffrable.

« Taheb est partie il y a trois jours. Amotjou a suggéré que j'aille avec elle mais j'ai refusé. Taheb et moi nous accommodons mal de notre mutuelle compagnie, sauf le temps d'une soirée, et lorsque d'autres sont présents. »

Aset eut un bref sourire, mais redevint aussitôt sérieuse en poursuivant :

« Depuis le départ de son épouse, mon frère s'est affiché par deux fois avec Moutnéfert. Au grand jour. En dépit du fait qu'elle est la maîtresse officielle d'un grand prêtre.

— Est-ce une déclaration de guerre ?

— Quoi d'autre, sinon ?

— Je ne comprends pas. Rekhmirê le terrifiait. Il était convaincu que le prêtre avait un pouvoir sur les démons.

— Peut-être Moutnéfert a-t-elle sur lui un pouvoir plus grand, dit Aset avec amertume.

— À moins qu'il se croie à l'abri de Rekhmirê pour le moment, avança Huy après quelques instants de réflexion. Le prêtre ne risquera rien avant l'installation du pharaon. Préserver le statu quo, voilà ce qui importe. Ensuite, Horemheb reprendra le pouvoir véritable, et Rekhmirê...

— Agira comme bon lui semble ?

— Oui, c'est judicieux. Il n'y a pas de démons. Rien que des hommes, ajouta-t-il en lisant le doute dans les yeux d'Aset. Rekhmirê est un politicien, pas un fou.

— Es-tu bien sûr que les démons n'existent pas ? »

Huy n'en était pas persuadé, pourtant il ne pouvait voir leur œuvre dans les événements passés. Les démons, les dieux et les âmes errantes n'étaient pas esclaves des humains, et ils n'agissaient pas de façon rationnelle. Mais qu'avait de rationnel le comportement d'Amotjou ? Ne tentait-il pas la providence ? Ou disposait-il depuis peu d'un moyen de pression sur Rekhmirê, sous la forme d'une information susceptible d'être utilisée contre lui ? En ce cas, d'où tenait-il cette information ? Il ne pouvait y avoir qu'une seule source.

« Je vois mal Rekhmirê se confier à Moutnéfert, objecta Aset. Il ne se fie à personne.

— Et Amotjou ?

— Il est probable qu'il lui raconte tout, répondit-elle, avec une ironie contenue. Tu sais comment il est ! Et il devient pire encore quand il est ivre. Ce qui arrive de plus en plus souvent.

— Pourquoi Taheb ne l'en empêche-t-elle pas ?

— Moi aussi, j'aimerais bien le savoir. Ce n'est certainement pas pour pouvoir le materner.

— Tu as essayé de le dissuader de boire autant ?

— Il ne m'écoute pas. »

Huy se détourna et contempla la ville. Ils étaient assis dans la pièce située tout en haut de sa petite maison, qui surplombait légèrement les demeures voisines, si bien qu'il bénéficiait d'un vaste panorama sur les toits jusqu'au Fleuve et la vallée à l'ouest, et vers l'est, jusqu'aux falaises jaunes au bord de l'horizon. Dans quelle mesure était-il vraiment en sécurité ? Il n'avait plus reçu de menaces de mort ; on pouvait penser que leur auteur, quel qu'il fût, était convaincu de l'avoir effrayé une bonne fois pour toutes. D'un autre côté, il lui fallait bien gagner sa vie, et pour ce faire il serait bientôt forcé de sortir de sa cachette.

« Le plus tôt sera le mieux, dit Aset en riant quand il lui livra ses pensées. Alors, tu pourras te débarrasser de cette barbe qui te donne l'allure d'un Hittite ! »

Les jours filaient tandis que la capitale du Sud se préparait à recevoir son nouveau souverain, le premier à y élire résidence depuis la mort de Nebmaâtré Aménophis III, dix-huit ans plus tôt. Jamais, en deux mille ans, la Terre Noire n'avait connu pareille agitation, et les gens des villes étaient préoccupés. Dans les terres, rien pourtant n'avait changé, et beaucoup n'avaient rien remarqué. Là-bas, les années s'écoulaient tels des jours. Ceinte au centre du monde par des déserts à l'ouest et à l'est, des mers au nord et à l'est, une forêt inconnue et sans limites au sud, la Terre Noire s'enorgueillissait encore de deux millénaires de puissance incontestée et inébranlée. Même la disgrâce suscitée par le règne du roi fou Akhenaton, honte du pays, cause de la perte de l'Empire du Nord, n'avait pas mis le centre en péril. Un nouvel édit était entré en vigueur. Horemheb, par l'entremise du nouveau roi, avait déclaré illégal de prononcer le nom d'Akhenaton. De toutes parts, les maçons le retranchaient des monuments.

Pris dans cette effervescence, Huy avait peu le loisir de se complaire dans la tristesse qu'il aurait pu éprouver en voyant s'évanouir les idéaux qu'il avait soutenus et dans lesquels il avait placé sa foi. Il devait s'attacher à survivre ici et maintenant, si forte que fût son aspiration intime à voir son pays connaître un renouveau, à y voir

germer les idées éclairées de l'ancien roi. Il concentrait plutôt son attention sur Rekhmirê, qui continuait d'administrer le temple avec une loyauté apparemment totale.

Il voyait moins Aset. Elle lui manquait et il espérait qu'il lui manquait aussi. Par souci de la protéger, il insistait pour que leurs rencontres fussent rares. Mais quelquefois elle arrivait à l'improviste, et il était heureux.

« Il y a du nouveau », annonça-t-elle un jour.

C'était sans doute urgent, car elle avait écourté leurs retrouvailles.

« C'est Moutnéfert.

— Elle est morte ? interrogea Huy, immédiatement en alerte.

— Non, mais elle a reçu des menaces.

— Il était improbable qu'elle continue de la sorte sans en recevoir. Comment l'as-tu appris ?

— Amotjou me l'a dit.

— Amotjou ?

— Oui. Il recherche à nouveau ton aide.

— Mais tu ne lui as pas dit où je suis ? »

Depuis qu'il s'était replié dans sa cachette, Aset était la seule à savoir où le trouver.

« Non. Il regrette simplement de t'avoir fâché, maintenant qu'il a besoin de toi pour aider Moutnéfert. Bien sûr, il croit que tu habites toujours notre cité, ou plutôt, il l'espère.

— S'il se souciait tant de la sécurité de Moutnéfert, pourquoi s'est-il montré avec elle en public ?

— Tu pourrais poser la question à la principale intéressée. »

Aset ouvrit un petit sac de lin accroché à sa taille et en tira un scarabée de pierre – un objet rudimentaire, grossièrement sculpté dans l'argile. Elle le lui tendit et il le prit en retenant son souffle, afin d'en lire la courte inscription.

« Ceci est le second qu'elle reçoit. C'est elle qui a réclamé ton aide.

— Il ne s'est rien passé d'autre ?

— Je l'ignore.

— Où est-elle ?

— Chez elle. Elle désire te voir. »

Huy dévisagea Aset. Elle ne lui rendit pas son regard et son expression était indéchiffrable.

Moutnéfert le reçut dans la même pièce qu'à sa première visite. Elle était vêtue d'une simple tunique blanche qui tombait toute droite des épaules aux pieds, mais que resserrait à la taille une cordelière colorée, faite de cuir tressé et attachée par une boucle d'argent. De l'argent et non de l'or, observa Huy. Rien de vulgaire, pour

Moutnéfert. Elle l'accueillit chaleureusement, ne négligeant, malgré sa détresse évidente, aucune des marques de civilité qui lui avaient été inculquées, et elle lui offrit du vin et de la nourriture avant d'aborder le moindre sujet.

Elle était plus grande et plus gracieuse qu'Aset, remarqua Huy, mais cette fois il eut davantage conscience d'une certaine distance ou, plus exactement, d'une sorte d'absence dans sa façon d'être. Comme si une partie d'elle-même, abritée derrière le personnage qu'elle montrait au monde, gardait son secret et observait en silence, même en un tel instant.

Mais on ne pouvait manquer d'être frappé par son agitation. Son corps, ses mains n'avaient plus la paisible sérénité qui en émanait à leur précédente rencontre. Elle posa sur lui des yeux qui exprimaient une supplication candide.

« Tu es bon d'être venu, commença-t-elle.

— J'en suis heureux. Mais je ne sais si je pourrai être utile.

— Si, toi, tu ne le peux pas, personne ne le pourra.

— Me serait-il possible de voir le premier scarabée ? » s'enquit Huy.

Elle se dirigea vers un petit coffre posé dans un coin de la pièce et en sortit le scarabée. Celui-ci était à peu près identique à celui qu'Aset lui avait montré, et à celui qu'il avait trouvé devant la porte de sa chambre, la nuit où il avait découvert le corps d'Ani. L'objet ne lui apprit rien de nouveau.

« Y a-t-il eu d'autres menaces ?

— Non, mais j'ai très peur. Je suis sûre qu'on m'épie.

— Où ?

— Partout. Ici... Où que j'aille.

— As-tu une idée de qui il pourrait s'agir ? Un des domestiques ?

— J'en ai très peu, et tous sont à mon service depuis longtemps. Je ne pense pas qu'un seul d'entre eux ait pu être suborné.

— Qui, alors ? »

Elle hésita, quoique visiblement portée à répondre.

« Tu peux me faire confiance, assura Huy. Anubis ne garderait pas mieux un secret.

— Crois-tu aux dieux ? »

Cette question le prit au dépourvu. Il ne l'attendait pas de la part de Moutnéfert, qu'il savait intelligente mais croyait conventionnelle, dans ses convictions religieuses, tout au moins.

« Assurément, comme tout le monde, répondit-il, et il fut récompensé par un sourire franchement incrédule, mais chaleureux.

— Je n'ai pas répondu à ta question, remarqua-t-elle.

— Tu as toujours la ressource de me dire que tu ne sais pas. »

Elle baissa les yeux, jouant avec le scarabée qu'elle faisait passer

alternativement d'une de ses paumes à l'autre.

« Je suis la maîtresse officielle de Rekhmirê. Mais tu sais que je suis aussi la maîtresse de ton ami Amotjou.

— Tu as gardé cette liaison secrète si longtemps, du moins aux yeux du monde ! Pourquoi as-tu choisi tout à coup de tenter la providence ?

— Ne dis pas à Amotjou que je t'ai révélé ce que je vais te confier, dit-elle en l'implorant du regard. Je l'avais supplié de conserver le secret, mais il a voulu défier Rekhmirê, le pousser à commettre un acte qu'il regretterait par la suite, pour le détruire. C'est ma faute. Je lui ai dit que je voulais quitter le prêtre, échapper pour de bon à son emprise.

— Ce n'est sûrement pas une raison suffisante ! »

Elle baissa la tête. Huy admira la courbe délicate de sa nuque au-dessus du collier d'argent et de turquoise, très simple, qui ornait son cou.

« Quand je suis arrivée ici, au début, j'avais un rang. La ville était puissante, c'était la capitale de toute la Terre Noire. J'étais à moitié étrangère mais cela n'importait pas. Les beaux-parents du roi lui-même étaient originaires du pays de mon père. J'avais épousé un Égyptien. Mon mari occupait une situation élevée dans l'administration de Shémau. Et puis... eh bien ! tu connais la suite : Akhenaton – Néferkhépérourê Aménophis, voulais-je dire – a transféré la capitale au nord, et cette ville est tombée en ruine. Mon époux a perdu son pouvoir et est mort peu après. Il n'avait pas l'étoffe d'un politicien. Seuls prospéraient les gens comme le père d'Amotjou, capables d'évoluer avec leur temps. Rekhmirê m'a consolée. Il était un réprouvé, comme moi, mais il était plus fort. Il m'a fallu du temps pour comprendre qu'il comptait être remboursé de sa sollicitude, et alors il était trop tard.

— Tu as conservé ton indépendance vis-à-vis de lui ?

— Oui.

— Mais tu avais besoin de sa protection pour vivre ?

— Oui, dit-elle, baissant un peu plus la tête.

— Personne ne te blâmera d'avoir voulu survivre.

— J'éprouverais davantage de gratitude envers lui si... Cet homme est une brute, dit-elle d'une voix brisée. Dans ses appétits, il est pire que Seth. Maintenant que je n'ai plus besoin de sa protection, je veux me débarrasser de lui, conclut-elle d'une voix plus ferme.

— Si bien que tu t'es montrée au grand jour avec Amotjou, pour braver Rekhmirê dans sa fierté. Tu espérais qu'il commettrait un acte impulsif, imprudent, voire violent, qui précipiterait sa ruine.

— Oui, admit-elle d'un air de défi.

— Qu'est-ce qui t'a fait penser qu'il réagirait ainsi ? Tu le connais.

Tu sais bien que s'il était homme à céder à ses impulsions, il n'aurait jamais atteint de tels sommets.

— Il savait que je voulais le quitter, mais il ignorait alors pourquoi, ou pour qui. La peur de me perdre attisait sa flamme. »

Huy admit silencieusement la logique de cet argument.

« Que croyais-tu qu'il ferait ?

— Amotjou avait une idée. »

Elle se contrôlait mieux mais parlait d'un ton morne.

« Après ce que Rekhmirê lui avait déjà fait subir pour une simple rivalité politique, il s'attendait à être la cible de sa fureur. Il s'y était préparé.

— Mais Rekhmirê est assez puissant pour passer par des intermédiaires. Il ferait en sorte qu'on ne puisse jamais remonter jusqu'à lui. »

Huy ne parvenait toujours pas à comprendre ce qui avait provoqué ce revirement dans le cœur d'Amotjou. Les événements mystérieux qu'il avait vécus pendant sa disparition l'avaient terrorisé.

« Amotjou avait infiltré un espion chez Rekhmirê, à un poste de serviteur.

— Il te faudra plus qu'un témoin pour faire condamner Rekhmirê.

— L'homme rend également son rapport à Horemheb. »

Huy souffla doucement.

« Amotjou était épouvanté par son expérience dans l'au-delà. Si Rekhmirê a le pouvoir de l'envoyer là-bas pour y être torturé jusqu'à la soumission, alors Amotjou doit choisir : soit céder, soit détruire celui qui vise à le détruire. Rekhmirê est peut-être capable de commander les démons, mais il n'est qu'un homme. »

Avec quelle efficacité Moutnéfert avait su exercer son influence sur Amotjou ! songeait Huy. Son ami n'était certainement pas capable d'un tel raisonnement. Il examina la jeune femme avec une admiration toute neuve, non sans s'interroger sur les conséquences qui ne manqueraient pas d'en résulter au retour de Taheb. Il était inconcevable qu'elle n'ait pas laissé des domestiques de confiance, qui lui rapporteraient ce qui s'était passé en son absence. Amotjou le désirait-il, ou avait-il perdu tout sens de l'initiative ?

« D'où vient cet espion ? voulut savoir Huy.

— Tu présumes de la confiance qui t'est accordée.

— Alors, tu m'en as déjà trop dit en me faisant toutes ces révélations.

— Il était au service de mon défunt époux. Tu pars ? s'inquiéta-t-elle en le voyant se lever.

— Je ne puis rien pour toi », dit simplement Huy.

Il se sentait dépassé, il perdait pied. Il était déçu, aussi. Il était en retard pour le paiement de son loyer, sans parler de ses dettes auprès

des commerçants pour la nourriture et la boisson.

« Mais si ! Tu dois découvrir – je t'en prie ! – qui me l'a envoyé, dit-elle en montrant le scarabée.

— Tu le sais déjà.

— Et qui me menace.

— Tu le sais aussi.

— Mais il faut en avoir confirmation. Et y mettre un terme. Nous comptons si peu d'amis !

— Votre agent chez Rekhmirê est mieux à même de...

— Mais seul, il n'y arrivera pas. Il t'aidera. J'ai peur, et je sais qu'Amotjou a plus confiance en toi qu'en tout autre. »

Elle s'approcha de lui et il respira l'effluve délicieux de son parfum. Du coin de l'œil, il distingua un léger mouvement dans une autre partie de la pièce. Le petit singe à face rouge avait fait son apparition et grimpait dans le tas de coussins amoncelés sur le divan, son refuge favori.

En sortant de la maison, Huy était perplexe. Moutnéfert avait-elle aussi peur qu'elle le prétendait ? Il n'avait pas demandé si Amotjou était disposé à le recevoir, mais il résolut de courir le risque et de passer chez lui. Il traversa la ville au crépuscule, supposant qu'à cette heure son ami serait revenu après avoir inspecté ses navires, et espérant l'intercepter avant qu'il ne ressorte pour rendre visite à Moutnéfert, au cas où il en aurait l'intention. Huy voulait savoir si l'enquête concernant la mort d'Ani, dont il avait été exclu, avait porté des fruits, et il souhaitait juger par lui-même de l'état d'esprit d'Amotjou. Avant qu'il ne s'en aille, Moutnéfert lui avait affirmé que celui-ci serait ravi de le revoir et que seule la fierté l'empêchait de faire le premier pas. Quant à Huy, il n'avait plus de telles susceptibilités depuis longtemps, et d'ailleurs la nouvelle qu'il acceptait d'aider Moutnéfert comme elle l'en priait lui fournissait le prétexte dont il avait besoin.

Peu avant d'atteindre sa demeure, il tourna au coin d'une rue déserte et se trouva soudain, inexplicablement, en train de tomber, dans un silence total et une obscurité profonde. Le choc avait été trop rude pour lui permettre d'éprouver autre chose qu'une curiosité tranquille : qui avait creusé cette fosse impressionnante ? Pour quelle raison ? Et pour quelle raison, aussi, avait-il la sensation de tomber beaucoup plus lentement que ne l'aurait voulu le cours ordinaire de la nature, attiré vers la terre comme de son propre fait ? Il lui semblait qu'il ne tombait pas du tout, mais flottait. Il en était encore à s'interroger quand le silence et les ténèbres l'engloutirent tout entier.

Si absolus étaient le silence et les ténèbres que même lorsqu'il les perçut à nouveau, son cœur se refusa à admettre qu'il était conscient.

Conscient. Ce terme semblait bien ironique, pour qualifier l'état où il se trouvait. Il faisait si noir qu'il ne distinguait pas ses membres. Il ne voyait pas les parties les plus immédiates de son propre corps : ni ses épaules ni son torse. Il ne savait même pas s'il était debout ou couché. Aucune sensation de sol sous ses pieds ; seulement la certitude qu'il avait cessé de tomber ou de flotter.

Ses yeux. Il savait qu'ils étaient ouverts. Il sentait le minuscule mécanisme par lequel ses paupières s'ouvraient et se fermaient. Quand ses yeux étaient fermés, il se sentait protégé. Pas quand ils étaient ouverts. En dehors de cette sensation, il n'y avait aucune différence. L'obscurité se plaquait contre la surface de ses yeux et s'il ne s'était pas senti si étrangement détendu, il aurait hurlé de terreur, suffoqué par l'absence de lumière. Il se demanda pourquoi il était si certain que ses yeux étaient encore capables de voir ; comment, sans en savoir plus, il pouvait distinguer dans son cœur les ténèbres extérieures où il se trouvait des ténèbres intérieures qu'était la cécité. Sa main se dirigea vers l'amulette qu'il portait, l'œil Oudjat d'Horus, sacrifié dans un combat divin contre Seth et racheté pour l'homme. Puis sa main s'immobilisa. Il n'était pas sûr que ce fût sa main, et non autre chose.

Plus tard, bien qu'il n'eût aucune notion du temps écoulé ni même d'être resté conscient en permanence, il commença à sentir ses bras et ses jambes, ses doigts et ses orteils par les canaux de son corps. Il découvrit qu'il pouvait à nouveau les mouvoir, les étendre. Il s'aperçut qu'il pouvait déplacer ses bras en les allongeant sur toute leur longueur. Pour les jambes, la chose était plus difficile. Il replia la gauche vers le haut, mais ne put bouger la droite. Il abaissa sa jambe gauche et répéta l'expérience en tentant de plier la jambe droite. L'effet fut le même.

Il tâta son corps à l'aide de ses mains. Il était bien là. Il avait une forme. Le cours du temps était marqué par les étapes successives de son expérience. Il sentit la texture de son pagne. Ses sens se jouèrent alors de lui en le retournant, en le renversant mille fois. Il tourbillonnait et tournoyait telle une feuille au vent. La sensation étant agréable, il s'y abandonna, mais en même temps une partie de son esprit, très lointaine et à peine identifiée, regrettait de ne pas avoir eu le temps d'achever l'expérience, de tendre la main vers le bas

pour tenter de sentir sur quoi il était debout. À supposer qu'il eût été debout. Et debout sur quelque chose. Alors doucement il s'immobilisa. Dans une autre position. Mais laquelle ?

Il s'accrochait à une seule pensée : il était dans son corps. Il se demanda s'il devait réfléchir à son passé, et s'y essaya, mais l'effort paraissait insurmontable, en dépit de l'affolement qui s'emparait de lui à l'idée qu'il l'avait oublié. Il n'osait même pas se dire son nom en lui-même, car *ils* pouvaient entendre les mots informulés, et s'ils écoutaient, s'ils apprenaient son nom, leur pouvoir sur lui serait absolu.

Aussi son cœur se dit-il son nom au plus profond de sa propre forteresse, où nul ne pouvait pénétrer : Huy.

Il était forcément vivant. S'il avait péri, les Huit Éléments qui composaient son être se seraient dispersés. Il dressa à nouveau l'inventaire de lui-même, plus rigoureusement cette fois mais toujours sans hâte, tissant dans le brouillard velouté comme dans un labyrinthe pour former des pensées. Il était conscient de son *khat*, son corps ; puisqu'il était capable de penser, il utilisait son *khout*. Il connaissait son *ren*, son nom, car son *ab*, son cœur, l'avait prononcé. Mais quant aux autres Éléments, ceux qui n'avaient pas de contrepartie dans la vie, il ne pouvait les ressentir en lui-même. Étaient-ils là, dans l'obscurité ? Son *ka*, son *khaibit*^[14], son *ba*, son *sahou*^[15] seraient-ils désunis ? Les morts gardaient-ils le moindre souvenir de leur existence ? Il se serait sans doute souvenu de la préparation pour la tombe. Son *ka* ne lui serait-il pas apparu pour le prendre par la main et abolir la douleur tandis qu'on desséchait son corps au natron, qu'on l'ensevelissait dans les sables blancs ? Et même avant cela, ne se serait-il pas rappelé l'extraction de ses parties putrescibles, le cerveau, le cœur physique, les entrailles – le foie, les reins, la vessie, les intestins ? N'aurait-il pas senti la souffrance infligée par les lames en silex des embaumeurs au moment où ceux-ci pratiquaient les incisions abdominales, puis éprouvé une douce et apaisante torture quand ses parties corruptibles – une fois rendues suffisamment molles par la décomposition – auraient été extraites par les longs crochets minces pour être elles-mêmes séchées dans du natron, déposées dans les vases des Fils d'Horus, puis enfin remplacées par un garnissage de lin doux ou de résine propre qui préserverait sa forme ? Qu'était cette enveloppe qu'il habitait à cet instant, sinon le corps qu'il connaissait ?

Qui se serait occupé de lui ? Qui aurait payé les embaumeurs ? Il était seul au monde. Sa propre tombe était abandonnée à moitié finie, là-bas, dans la cité de l'Horizon. Déjà le sable devait s'y engouffrer, déjà les souris devaient y avoir élu domicile. Quelqu'un avait-il fait part de sa mort à Aahmès ? Qui apporterait de la nourriture à son *ka* ? Un douloureux sentiment de pitié pour son propre sort le ravagea.

Puis il se demanda s'il pouvait produire un son.

Il osait à peine briser le silence. Une nouvelle pensée se formait laborieusement dans le brouillard qui ouatait et obstruait doucement son cœur : et si le son le trahissait ? Ce silence était-il de ceux que l'on brise ? Ne s'y trouvait-il pas des créatures aveuglées elles aussi par les ténèbres, mais mieux accoutumées, capables de trouver d'instinct leur chemin jusqu'à lui, guidées par le son ?

Rassemblant tout son courage pour émettre un son, qui à défaut d'autre chose romprait son sentiment de solitude, il buta sur une autre idée : pour produire un son, il fallait être capable de respirer. La panique le saisit à nouveau. Avait-il, un seul instant, été conscient de l'acte de respirer depuis sa chute ? C'était encore une pensée qu'il osait à peine affronter, car s'il ne respirait pas, c'est qu'il était mort. Son cœur, pris dans les doux rets de l'obscurité, était non pas impuissant à produire des pensées mais en butte à une écrasante lassitude. Quelle importance cela avait-il, s'il respirait ou non ?

Mais il ouvrit la bouche et, au long d'une distance qui lui parut incommensurable, un message lui parvint du centre de son corps que l'air allait et venait, allait et venait. Il décida de s'éclaircir la gorge.

Il le fit avant d'y réfléchir davantage, sans permettre à la peur de s'insinuer en lui et de l'en empêcher. Pourtant il ne produisit aucun son, hormis un claquement de langue étouffé quand l'air remonta dans sa bouche. Cela suffit à le faire se recroqueviller sur lui-même, tous ses sens en alerte. *Ils* pouvaient avoir entendu cela, oui, même cela. Cela avait, après tout, été un bruit.

Mais *s'ils* possédaient des sens si aigus, comment n'étaient-ils pas à même de le sentir, s'il existait encore en tant que Huy, en tant qu'individu ? Il avait conscience de sa propre odeur, celle de la sueur générée par la peur.

À nouveau cette mollesse. Cette lassitude. Pouvaient-elles l'emporter sur l'urgence de la peur ?

Dans quelle position se trouvait-il ? Il n'était pas mal à l'aise, pas ankylosé. Mais pour une raison quelconque, il ne voulait pas s'étirer – craignant ce qu'il pourrait toucher, peut-être, s'il essayait. Il attendrait. Que pouvait-il faire d'autre ?

Mais il n'y avait pas de temps pour l'attente. Survenaient d'autres sensations. Outre l'obscurité et le silence, désormais ressentis et acceptés telles des contraintes externes, il y avait la température. Ce fut seulement au moment où il eut une impression de froid, et discerna que celui-ci provenait d'une direction précise, qu'il se rendit compte qu'avant il avait chaud. Que signifiait ce froid ? À peine son cœur se posait-il ces questions qu'il les rejetait, épuisé. Pourquoi se tourmentait-il par ces interrogations futiles ? Pourquoi ne pas se résigner et céder ? Sommeil.

Ce dont il prit conscience ensuite, quoique au bout de quel laps de temps, il n'aurait su le dire, car son cœur embrumé refusait de formuler continuellement des pensées, ce fut d'une odeur, distincte de lui. L'air était encore froid, ce froid provenait d'un lieu situé, pour autant qu'il pût le déterminer, dans la direction vers laquelle pointaient ses pieds. L'odeur, faible au début, était difficile à identifier, en dehors de l'idée qu'elle était déplaisante. Elle émanait de la même direction que le froid. C'était l'odeur du poisson pourri et du soufre.

Pris d'un haut-le-cœur, Huy s'éloigna en roulant sur lui-même, repoussa le sol de ses talons, sentit des pierres aux arêtes vives sur son dos et se cogna la tête contre une surface raboteuse et inégale derrière lui.

Soudain les ténèbres avaient une dimension. Il était quelque part. Il était dans une grotte ! Cela voulait-il dire qu'il était encore au monde ? Pris de vertige, il luttait pour retrouver un peu la compréhension, sinon le contrôle, des événements. Mais sa raison lui échappait alors qu'il allait la saisir. Il devait se contenter de s'accrocher à l'impression qu'elle était là, quelque part, à un pas devant lui. Il sentit un liquide dans sa bouche ; aussitôt le temps reprit un cours elliptique, puis ne suivit plus de cours du tout ; le temps lui-même, tourbillonnant et tournoyant telle une feuille au vent. Huy n'avait pas conscience de ténèbres ou de silence ; ils s'étaient fragmentés, envahis par des couleurs brouillées et des sons noyés. Jaune, orange, marron, chaque couleur au contour flamboyant se fondait avec la suivante et absorbait l'univers entier ; et, s'y mêlant, un hurlement de trompettes qui n'étaient pas des trompettes, et des bribes de discours qui avaient un sens lorsqu'on écoutait, et plus aucun lorsqu'on essayait de se les remémorer juste après. Avait-il perdu cette faculté ? La compréhension est la mémoire immédiate.

Pourtant si, il se rappelait, et il tremblait à l'idée de ce qui l'attendait. La traversée des douze antichambres de ténèbres vers le Jugement final. La Pesée du Cœur. Mais Thot était clément. Pas un cœur n'était jeté en pâture à Ammit, la bête. Les quarante-deux Juges ne condamnaient jamais. « Ô mon cœur ! Ne te lève pas comme témoin contre moi ! » chuchota-t-il, cherchant à tâtons le scarabée que les embaumeurs avaient dû placer sur son cœur, retenu par les bandelettes qui l'enveloppaient, pour l'empêcher de trahir ses péchés.

Le scarabée n'y était pas ! La tête vidée par la panique, il fouilla dans les bandelettes. D'où venaient-elles ? se demanda-t-il confusément. Une éternité plus tôt, il avait été incapable de se remémorer le processus de sa mort. Et voilà qu'il se trouvait emmaillotté comme une momie, il sentait les bandelettes, unique réalité dans cette folie hurlante où des forces qu'il ne pouvait

identifier le tiraient, le poussaient, le projetaient, tandis que, dans un flamboiement de couleurs, la brutale cacophonie culminait en un cri interminable. Quelque chose déchirait une partie de lui – ses mains – sous des centaines de griffes acérées, ou était-ce des dents ? Quelque chose lui enfonçait les mains dans l'humidité tiède d'une bouche, et des crocs se refermaient autour de ses poignets.

Dans un sursaut en arrière instinctif et violent, Huy se contorsionna pour se dégager, saisi d'un effroi qui annihilait toute autre sensation. Il tomba lourdement, éprouva dans sa chute une autre sorte de douleur, aiguë mais identifiable. Quelque chose de coupant pénétrait dans sa poitrine, mais pénétrait aussi dans sa conscience en proie au trouble. Il secoua la tête et perçut d'autres sons, eux aussi familiers, qu'il s'efforça de reconnaître. Des voix. Il ne distinguait pas le sens des paroles qu'elles prononçaient, mais il avait la certitude que c'étaient des voix. Il ouvrit les yeux. Au lieu de l'obscurité, une lumière grise y pénétra. Il n'arrivait pas à concentrer son regard. Une fois de plus il prit conscience de son corps, dont aucune partie ne touchait terre. Mais il ne flottait pas. On le portait. On l'avait soulevé du sol et on l'emportait quelque part. La lumière grise se fit plus claire, plus jaune sans être vive. C'était donc le soir ? Ou l'aube ? Ces périodes du jour rentraient dans le domaine du possible.

Il savait que sa poitrine saignait et il savait pourquoi. Il était tombé sur l'angle de son amulette en bronze, son œil Oudjat. Il sentait la légère pression de la chaîne contre son cou. Tandis que son cœur recouvrait péniblement la faculté de penser, Huy eut un sourire intérieur. Il serait malade comme un chien quand il retrouverait ses sens, quand l'effet de la drogue se serait dissipé. Mais son œil Oudjat avait rempli son rôle : il l'avait protégé, en l'éveillant à temps pour qu'il comprenne ce qui lui arrivait. Il restait aussi inerte que possible. Et maintenant, où le conduisaient-ils ? L'abandonneraient-ils au bord du Fleuve, comme ils l'avaient fait d'Amotjou ? Ou avaient-ils d'autres projets ?

Aset était inquiète. Pour la troisième fois en autant de jours, elle avait vainement frappé à la porte de Huy, et Moutnéfert venait de franchir pour la seconde fois l'abîme de froideur qui les séparait pour savoir si elle avait des nouvelles de lui. Au début, Aset avait pris la mouche en se voyant abordée ainsi, pensant que le secret de leur liaison était éventé ; mais après quelques minutes de conversation, dans laquelle elle glissa deux ou trois questions habiles, il devint clair que Moutnéfert ne soupçonnait nullement l'existence d'une relation particulière entre Aset et Huy. Simplement, étant sans nouvelles, Amotjou avait suggéré qu'Aset pourrait éventuellement lui fournir des informations.

Affectant l'indifférence, Aset dit à la maîtresse de son frère qu'elle ignorait totalement où Huy habitait. Elle ajouta toutefois qu'il avait probablement été forcé de se dissimuler pour découvrir qui avait envoyé les menaces de mort à Moutnéfert. Celle-ci s'en était allée, apparemment satisfaite de cette explication, mais en demandant qu'il se mette en rapport avec elle au plus vite dès qu'il réapparaîtrait. Aset accepta de transmettre le message, mais eut la prudence de dire que Huy contacterait sans doute Moutnéfert directement.

« C'est très important, avait insisté Moutnéfert. Je me sens coupable à l'idée d'avoir peut-être mis sa vie en danger pour rien.

— Que veux-tu dire ? »

Moutnéfert avait hésité avant de répondre :

« Tu sais où en sont les choses, et je conçois que tu ne m'aimes pas pour cette raison. Nous n'avons jamais eu de conversation à ce sujet parce que nous ne sommes jamais... devenues intimes.

— Cette possibilité était improbable.

— Mais je ne puis m'expliquer sans te parler de la situation qui est la mienne.

— J'en ai entendu quelque chose. Que veux-tu dire, lorsque tu prétends lui faire courir un danger pour rien ?

— J'ai essayé de rompre avec Rekhmirê. Il ne le souhaite pas. Comme Huy et moi-même le supposions déjà, les scarabées venaient de lui. Il l'a avoué. C'était une tentative d'intimidation qui avait pour but de me pousser à implorer sa pitié. Ainsi, le mystère est élucidé.

— Pourquoi l'a-t-il admis ?

— Je n'en sais rien. Peut-être a-t-il vu que son plan ne portait pas ses fruits, qu'il risquait bien plus de m'éloigner que de me ramener

vers lui.

— Qu'as-tu répondu ?

— Qu'il ne pouvait me contraindre à rester sa maîtresse, murmura Moutnéfert, honteuse de la situation difficile qu'elle décrivait.

— Que feras-tu, au retour de Taheb ? » Moutnéfert répondit calmement : « Cela dépend d'Amotjou. »

Aset frappa une fois de plus à la porte et sut, à la façon dont ses coups résonnaient à l'intérieur, qu'il n'y aurait pas de réponse. Dans la maison, tout paraissait mort. Elle jeta un coup d'œil furtif alentour. Huy avait bien choisi son logis ; dans ce quartier à la population fluctuante, personne ne prêtait beaucoup d'attention aux autres. Elle s'était habillée plus simplement que d'ordinaire pour venir ici, et elle s'y était rendue seule, mais elle ne pouvait complètement dissimuler sa condition, et la ville n'était pas assez grande pour lui permettre de passer inaperçue indéfiniment. Elle s'inquiétait peut-être trop tôt, après tout. Huy n'avait pas précisé combien de temps prendrait son enquête, pas plus qu'il n'avait spécifié ce qu'il ferait. Mais elle se sentait une responsabilité envers lui. Personne d'autre, pas même Amotjou, ne semblait préoccupé par sa disparition, et Moutnéfert ne s'en souciait que parce qu'elle avait requis ses services. Depuis que Huy était entré dans la vie d'Aset, celle-ci avait pris un nouveau sens, plus exaltant. La jeune fille regrettait seulement qu'il ne fût pas en mesure d'être un prétendant sérieux.

La porte était verrouillée, mais Huy lui avait montré le mécanisme qui en déclenchait l'ouverture. Lançant un dernier regard à la ronde, elle glissa les doigts dans la cavité qui renfermait le loquet de pierre, et le tira.

À l'intérieur, elle ne trouva pas grand-chose, sinon rien, pour lui apprendre où il pouvait être. La dernière personne à le voir avait été Moutnéfert, qui supposait qu'en la quittant il était retourné chez lui ; quant à l'endroit où il résidait, elle l'ignorait. Il n'avait pas fait mention d'une autre intention, et il était tard lorsqu'ils s'étaient séparés. Il semblait improbable qu'il fût allé le soir même chez Rekhmirê ou dans son bureau du palais.

Dans la pièce du bas, les murs étaient simplement blanchis à la chaux et quelque peu décrépis. À un crochet près de la porte, un manteau était suspendu, et sur une table basse se trouvaient deux ou trois rouleaux de papyrus vierges et la palette de scribe, que recouvrait une fine couche de poussière. Deux chaises étaient rangées soigneusement côte à côte. En haut, la chambre renfermait un lit et une seconde table. Dans une alcôve étaient pliés quatre carrés de lin propre et, au-dessous, une vieille paire de sandales en palmier tressé était posée par terre.

Après la pénombre de la maison, le soleil de la rue lui fit plisser les yeux, mais elle s'accoutuma assez vite à la lumière pour voir un homme qui attendait à l'angle du bâtiment d'en face disparaître rapidement en tournant au coin de la rue. Cette précipitation suggéra à Aset qu'il ne s'agissait pas d'une coïncidence, et elle lui emboîta le pas. L'homme était de haute taille et, en dépit de la foule, elle put facilement le garder en vue tout en restant suffisamment en arrière pour ne pas éveiller ses soupçons. Cela semblait d'ailleurs une précaution superflue, car il se traçait un chemin en toute hâte, sans jamais regarder derrière lui ; et l'idée vint à Aset qu'il était peut-être aussi novice qu'elle dans cette profession.

Comme pour la démentir, au tournant suivant elle fut retardée par un char à bœufs, lourdement chargé de poissons, qui traversait en brinquebalant une petite place formant le point de jonction de quatre routes. Les hommes qui conduisaient le char vers les saloirs laissaient dans leur sillage une forte odeur de marée. Quand ils furent passés, elle ne vit plus son gibier. Elle se sentit plus déçue qu'elle ne s'y serait attendue, mais, au lieu de renoncer, elle préféra suivre son instinct et prit la route qui aboutissait au Fleuve. Bousculée par la foule, qui se faisait plus dense à mesure qu'elle approchait de la jetée, elle fut récompensée en apercevant l'homme, dont le sommet du crâne montait et descendait au-dessus de ce flot humain, à cinquante pas devant elle.

S'attirant deux ou trois jurons, elle joua des coudes pour se frayer un passage vers le milieu de la rue, où elle pourrait avancer plus vite et plus commodément, n'ayant que les chariots et d'occasionnelles voitures à bras à éviter. Elle réussit à ne pas perdre l'homme de vue jusqu'au bord de l'eau. Là, il tourna à gauche et, dépassant les navires qui chargeaient et déchargeaient, longea le quai vers le point d'amarrage des bacs.

Il y régnait une activité encore plus intense. Aset craignit de ne pas pouvoir embarquer sur le même bac que l'homme qu'elle poursuivait ou alors, si elle y parvenait, de se faire repérer. Elle se demanda furtivement s'il l'avait reconnue ou s'il s'était éclipsé simplement parce qu'il avait vu quelqu'un sortir de chez Huy. Elle n'avait pas eu l'impression d'être suivie en s'y rendant, et, durant les moments où ils étaient ensemble, Huy lui avait appris à se montrer prudente.

En files désordonnées, des gens gesticulaient et se bousculaient en attendant les bacs, dont le nombre était impressionnant. Aset était habituée à se déplacer par ses propres moyens et ignorait les destinations de ces divers bateaux : la rive occidentale, ou bien des lieux situés plus en aval ou en amont. De toute évidence, les passeurs annonçaient leur itinéraire, mais leurs voix se noyaient dans le

brouhaha de la foule. L'idée de poser la question à quelqu'un la rendait nerveuse. Ces gens auxquels elle aimait se mêler quand elle était avec Huy, y trouvant un petit parfum d'aventure, lui semblaient effrayants dès qu'il fallait leur adresser la parole. Ils sentaient la sueur, le poisson, l'huile rance, le soufre et le Fleuve. Leurs vêtements étaient sales, d'une couleur brunâtre. À l'arrière-plan, les petits bacs noirs, équipés de voiles triangulaires roulées de façon précaire, se cabraient vertigineusement sur l'eau en crue. Le Fleuve n'était pas dangereux, contenu comme il l'était par des murs bâtis du temps du trisaïeul d'Aset, plus élevés que le plus haut niveau d'inondation connu ; mais il n'en intimidait pas moins par sa puissance, évoquant un muscle géant.

L'homme avait progressé de manière à se trouver au début de la file. Il n'était séparé d'elle que par une quinzaine de personnes, mais il aurait aussi bien pu se trouver déjà sur l'autre rive.

« Excusez-moi, dit Aset à ses voisins les plus proches en essayant de prendre une voix vulgaire. Je peux passer ?

— Pour quoi faire ? voulut savoir une grosse femme revêche devant elle, en la repoussant.

— C'est mon frère, j'ai été séparée de lui, improvisa Aset en désespoir de cause.

— Où qu'il est ? dit l'autre, toujours soupçonneuse.

— Là-bas.

— Allez, laisse-la passer, cette pauvre petite. Ce n'est même pas notre bac qu'elle attend », dit un petit homme chauve au nez crochu et à l'énorme ventre luisant. Il utilisa ce dernier attribut pour écarter deux ou trois personnes et, reconnaissante, Aset se faufila, juste à temps pour sauter dans le bac à l'instant où le passeur larguait les amarres. Quelques personnes restées sur le quai l'invectivèrent, mais elle ne distingua pas les termes précis et les ignora, gardant la tête baissée. Quand elle releva les yeux, l'homme, à l'autre bout du bateau, fixait l'horizon dans la direction où ils se rendaient. Le bac donna légèrement de la bande quand la voile fut hissée, puis retrouva l'équilibre et fendit l'eau à une vitesse surprenante. Aset se sentait comprimée par ses voisins ; un coude s'enfonçait au creux de son dos et son propre visage était pressé contre celui d'une autre passagère ; leurs regards ne cessaient de se rencontrer et de se fuir.

L'homme descendit à la première jetée et Aset se précipita derrière lui, oubliant presque de remettre la piécette de cuivre exigée par le passeur, un individu au strabisme divergent et à l'haleine si répugnante qu'elle suffoqua lorsqu'il approcha sa tête de la sienne pour lui réclamer son dû. Ses chicots étaient couverts d'une bave blanchâtre.

C'était bientôt la sixième heure du jour, et l'affluence diminuait à l'approche de l'heure du repas principal et de la sieste de l'après-midi.

Il était plus difficile de passer inaperçu, aussi Aset se tenait-elle plus à distance. Elle ne semblait avoir éveillé aucun soupçon, car l'homme poursuivait rapidement son chemin, sans regarder ni à droite ni à gauche. Dans la concentration mise à ne pas le quitter des yeux, elle avait perdu conscience de son environnement, tout en sachant qu'elle se trouvait dans une partie de la ville qui ne lui était pas familière.

Soudain elle s'aperçut que les bâtiments avaient disparu, et qu'elle était arrivée dans une étroite plaine sablonneuse, avec la ville derrière elle, le Fleuve sur sa droite, et au loin, sur sa gauche, les falaises marquant le seuil du désert oriental. À environ cinq cents pas au sud s'étendait une des longues murailles du palais, magnifiquement ornée de peintures figurant des scènes de chasse. Sur son char léger tiré par deux chevaux élancés, un pharaon jeune et vigoureux poursuivait des antilopes et des lions. Dans une autre scène, il terrassait un léopard convulsé par la douleur, l'œil percé d'une flèche. Dans une troisième, il abattait des canards et des oies à l'aide d'un trait. Et dans une autre encore, d'une nacelle de papyrus à proue relevée, il harponnait des hippocampes et des crocodiles vautrés dans la fange. Les couleurs resplendissaient au soleil, si vives qu'elles en paraissaient crues.

Exactement au centre de la muraille se trouvait un haut portail foncé, au linteau et aux montants taillés dans de lourds blocs de pierre grise. L'homme avançait dans sa direction. Aset n'avait pas d'autre choix que de le suivre, ce qu'elle fit rapidement car elle devait atteindre le portail à temps pour voir quel chemin prendrait l'homme une fois qu'il l'aurait franchi.

Le palais n'était pas un unique édifice mais une seconde ville, encerclée de murailles. Du portail, Aset vit l'homme pénétrer dans un bâtiment bas, de couleur rouille, dont l'entrée était flanquée de colonnes massives surmontées de chapiteaux à motifs de lotus, près desquelles se dressaient des statues monumentales de l'animal emblématique d'Amon, le bélier. Ici, les rues étaient plus populeuses. Les gens se pressaient, vaquant à leurs affaires, car le temps qui restait avant l'arrivée du roi se mesurait en jours. Personne ne la remarqua, d'autant qu'elle eut vite fait d'imiter la mine harassée des passants. Elle se glissa dans le bâtiment à la suite de son gibier, tout en cherchant une plaque ou un panneau qui indiquât la fonction du lieu. Dans le couloir central, des portes ouvraient sur des pièces aux murs dépouillés, dans lesquelles elle aperçut des hommes penchés sur des plans. Plusieurs d'entre eux portaient les insignes des prêtres-administrateurs de haut rang.

L'homme s'arrêta enfin devant une porte qu'il ouvrit sans frapper et ferma immédiatement derrière lui. D'abord frustrée, Aset découvrit un escalier qui faisait corps avec le mur proche de la porte, et qui devait conduire à une galerie dominant la pièce où l'homme était

entré. Elle gravit les marches en courant et constata qu'elle avait vu juste. Deux peintres travaillaient sur des inscriptions et des scènes qui formeraient une frise le long de la galerie circulaire mais, à part un coup d'œil, ils ne lui accordèrent pas d'attention. Du parapet, elle regarda la pièce en contrebas et vit que l'homme se tenait devant un autre personnage, dont il était séparé par une large table jonchée de papyrus. Ce second personnage, lourd et massif, avait les épaules bossues. Même sans la chaîne de grand prêtre d'Osiris indiquant sa fonction, on ne pouvait se méprendre sur son identité.

Ce jour-là, la pêche avait été mauvaise pour Anpou. Le soleil dardait ses rayons sur son dos et la sueur lui coulait dans les yeux tandis qu'il pilotait sa petite nacelle en papyrus à travers les hauts-fonds bordant la rive orientale du Fleuve, au nord de Thèbes. Le niveau de l'eau avait tellement monté que les joncs qui poussaient là ne montraient plus que leurs pointes. Il était facile de les éviter, mais impossible de distinguer les poissons en raison de la quantité de limon rouge qui troublait l'eau, et chaque fois le filet de cuir remontait vide, à part quelques mauvaises herbes qui s'y étaient prises.

Anpou plissa les yeux et, d'après la position du soleil, estima que c'était environ la dixième heure du jour. La chaleur était moins cruelle, mais en cette fin d'après-midi elle faisait peser sa main mortelle sur toute chose. Les rives miroitaient dans la brume. Les bœufs et les hérons semblaient assoupis au bord de l'eau où ils se prélassaient. Anpou décida de rentrer chez lui. Il commencerait encore plus tôt le lendemain et essaierait de compenser son manque à gagner.

Il alla s'installer à l'arrière de son embarcation, ramassa la pagaie et l'enfonça dans l'eau. La proue légère vira aussitôt, et il l'aligna sur le fil du courant, poussant fort pour vaincre la résistance. En relevant la tête au cinquième coup de rame pour vérifier que la poupe était orientée vers l'amont, il aperçut le corps, gisant contre un tronc de palmier renversé. Il manœuvra rapidement pour s'en approcher, et jeta une corde par-dessus le tronc afin d'attacher le bateau.

Malgré la force du courant, le Fleuve était si large qu'aux abords de la rive sa pression restait lente, de sorte qu'il fut relativement aisé d'amener l'esquif parallèlement au tronc de palmier et de l'y arrimer, en dépit de sa légèreté. Hisser le corps à bord serait plus pénible, et Anpou voulait s'assurer que cela en vaudrait la peine ; cependant, même si l'homme était déjà mort, il y aurait sans doute des parents prêts à payer un bon prix pour sa dépouille, qu'ils auraient ainsi la possibilité d'inhumer. Mais en s'approchant, le pêcheur entendit un faible gémissment.

Réunissant ses forces et écartant les pieds pour ne pas déséquilibrer le bateau, il se pencha et agrippa l'homme par les

aiselles. Soulevant et tirant, il le hissa à bord. L'homme tomba la tête la première dans le vivier, où évoluaient une douzaine de mulets gris. Anpou réussit à l'installer sur le dos dans une position à peu près confortable avant de l'enjamber pour reprendre son poste à la poupe, où il dut enfoncer sa pagaie plus vigoureusement pour ramener la nacelle vers l'amont.

À l'heure où ils arrivèrent en vue de la cité, Huy eut la force de s'asseoir, un peu vacillant, et d'observer ce qui l'entourait. En même temps, il dut éluder diverses questions de la part d'Anpou, qui, de toute évidence, le considérait avec un sentiment de propriété mêlé de méfiance. En revanche, il put apprendre l'endroit approximatif où le pêcheur l'avait trouvé, et ainsi calculer de quel point en amont le courant l'avait emporté après qu'on l'eut jeté à l'eau. Jamais Huy n'avait été plus heureux d'avoir un corps puissant, si contraire à l'apparence d'un scribe, que lorsqu'il nagea jusqu'à un endroit sûr, sous le manteau de la nuit. Ses ravisseurs avaient-ils eu l'intention de le faire mourir ? Cela paraissait improbable, vu la peine qu'ils avaient prise pour le droguer et le soumettre à une mascarade qui avait suffi à terroriser Amotjou, et qui était certainement destinée à produire le même effet sur lui. Mais étant moins important qu'Amotjou, il n'avait sans doute pas fait l'objet d'ordres aussi précis que son ami.

Ils ne l'avaient pas dépouillé, en tout cas. Sa bourse de cuir était restée attachée à la ceinture de son pagne, et contenait toujours les deux debens de cuivre qu'il avait sur lui chez Moutnéfert. Il les offrit à Anpou, le premier en guise de remerciement, le second pour acheter son silence et le persuader de le laisser descendre du bateau avant le quai principal. Ayant le sentiment de ne pas s'en être si mal tiré, en fin de compte, après sa journée de pêche, Anpou déposa son passager à plusieurs centaines de pas du nord de la ville, poussa au large et rebroussa chemin vers son village, préparant déjà dans son esprit le récit de sauvetage qu'il ferait à ses voisins.

À coup sûr, se dit Huy, ses ravisseurs étaient convaincus qu'il était demeuré inconscient jusqu'au moment où ils l'avaient abandonné. Dans le cas contraire, il ne doutait pas qu'ils l'auraient tué. De leur point de vue, la pantomime des couloirs de l'enfer avait été un franc succès. Sans la douleur réelle infligée par l'amulette qui lui avait percé la poitrine, ils auraient peut-être réussi aussi bien qu'avec Amotjou, car malgré son expérience à la cour d'Akhenaton, Huy n'aurait pas douté de l'évidence imposée par ses sens alors que le début de la vie dans l'au-delà, tel que le décrivait le *Livre des Morts* depuis l'époque des anciens rois, se déroulait devant lui.

La marche lui éclaircit les idées, et en respirant profondément, à un rythme régulier, il parvint à dissiper la nausée qui l'oppressait.

Progressivement, son pas devint plus ferme, et il put remettre un peu d'ordre dans ses pensées. Avant tout, il entreprit de faire le bilan de son état physique. Les dégâts semblaient minimes, même si son corps le faisait souffrir et si, çà et là, de grosses ecchymoses commençaient à apparaître. Bien qu'il ne pût juger de l'aspect de son visage, manifestement rien dans son apparence n'attirait l'attention, car personne dans les faubourgs ni, ensuite, dans le centre-ville ne lui lança de regards particulièrement appuyés tandis qu'il retournait chez lui. La décision de regagner sa maison avait été facile à prendre : vu qu'on l'avait repéré, cela ne servait plus à grand-chose de se cacher. Et les auteurs de ce petit divertissement seraient moins soupçonneux s'il se comportait comme si l'effet escompté avait été obtenu. Les plans qu'il échafaudait nécessiteraient le secret, mais d'un genre différent.

En arrivant dans la rue où se trouvait sa demeure, il fit halte quelques instants pour reprendre haleine, car il sentait la fatigue s'abattre sur lui. Il leva la tête, et vit une lumière à la fenêtre de la chambre du haut – si faible qu'il crut l'imaginer, mais à mesure qu'il attendait et que le bref crépuscule se fondait en une obscurité totale, la lumière se fit plus intense. Huy réfléchit : fallait-il continuer son chemin, se chercher un autre refuge, voire aller chez Amotjou ? Son état d'épuisement ne le lui permettait pas. Quel que fût l'ennemi, il faudrait bien l'affronter, tôt ou tard. Il ne tenta même pas d'être discret en ouvrant la porte, qu'il eut la surprise de trouver verrouillée.

En bas, tout était tel qu'il l'avait laissé. Il ferma la porte derrière lui et s'approcha de l'alcôve, qui contenait une pile de livres en papyrus derrière laquelle il dissimulait son large couteau de bronze. L'arme y était toujours, dans une gaine en cuir graissé. Il l'en tira, dubitatif, sachant bien qu'il n'était pas assez entraîné pour s'en servir avec adresse, et se dirigea vers les degrés de pierre qui jalonnaient le mur opposé, permettant d'accéder à l'étage du dessus. Il voyait la lumière, découpée par l'ouverture carrée pratiquée dans le plafond. Il resta un instant immobile, tendant l'oreille, mais aucun son ne provenait de la pièce du haut. Alors, lentement, il commença à gravir les marches. Lorsqu'il fut presque arrivé au sommet de l'escalier, la tête au niveau de l'ouverture, il marqua une nouvelle pause et distingua cette fois un son léger, régulier et doux – une respiration. Avec précaution, il tendit le cou pour voir. Sur le lit, Aset dormait tout habillée, une couverture remontée sur elle.

Elle se réveilla en sursaut et le regarda avec anxiété. Il s'aperçut alors qu'il n'avait pas reposé le couteau. Retrouvant toute sa lucidité, elle lui tendit les bras et en silence l'attira contre elle. Il ferma les yeux, souhaitant pouvoir se noyer dans sa chaleur.

Enfin, ils se séparèrent. Elle le regarda pour de bon et demanda, effarée :

« Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

— Je ne sais pas. »

Comment lui raconter, et par quoi commencer ? Il observa furtivement le visage d'Aset, qui, à son grand soulagement, exprimait plus d'inquiétude que de curiosité devant son apparence. S'il avait été moins las, il se serait peut-être demandé pourquoi.

« De quoi ai-je l'air ? dit-il, essayant de plaisanter.

— Tu es à faire peur, répondit-elle en souriant. Il faut que je nettoie tes blessures. »

Il n'aspirait à rien d'autre qu'à dormir mais, après l'avoir installé confortablement, elle disparut dans l'escalier et s'en revint chargée d'une coupe en terre cuite remplie d'eau. À l'aide de tampons de lin, elle lava son visage et ses mains, et il remarqua pour la première fois ses articulations couvertes d'écorchures et d'entailles. Il découvrit des grains de grès minuscules dans ses blessures et, en se lavant les mains, il observa sous ses ongles des traces de sable rouge très fin.

Elle lui présenta un miroir en bronze pour qu'il voie son visage, hagard et abîmé, mais dans lequel il put encore se reconnaître.

« Je vais essayer de nous préparer quelque chose à manger, annonça-t-elle. Je n'ai aucune idée de la façon dont je vais m'y prendre, on ne me l'a pas enseignée. Mais j'ai bien regardé faire les cuisiniers, à la maison, et je pense pouvoir me débrouiller. Tu crois que tu pourrais allumer le feu ? Avant de venir, j'ai acheté un canard, des fruits et du *shemshemet*[\[16\]](#)... »

Huy sourit malgré lui et se rendit compte qu'il était aussi affamé qu'épuisé. Il alluma le four, sortit le vin et l'eau des jarres où ils étaient conservés pendant qu'elle s'affairait à découper et attendrir le canard, à mettre à bouillir des haricots blancs dans une marmite de cuivre, puis à hacher des oignons et du concombre. Ils ne s'entendaient pas plus l'un que l'autre à la préparation d'un repas, mais cette complicité domestique improvisée et inattendue offrait un répit qu'ils trouvaient reconfortant. Pendant qu'ils travaillaient, Aset parla à Huy de l'espion de Rekhmirê.

« As-tu entendu ce qu'ils se sont dit ?

— Non. Les deux peintres, dans la galerie, ont commencé à s'intéresser à moi de trop près. J'ai dû feindre de m'être trompée de chemin et m'en aller. Mais n'est-ce pas suffisant de savoir que Rekhmirê a envoyé quelqu'un surveiller ta maison ?

— Si », dit Huy en souriant, sans ajouter que cela ne l'étonnait pas.

Désormais, il en savait plus qu'il l'aurait cru possible une semaine plus tôt, mais il ne s'en formait pas encore une image assez nette pour l'exposer à quiconque.

Après son aventure palpitante, Aset débordait d'animation.

« Qu'est-ce qui t'a poussée à revenir ici ? demanda Huy.

— Je ne savais où te chercher. J'ai pensé que ce serait le premier endroit où tu reviendrais. Je m'apprêtais à attendre tout un jour et toute une nuit, puis à te laisser un message.

— Ça aurait été dangereux.

— Je ne me souciais pas de ma sécurité. Je m'inquiétais pour toi. »

Pendant qu'ils mangeaient, Huy lui raconta autant qu'il le pouvait ce qui lui était arrivé.

« Et la même chose est arrivée à mon frère ?

— Oui.

— Tu sais qui a fait ça ?

— Quelqu'un qui a voulu l'effrayer, puis qui a cherché à m'effrayer à mon tour.

— Pour te dissuader de continuer ?

— Certainement.

— Alors, c'est forcément quelqu'un qui travaille pour Rekhmirê.

— C'est possible.

— Qui, sinon ? demanda-t-elle, étonnée. Amotjou n'a aucun ennemi, ici.

— Il paraît assurément improbable que cela profite à un autre que Rekhmirê. »

Elle garda le silence, pensive.

« Es-tu bien sûr de ce que tu as dit ? Que ce n'était pas une expérience réelle ? Les dieux ont leurs raisons...

— Ces blessures sont réelles, dit Huy en lui montrant ses mains. On doit m'avoir traîné sur un terrain raboteux ou rocailleux, comme on l'a fait pour Amotjou. La poussière rouge sous mes ongles ne provient pas des champs d'Éarou, et je sais où je l'ai vue en ce monde.

— Où ?

— Dans les tombeaux de la Vallée, sur la rive occidentale.

— Alors ça ne peut venir que de Rekhmirê. Il a cru que tu étais sur le point de le démasquer.

— Nous n'avons découvert aucun lien entre lui et le viol des sépultures.

— C'est un homme astucieux. »

Pas un instant, Huy n'avait oublié les tombeaux pillés. Depuis le viol de la tombe de Ramosé, il n'avait plus entendu parler d'activités de ce genre. Mais le temps qui s'était écoulé depuis sa rencontre avec Seth était court. Il se pouvait que Rekhmirê, avisé de leur intervention, eût décidé d'en finir avec Amotjou et lui avant de poursuivre dans cette voie. Mais dans ce cas, pourquoi ne les avait-il pas tout simplement fait tuer ?

« Il essaie de détruire mon frère. »

C'était possible, bien entendu, songea Huy en la contemplant. Mais s'il en était ainsi, Rekhmirê disposait de moyens autrement plus efficaces que le pillage de la tombe paternelle et le sac d'un navire plein d'or. Ses pensées retournèrent vers la Vallée. De nombreux tombeaux y étaient en cours d'excavation, car les nobles et les riches de la ville commençaient à faire construire leur demeure pour l'autre monde dès qu'ils en avaient les moyens dans celui-ci. Toute une communauté d'ouvriers, de maîtres d'œuvre, de maçons et de carriers était installée dans la Vallée. Il y avait aussi des gardiens privés.

« Sais-tu où Rekhmirê fait construire son tombeau ?

— Il y en a deux. Il en a commencé un voilà de nombreuses années, et maintenant que son pouvoir s'accroît, il fait entreprendre des travaux sur un nouveau site, plus étendu et plus proche du centre de la Vallée. Mais plusieurs gardes y sont postés.

— Qu'est devenu l'ancien tombeau ?

— Je ne sais pas. Je ne connais pas les projets de Rekhmirê à ce sujet. Il se peut qu'il soit abandonné, tout bonnement.

— Mais s'il était gardé ?

— Passer devant des gardes bien payés est impossible. Si l'on n'a pas pu acheter leur complicité, il faut exercer sur eux autant d'influence que leur employeur. »

Soudain, c'en fut trop pour Huy. Il ne pouvait plus endiguer la vague d'épuisement qui le submergeait et qui l'écrasa tel un raz de marée. Ses paupières se fermèrent, et il pensa que tous ces gens ne lui importaient pas. Ni Horemheb, qui pour bâtir un empire se servait du jeune pharaon Toutankhamon dont l'arrivée imminente mettait la ville en effervescence, ni Rekhmirê et Moutnéfert, aussi peu scrupuleux l'un que l'autre, ni l'acrimonieuse Taheb, ni le crédule Amotjou. Tous souhaitaient la perte des uns ou des autres par intérêt personnel. Ainsi allait le monde, ainsi en avait-il toujours été. Les idéaux de la cité de l'Horizon n'avaient été qu'un rêve. Il n'y avait eu personne pour les défendre. On s'en était accommodé parce que leur propagateur se trouvait être le pharaon. Si Akhenaton n'avait pas joui d'un pouvoir absolu, ses théories n'auraient jamais été consignées et encore moins appliquées. À sa mort, elles avaient été emportées tel un fétu de paille. Mais Huy était encore vivant au monde. D'une façon ou d'une autre, il lui fallait vivre dans ce monde-là, tout au long de cette vie-là.

Il sentit la main fraîche d'Aset sur son front et en fut reconnaissant. Il avait une dette d'amitié envers son frère et, avant d'entrer dans le sommeil, son cœur raisonnable admettait déjà qu'on ne pouvait laisser les choses en rester là. Mais dès qu'il en aurait fini avec cette affaire, il s'attacherait à redevenir scribe ; il se résignerait au fait que la vie avait changé, et éviterait de s'y opposer.

D'ici là, il lui fallait se reposer car il y avait beaucoup à faire.

Amotjou accueillit son ami et lui offrit du vin comme s'il revenait d'un long voyage – ce qui en un sens était exact, pensa Huy, qui décida toutefois de ne rien dire de son aventure. Il relata en revanche sa conversation avec Moutnéfert et mentit sur la façon dont il avait employé son temps depuis.

« As-tu des nouvelles de Taheb ? demanda-t-il.

— Oui, dit Amotjou d'un air évasif.

— Quoi de neuf ?

— Elle n'a envoyé que deux lettres, par messenger. Elle s'enquiert de la santé des enfants, raconte les préparatifs en vue du départ du roi. Il y a eu d'ultimes réceptions, un banquet officiel...

— Que feras-tu quand elle reviendra ? »

Amotjou serra les mâchoires, puis répondit :

« Je lui dirai que je vais divorcer. Cela ne présentera aucune difficulté. Nous avons un arrangement.

— Et ensuite ?

— Huy, tu es un ami de longue date, mais...

— Bien sûr. Désolé, cela ne me regarde pas.

— D'ailleurs, tu le découvriras bien assez tôt. Mais, comme tu le sais, l'unique obstacle à mon bonheur et à mon ambition est le grand prêtre. Quelle preuve as-tu que je pourrais utiliser contre Rekhmirê ?

— Je ne pense pas que tu puisses utiliser quoi que ce soit contre Rekhmirê. Je ne connais pas l'origine de sa fortune, mais rien ne permet de croire que ses fonds proviennent d'ailleurs que du temple.

— Et comment le temple est-il financé ?

— Tu sais aussi bien que moi que lorsque Akhenaton a détourné tous les revenus du temple au profit d'Aton, nombre de richesses lui ont été dissimulées. Vois avec quelle rapidité l'ancienne religion a regagné le terrain perdu. Il n'y a là aucun mystère.

— Donc, s'impatiente Amotjou, tu es en train de me dire qu'il n'a rien à voir avec les pillards, et rien à voir avec les pirates.

— Je suis certain que non. Il a peut-être d'autres forfaits à son actif, mais pas ceux-ci.

— Pourquoi en es-tu si sûr ?

— Je n'en ai pas la preuve absolue, mais plus d'une fois il m'a tenu en son pouvoir et rien n'aurait été plus simple que de m'éliminer. »

Huy précisa qu'un homme avait été employé par le grand prêtre

pour surveiller sa demeure, mais dissimula qu'Aset l'avait découvert et suivi jusqu'au palais.

« Comment faire alors pour le détruire ?

— Pourquoi y tiens-tu tellement ? s'enquit Huy, étonné de tant de rage.

— Il a mené contre moi une véritable guerre !

— Ce n'est pas Rekhmirê, quel que soit le plaisir que lui procurent ses infortunes. Tu sais que tu n'es pas le seul notable de la ville dont le tombeau familial a été violé, ou dont les bateaux ont été la proie des pirates. Tu veux donner à Rekhmirê le mauvais rôle parce que tu as besoin de te débarrasser d'un rival. Le temps presse. Tu voulais que cette affaire soit close avant l'arrivée de Toutankhamon, je crois. Or il sera là d'ici quelques jours. Pire, Rekhmirê a réussi à terminer le palais – du moins, les appartements royaux. Voilà qui ne le discréditera pas aux yeux du nouveau roi.

— Ou d'Horemheb. Quelle différence cela fait-il ? »

Huy resta silencieux quelques secondes, puis il demanda :

« Pourquoi recherches-tu le pouvoir ?

— Peut-être pour éviter qu'il tombe entre les mains d'hommes tels que Rekhmirê. »

Et qu'est-ce qui te fait penser que tu es meilleur que lui ? pensa Huy, mais il ne posa pas la question.

« Moutnéfert m'a dit que tu as placé un agent chez Rekhmirê.

— Elle n'aurait pas dû t'en parler ! dit Amotjou d'un air contrarié. Oui, c'est la vérité.

— Dans quelle intention ?

— J'avais peur que tu ne puisses mener ta tâche à bien.

— Tu m'avais ordonné de laisser le prêtre en paix. À moins que tu aies oublié ton expérience dans l'autre monde ?

— J'ai discuté avec des amis, depuis.

— Quels amis ?

— Moutnéfert.

— C'est elle qui t'a convaincu de mettre un espion dans la place ?

— Oui.

— Et qu'a-t-elle dit des démons de Rekhmirê ?

— Que si c'étaient des démons et qu'ils lui obéissaient, alors j'éliminerais le danger en l'éliminant, lui.

— Tu ne craindrais pas la colère de son esprit ?

— Une fois dans le monde des esprits, il aurait perdu ses ambitions matérielles. Il me suffirait de me rendre sur sa tombe et d'offrir des présents à son *ka* en signe de propitiation. »

Huy se passa la main sur le front. Que les gens étaient prompts à accommoder leurs convictions au gré de leur convenance !

« Quel rapport t'a fait ton espion ?

— Je ne pense pas que...

— Je suis censé travailler pour Moutnéfert. Tu veux que je l'aide, oui ou non ?

— Il n'a aucun élément particulier à rapporter, mais il n'est en place que depuis quelques jours, et quoi que Rekhmirê ait d'autre à faire, il est clair que pour le moment, du moins, il est complètement absorbé par les ultimes préparatifs avant la venue du pharaon. Cependant, hier, Rekhmirê a annoncé qu'il se rendrait dans la Vallée.

— À quelle fin ?

— Il ne l'a pas dit. Sans doute pour inspecter son tombeau. Mon agent est parvenu à le convaincre de le prendre pour serviteur personnel et de l'emmener.

— Comment s'y est-il pris ? »

Amotjou esquissa un sourire.

« Les goûts sexuels de Rekhmirê sont variés. Amenmosé est séduisant et connaît son métier. »

Huy partit peu après, refusant de rester pour une coupe de vin ou le repas de midi. En dépit du fait que le soleil était haut dans le ciel, il descendit vers le quai où les bacs étaient amarrés et réussit à prendre le dernier avant la pause de l'après-midi pour gagner la rive opposée. Dès qu'il débarqua, il se hâta de traverser la zone de dallage brûlant et de dépasser les petites constructions basses serrées autour du ponton. Devant lui, tel un rideau barrant la plaine étroite, se dressaient les falaises dans lesquelles étaient taillées les tombes des puissants. Huy enroula une écharpe de lin autour de sa tête pour se protéger du soleil, s'orienta vers le nord-ouest, et prit la direction de la partie supérieure de la Vallée.

En chemin, il passa devant l'entrée du nouveau tombeau de Rekhmirê. La porte imposante se composait d'un linteau et de montants richement décorés, sculptés en relief à même le roc dont la surface avait été aplanie et polie sur une certaine distance de part et d'autre. Devant, assis sous une tente précaire retenue par quatre pieux de bois tordus, une douzaine d'artisans prenaient leur repas, composé de pain brun plat, d'oignons doux et de bière. Il monta les rejoindre et les salua. Avec son turban et son pagne usé, il semblait un des leurs. Il leur déclara qu'il travaillait à la réfection du grand temple d'Amon à Karnak, qui s'élevait sur la rive orientale et dont on distinguait facilement la masse du lieu où ils se trouvaient. Après avoir refusé de partager leur repas, il accepta toutefois un peu d'eau et une cruche de bière rouge et s'accroupit auprès d'eux. Il savait qu'ils se seraient méfiés d'un étranger qui leur aurait posé de but en blanc des questions précises sur le plan de la tombe et le progrès des travaux, aussi se contenta-t-il de glisser deux ou trois questions discrètes dans la conversation générale, tout en éludant les leurs au sujet du chantier

du sanctuaire. Il en avait suffisamment appris en matière d'architecture du temps où il était employé à la cité de l'Horizon, pendant la période de construction effrénée, pour être capable de fournir des réponses adéquates qui dissipèrent leurs soupçons. En retour, il découvrit que les travaux sur l'hypogée n'étaient en cours que depuis deux ans.

« Le grand prêtre a quarante ans. Il s'attend à vivre encore une bonne trentaine d'années, dit le contremaître d'un ton de confiance, comme s'il lui livrait une information capitale. Il veut que l'accent soit mis sur la qualité, peu importe le temps que ça prendra.

— Qui s'en occupera quand il sera mort ?

— Comment ça ?

— Eh bien ! Il n'a pas d'enfants.

— Il a encore le temps d'en avoir.

— Ça serait un fameux coup de chance ! » remarqua un des artisans.

Le contremaître se tourna vers eux, mais personne n'affronta son regard.

« Avez-vous commencé à peindre ? demanda Huy, faisant allusion à la décoration raffinée qui ornerait les parois internes du tombeau, rappelant des scènes de la vie du grand prêtre et illustrant le monde futur, en évoquant les gens et les objets dont il aurait besoin là-bas.

— Non, dit le contremaître. Nous n'avons pas encore fini le percement du couloir transversal de la chapelle, ni du couloir situé au-delà. Et puis il faudra creuser le puits de la chambre funéraire. Mais cela, nous le ferons quand les artistes travailleront sur la décoration de la chapelle.

— Rekhmirê vient-il souvent se rendre compte de l'avancement des travaux ?

— Quand il peut. C'est un homme occupé.

— Surtout en ce moment.

— Ça oui !

— Ainsi, il n'est pas venu, récemment ?

— Non.

— Ni hier ni aujourd'hui ?

— Mais non », répéta l'homme, en lui lançant un regard oblique.

Toutefois, Huy avait suffisamment gagné leur confiance pour être autorisé à voir par lui-même l'intérieur du tombeau. Il y régnait une fraîcheur et une pénombre bienfaisantes. Çà et là, des conduits avaient été pratiqués dans la falaise rocheuse pour donner de la lumière et de l'air à ceux qui travaillaient à l'extrémité du tombeau, qui s'étendait déjà sur vingt coudées au cœur de la roche. Le sol était uni et lisse. Un coup d'œil révéla à Huy tout ce qu'il avait espéré apprendre de cette visite.

« Je parie qu'il le fait bien garder, dit-il au contremaître fier de son œuvre, tandis qu'ils rebroussaient chemin vers la lumière du soleil.

— Et comment ! Remarque, la plupart du temps, les ouvriers sont là. La première équipe commence juste après l'aube, et après la pause de midi nous continuons jusqu'à la fin du jour.

— La nuit, nous postons vingt soldats autour du sanctuaire, se vanta Huy, comptant que le contremaître se laisserait prendre à cette estimation approximative.

— C'est un projet d'État, répliqua l'homme, mordant à l'appât. Nous, nous avons quatre gardes, et vu la somme que Rekhmirê leur verse, je ne crois pas qu'ils se laisseraient corrompre.

— Alors il n'aurait pas grand-chose à consacrer à la surveillance de l'ancien tombeau ?

— Je dirais que non. Il n'a pas vendu le site ?

— Non.

— En quoi cela t'intéresse-t-il, de toute façon ?

— Son étoile monte dans le firmament. »

Le contremaître rit d'un air entendu. La capitale du Sud ne manquait pas d'ambitieux qui recherchaient la protection des personnalités récemment rentrées en grâce.

Le soleil avait quitté son zénith lorsque Huy poursuivit rapidement son chemin, heureux de sentir la fraîcheur apaisante. Il dépassa des groupes d'ouvriers qui revenaient travailler, et le silence du milieu de l'après-midi fut brisé à nouveau par l'écho assourdi mais omniprésent des marteaux et des ciseaux sur le roc, tandis que des armées d'hommes peinaient pour aménager les demeures d'éternité de l'élite. Tout en marchant, Huy eut une fois de plus une brève pensée pour son propre tombeau, laissé à l'abandon. Où reposerait-il, à la fin, maintenant que son univers était bouleversé ? S'il mourait ce jour même, il serait placé dans une des sépultures anonymes, avec – à condition qu'il eût de la chance ! – deux ou trois jarres d'orge pour toute compagnie dans l'autre monde. Il se demanda comment ses concitoyens pouvaient s'accrocher à cette croyance en une vie future quand, en l'espace d'une génération, les ancêtres étaient oubliés, au mépris des malédictions inscrites au fronton des tombeaux à l'encontre de ceux qui négligeraient de pourvoir à la nourriture du *ka* des défunts gisant à l'intérieur.

Mais nul doute n'assaillait Rekhmirê. Celui qui dirigeait le culte du dieu du monde souterrain avait besoin d'affirmer sa foi et sa position sociale.

Huy passait devant des hypogées plus modestes, appartenant à des fonctionnaires de rang moyen, à des hommes d'affaires et des femmes dont la fortune ne leur permettait pas d'être placés tout à fait

au centre de la Vallée. Ici, vingt ans plus tôt, Rekhmirê avait fait commencer la construction de son premier tombeau. Dès le début de sa carrière déjà, il ne laissait pas au hasard sa vie dans l'au-delà.

L'entrée de la première tombe de Rekhmirê était située à quelque distance des édifices récents, et de taille nettement plus réduite que la nouvelle excavation requise par sa haute dignité, mais Huy réussit à la trouver sans difficulté. Il en eut confirmation en déchiffrant le nom du prêtre dans le cartouche déjà érodé par le vent, à côté de la porte.

Il semblait peu plausible que quelqu'un vînt monter la garde ici. En fait, on aurait dit que personne n'y était venu depuis plusieurs années. L'entrée était en partie obstruée par des décombres, tombés de la façade effritée ou provenant des dépôts d'autres excavations. Les pierres étaient envahies par des chardons et des mauvaises herbes clairsemées, d'un vert grisâtre, parmi lesquels fila un gros lézard, dérangé par cette intrusion. Huy grimpa au sommet des gravats et scruta les profondeurs du trou d'ombre, unique vestige de l'entrée. Mais il y faisait trop noir pour qu'il pût distinguer quelque chose. Revenant sur ses pas, il contourna prudemment le roc immense dans lequel la tombe était percée, et dont le dos bossué, lui aussi parsemé de chardons et de mauvaises herbes, dominait le terrain environnant.

Huy en avait atteint l'extrémité ouest et s'apprêtait à longer la pente nord quand il remarqua l'ouverture. Ce n'était guère qu'une fente, mais elle mesurait une coudée en son point le plus large, et le sol alentour, uni, ne portait pas trace de mauvaises herbes. Examinant davantage les environs, Huy décela même un sentier qui montait directement vers l'orifice depuis le sol aride en contrebas, et que l'on avait tenté de dissimuler à l'aide de broussailles. Il vérifia dans sa besace que l'allume-feu et la lampe à huile qu'il avait apportés étaient toujours en place puis, après un dernier regard à la ronde, il se courba pour s'introduire dans le trou et se laissa glisser à l'intérieur du tombeau.

Il y faisait plus clair qu'il ne s'y attendait. Lorsque ses yeux se furent habitués à la pénombre, il vit que trois ou quatre des conduits d'aération percés par les ouvriers n'avaient pas été comblés et laissaient filtrer des rais de lumière. Il se tenait dans ce qui était jadis destiné à former la chambre intérieure, car, à l'extrémité opposée, on avait commencé à creuser le puits qui aurait plongé à la verticale jusqu'à la petite pièce où aurait été placé le sarcophage. Juste au-dessus, sur un socle, se dressait une statue. Si la posture était conventionnelle, la tête était saisissante de réalisme et, bien qu'on eût soulagé le corps de ses épaules bossues et de son pied bot, le visage lourd, dont le regard semblait toiser avec dédain ceux qui le contemplaient d'en bas, était visiblement, plus jeune de vingt ans, celui de Rekhmirê.

Sous les pieds, le sol était rude et inégal. En se penchant, Huy constata que des pierres aux arêtes tranchantes saillaient de la couche de sable rouge. Il en toucha une et retira vivement sa main. C'était un silex aiguisé. De toute évidence, à une certaine époque, des ouvriers avaient jeté leurs outils usés dans ce tombeau abandonné. Mais les pierres avaient été dérangées, des sillons marquaient la surface du sol raboteux. Quelqu'un avait été traîné. Mais était-ce récent ?

Huy se demandait depuis quand les travaux avaient cessé. Cinq ans ? Dix ans ? Longtemps, sans doute, car la construction des tombes avait pratiquement été arrêtée après le transfert de la cour au nord. Toutefois, bien que toute activité eût cessé, des gens étaient venus sur le site dans les jours précédents. Huy découvrit les cendres de deux feux de camp et, dans un coin, une poignée de clous en cuivre, tout neufs.

Il alluma la lampe et avança prudemment dans le couloir menant à la chapelle funéraire, qui à l'origine devait aboutir à un vestibule au-delà duquel s'étendait le monde extérieur. C'est là que le *ka* de Rekhmirê serait venu recueillir les offrandes de nourriture déposées à son intention. Bien que le tombeau n'eût jamais été occupé, Huy frissonna involontairement.

La chapelle était beaucoup plus claire, illuminée par l'orifice qui subsistait de l'entrée du couloir situé juste au-delà. Les peintres avaient commencé la mise en couleurs avant que la tombe ne fût abandonnée, car Huy était entouré par des rangées de silhouettes vagues, représentées dans l'accomplissement des tâches quotidiennes que Rekhmirê se serait attendu à voir encore exécuter pour lui quand il serait parvenu dans les champs d'Éarou. Il tomba sur une scène qui le glaça. Elle dépeignait le voyage de Rekhmirê dans les douze vestibules des ténèbres, sa rencontre avec les démons qui y résidaient et, après les avoir domptés, son entrée dans la salle des Deux Vérités, où il se tenait respectueusement tandis qu'Anubis plaçait sur la balance son cœur et la plume de Maât, et que Thot, le dieu à tête d'ibis, inscrivait la sentence en présence des quarante-deux Juges. Tapie derrière Thot, la bête Ammit attendait, prête à dévorer le cœur des impies.

D'autres objets, qui n'appartenaient pas à ce tombeau, se trouvaient là, jetés pêle-mêle : des *shaouabtis*, représentations magiques des serviteurs qui veilleraient sur le mort dans l'autre monde. Huy ramassa une des statuettes pour l'examiner. Elle était faite d'ivoire d'hippopotame, incrusté d'or et serti de cornéliane, de turquoise et de lapis-lazuli. Au-delà des figurines, toutes d'excellente qualité, gisait une petite quantité de pépites d'or. Le métal était dans un état assez impur, et les pépites semblaient de celles que l'on fabriquait dans les mines à l'extrême sud, où l'on coulait dans l'eau l'or

en fusion pour former de petits blocs irréguliers faciles à transporter, quand il n'était pas nécessaire ou possible de fabriquer des lingots dans des moules rudimentaires encastrés dans le sable.

Si les *shaouabtis* étaient le butin d'un pillage de tombe, il n'en était pas de même pour l'or. Huy savait exactement d'où il provenait.

Mais ce n'était pas tout. Quatre larges lanières de cuir étaient accrochées au mur, où l'on avait enfoncé un clou dans la pierre tendre, sans respect pour la représentation peinte d'Horus à tête de faucon. Le cuir, dur et grossier, était souillé de marques sombres là où un liquide l'avait imprégné. Les taches étaient fraîches. Huy porta une des lanières à ses narines. Il identifia, mêlée à l'odeur du cuir, celle du sang. À côté des lanières, un autre objet était suspendu. Un masque de crocodile, similaire à celui fixé sur le visage d'Ani quand Huy avait découvert sa dépouille.

Pris de panique au souvenir que déclenchait ce spectacle, et comprenant l'usage du lieu où il se trouvait, Huy recula et parcourut précipitamment le couloir en sens inverse, se maudissant de ne pas avoir assuré sa retraite. Dans sa hâte, il trébucha et tomba par terre. Il se coupa les mains sur les silex effilés. Il se releva, tendit les bras vers l'orifice et se hissa par la fente vers le crépuscule bleuté. Contrairement à son instinct, qui lui dictait de courir en direction des quais, il se força à marcher suivant une ligne aussi droite que possible vers la rive du Fleuve.

Il faisait trop sombre pour bien voir, mais il se repéra aux pierres fraîchement retournées et aux tiges de plantes cassées. C'était la route la plus courte à prendre si, en cas d'urgence, on devait transporter ou tirer une lourde charge. Huy ne pouvait définir avec exactitude le moment où le sang avait été versé, mais il savait que si l'odeur dominait encore celle, lourde, des lanières en cuir de bœuf, cela ne pouvait remonter à plus de vingt-quatre heures. Ni Amotjou ni lui n'avaient perdu beaucoup de sang, sauf aux mains, lorsqu'on les avait traînés sur le sol où affleuraient les silex. Les lanières par lesquelles on les avait suspendus, une fois drogués, pour leur donner cette sensation d'apesanteur, n'auraient pas été tachées par leur sang.

Il continua rapidement son chemin et arriva au bord du Fleuve avant que le bref crépuscule n'eût cédé la place à la nuit. Chaque jour l'eau montait un peu plus, et sa couleur passait du vert au rouge. Mais le niveau ne s'élevait pas aussi vite qu'on l'avait escompté. Huy parvint sur une pente où plusieurs gros rochers plats descendaient vers l'eau. Là, en dépit de l'heure tardive, se faisaient entendre un remue-ménage et une agitation bruyante. Dans une nuée bourdonnante de mouches, sept ou huit vautours sautillaient en battant des ailes, agitaient leur cou rouge déplumé, puis piquaient pour se repaître d'un petit monticule noir aux contours irréguliers, à moitié immergé. Alors que

Huy s'approchait, le vent porta à ses narines une puanteur si infecte qu'il en eut l'estomac soulevé, mais il s'obligea à continuer. Les grands volatiles le fixèrent avec une irritation soupçonneuse, sans reculer. L'un d'entre eux plongeait la tête et remonta rapidement, une longue bande de chair rouge au bec.

Il y avait deux corps, jetés pêle-mêle si bien que leurs membres s'étaient entrelacés. Les deux visages étaient tournés vers le ciel, et Huy put voir que les yeux avaient déjà disparu, picorés en premier par les oiseaux qui pouvaient ainsi introduire le bec par les orbites et saisir des lambeaux de cerveau. L'un des vautours enfouissait sa tête chauve dans un cadavre, à la manière d'une autruche. Un deuxième cherchait à se frayer un chemin jusqu'à la viande en fouillant l'anus du second cadavre.

L'un des hommes avait été tué d'un coup d'épée dans le dos. L'autre, qui avait reçu de mauvaises blessures, avait dû opposer une farouche résistance. Huy ne le reconnut pas, bien que le visage fût suffisamment intact pour rendre l'identification encore possible.

Le premier était plus âgé et plus massif. Jusque dans la mort, ses traits conservaient un air de force obstinée et, dans l'obscurité naissante, les trous aveugles qui avaient contenu ses yeux semblaient encore concentrer l'amour du pouvoir. Son dos bossu surélevait légèrement son corps inerte, de sorte que la tête retombait en arrière et que le pied bot tournait en dedans. Un vautour, qui s'avavançait de sa démarche grotesque au bout du rocher, perdit momentanément l'équilibre et, pour se rétablir, agrippa fermement le pied du cadavre entre ses serres.

Quinze navires occupant toute la largeur du Fleuve en crue remontaient le courant, en formation triangulaire. Au centre du « V », la barque royale dorée fendait l'eau rouge, qu'elle repoussait de part et d'autre de sa proue richement ornée. Le vent du nord soufflait avec constance à l'arrière du bateau, gonflant la voile à glands dorés. Les rameurs avaient la tâche facile, mais leurs camarades, sur les autres vaisseaux qui naviguaient de conserve, devaient faire force de rames pour se maintenir à la bonne distance.

Les embarcations de taille plus modeste qui composaient l'escorte étaient toutes des navires commerciaux convertis, à l'occasion de ce voyage, en bâtiments de guerre : leurs ponts étaient dégagés, et toutes transportaient un contingent de mercenaires équipés et payés par le propriétaire. Le vaisseau commandant, principal bateau du souverain après la barque royale, voguait à l'avant de la flotte. Trois bâtiments plus loin, dans l'aile droite du « V », venait le *Splendeur d'Amon*. Debout au milieu du navire, à tribord, Taheb contemplait la barque royale, où elle distinguait le jeune pharaon, assis sous un dais de lin blanc et rafraîchi par les éventails en plumes de paon que maniaient d'imposants serviteurs nubiens. Sa peau était de cuivre pâle, son corps maigre et légèrement voûté. Ses traits présentaient une forte ressemblance avec ceux d'Akhenaton, sauf ses yeux dont l'expression, même à cette distance, suggérait plus de dureté.

Taheb songea aux années futures, qui combleraient le fossé entre cet instant précis et la majorité du jeune roi. Toutes les batailles ayant le pouvoir pour enjeu seraient gagnées ou perdues dès les premiers mois à la cour d'Horemheb, ainsi qu'elle la nommait dans son esprit. Quant à ce que le roi ferait pour refréner la puissance du général lorsqu'il aurait atteint sa majorité, à treize ans, elle n'en avait aucune idée. En un laps de temps d'une brièveté vertigineuse, le général s'était non seulement complètement dissocié de l'ancien régime et du culte d'Aton, mais avait accumulé une liste de titres plus impressionnants qu'on n'en avait jamais accordé à un roturier dans l'histoire de la Terre Noire. Taheb savait à quelle étoile attacher son char. Horemheb était désormais le Plus Grand parmi les Grands, le Plus Puissant des Puissants, le Grand Seigneur du Peuple, le Messager du Roi à la Tête de son Armée au Sud et au Nord, l'Élu du Roi, Celui qui Préside les Deux Terres, et le Général des Généraux.

Quel dommage qu'elle n'eût pas réussi à s'assurer une place sur la

barque royale ! Cependant, elle tirait une satisfaction légitime de la position occupée par le *Splendeur d'Amon* au sein de la flottille, la plus honorifique pour un non-noble, et ce en dépit de l'absence d'Amotjou. Frustrée, elle pensa avec fureur à son époux. Qu'il était donc faible ! Mais si elle voulait mener à bien ses propres ambitions, elle aurait encore besoin de lui, pour quelque temps. Peut-être le scribe aurait-il enfin de bonnes nouvelles à lui apprendre. Ce serait une compensation, car elle était à bout de patience et avait espéré que Rekhmiré aurait perdu la bataille avant l'arrivée du roi.

Sur les jetées et les quais de la capitale du Sud, des deux côtés du Fleuve, la foule immense était éblouissante, toute de blanc et d'or vêtue. Dès que les bateaux furent en vue, la musique retentit et, malgré la distance qui restait à couvrir, l'eau leur porta l'écho des instruments, dominé par le *chakachakachak* des sistres.

Le roi s'était levé et, visiblement enthousiasmé, courait vers la proue de son navire, suivi par deux serviteurs chargés des larges éventails pour lui faire de l'ombre. Ils le persuadèrent de regagner son siège et s'affairèrent à le coiffer du *pschent*, la double couronne rouge et blanc de la Terre Noire unifiée.

Il fallut une heure pour faire entrer les navires dans le bassin, et une heure encore pour que Taheb jugeât convenable de se retirer. Par deux fois, elle avait réussi à retenir le regard du roi et à échanger avec lui des sourires, chose en théorie interdite, mais le roi était jeune, et elle était bien décidée à s'imposer à sa mémoire si elle le pouvait. Horemheb avait assisté à cette réception publique, mais son visage grave ne trahissait rien, et son regard ignorait tout autre regard hormis celui du roi, qui pour sa part l'observait avec une expression étrange, mi-craintive mi-admirative, comme s'il contemplait un cheval robuste ayant besoin d'être dressé, mais qui risquait de le faire tomber au cours de l'exercice et de le tuer.

Taheb avait vainement cherché des yeux Amotjou ou Huy et en éprouvait quelque irritation. Cependant, on lui avait envoyé un attelage de la maison. Elle constata avec satisfaction que c'était le plus beau qu'ils possédaient, et qu'il avait été paré d'une étoffe aussi somptueuse qu'elle pouvait le souhaiter. Les serviteurs qui l'accompagnaient n'étaient pas ses domestiques attitrés, auprès desquels elle aurait immédiatement obtenu des nouvelles de la maison, mais le conducteur et le laquais d'Amotjou.

De retour chez elle, elle trouva son époux qui l'attendait dans la cour d'argile blanche. Pendant la courte période qu'avait duré leur séparation, sa santé s'était considérablement améliorée. Elle remarqua qu'en dépit de l'heure relativement tardive, il ne présentait aucun signe d'ébriété.

Il la regarda d'un air si sombre qu'elle en oublia les reproches qui lui brûlaient les lèvres, et que sa mauvaise humeur fit place à de la curiosité. Ils se saluèrent gravement. Elle perçut dans son attitude une réserve encore plus grande qu'elle n'en avait ressenti auparavant. Il serait peut-être plus simple de cesser de feindre qu'ils éprouvaient encore des sentiments l'un pour l'autre, songea-t-elle, pesant froidement le pour et le contre de cette nouvelle situation. Sa position sociale pâtirait d'un divorce, mais celle d'Amotjou aussi. Elle doutait cependant que l'ambition de son époux fût aussi forte que la sienne.

Ils se dévisageaient, et ni l'un ni l'autre n'était pressé de prendre l'initiative de la parole. Huy arriva de la cour intérieure. Lui aussi paraissait préoccupé, et si ses yeux croisèrent ceux de Taheb, ils se détournèrent très vite. Cela aussi était nouveau, pensa-t-elle. Avant, il s'était toujours montré franc, du moins. Il semblait devenu aussi sournois que n'importe quel intrigant de la capitale du Sud.

« Vous avez l'air de deux conspirateurs, dit-elle enfin.

— Te sens-tu lasse ? s'enquit son époux d'une voix tendue, en s'appuyant contre le dossier de sa chaise.

— Le voyage a été long mais peu éprouvant, répondit-elle, avec une surprise accrue. Pourquoi n'es-tu pas venu à ma rencontre ? Tu as laissé passer l'occasion d'être présenté au roi. Il t'attendait.

— Le roi aura très bientôt d'autres sujets d'occupation. En ce moment même, ils sont probablement en train de lui raconter une version forgée de toutes pièces.

— De quoi parles-tu ?

— Si tu n'es pas trop fatiguée, dit Amotjou – se trompait-elle, ou ne percevait-elle pas là une pointe de sarcasme ? –, Huy te relatera ce qu'il s'est passé en ton absence. »

Il tourna les talons et disparut dans la maison. Elle fit face à Huy, s'efforçant de conserver sa dignité après cet affront monstrueux subi devant un étranger.

Huy, qui avait gardé le regard fixé par terre, leva la tête en révélant une expression qui pouvait être de la compassion. Comment osait-il lui montrer, à elle, de la compassion ? Il avait déjà bien de la chance de se trouver chez eux, lui qui aurait dû être en exil. Elle redressa la tête. Elle parlerait à Horemheb. Elle...

« Rekhmirê est mort », dit Huy.

Toute autre pensée fuit son cœur. Sa bouche devint sèche.

« J'ignore combien de questions tu voudras me poser à ce sujet, mais je sais que tu ne ressentiras pas de peine. J'ai découvert les corps de Rekhmirê et de l'espion qu'Amotjou avait placé chez lui sur la rive occidentale, non loin de la tombe abandonnée du prêtre. Ils avaient été tués dans le tombeau et tirés jusqu'à la berge... »

Les pensées de Taheb allaient bon train. Quel espion ? Qu'avait

encore tramé Amotjou derrière son dos ?

« Ceux qui les ont laissés là ont mal évalué la montée des eaux, sinon les corps auraient été emportés. En définitive, ce sont les vautours qui en ont profité. J'ai été chercher des ouvriers au campement le plus proche et nous avons dégagé les corps avant l'arrivée des crocodiles.

— Quand ?...

— Il y a deux jours. Tu as bien calculé ton retour.

— Comment cela, calculé ?

— Si tu étais revenue plus tôt, tu aurais pu être soupçonnée.

— Comment oses-tu ?

— Ne t'inquiète pas, dit Huy en souriant. Je savais la force de ton ambition, mais j'étais certain que tu te refuserais à faire assassiner Rekhmirê. Tout de même, tu ne devais pas être rassurée depuis la mort d'Ani. »

Taheb ne dit mot.

« J'avais la conviction qu'Ani n'aurait jamais rien tenté pour incriminer Intef de sa propre initiative, en dépit de ses vantardises et de ses solides mobiles. Sans l'ombre d'un doute, Intef était coupable de piraterie, mais il nous fallait une preuve irréfutable. C'est toi qui as eu l'idée de dissimuler la cassette d'or. Ani l'a subtilisée avant qu'on ait déchargé la cargaison, et tu as veillé à ce qu'elle ne figure pas dans l'inventaire.

— Qu'aurais-tu fait ? répliqua-t-elle, frémissante de défi. Nous ne pouvions pas laisser piller nos navires sans exercer de représailles. Il fallait un châtiment. Tu l'as dit toi-même, l'homme était coupable.

— Et qui, selon toi, était derrière cet acte de piraterie ?

— Rekhmirê, bien entendu.

— Non.

— Qui, alors ?

— La personne qui l'a fait tuer ; celle-là même qui a fait tuer Ani. Ton nom suit sur la liste, mais elle attendra peut-être qu'Amotjou ait divorcé. Si tu mourais avant, cela nuirait à ton époux, or elle ne lui souhaite aucun mal. Je pense qu'elle l'aime ou, du moins, qu'elle veut le posséder. Chez certains cela ne fait qu'une seule et même chose. Cela a causé sa perte, mais chacun porte en lui une faiblesse qui finit par précipiter sa chute. La gravité de la chute dépend de la hauteur de l'ambition. »

Taheb croyait vivre un cauchemar. De quoi parlait donc ce petit scribe ? Amotjou projetait de divorcer ? Mais elle dut continuer à écouter.

« Si je te dis tout cela, ce n'est pas pour te blesser, mais tu m'as chargé d'une mission. Tu m'as demandé d'aller au fond de cette affaire. Si j'avais eu l'habitude de ce métier, j'aurais réussi plus tôt et des vies

auraient peut-être été épargnées.

— Tu ferais mieux de me dire tout ce que tu sais, alors. Attends, ajouta-t-elle, frappée par une nouvelle pensée. Qu'as-tu révélé à Amotjou ?

— Pas tout.

— Il est furieux contre moi.

— Oui.

— Tu as fait allusion à un divorce. Est-ce toi qui as instillé ce poison dans son cœur ?

— Non. Tu sais sans doute qu'il nourrissait ce projet depuis quelque temps ?

— Mais non ! »

Elle était indignée que son mari eût si bien réussi à la duper, mais l'essentiel de son intelligence travaillait déjà à trouver un moyen de préserver au mieux ses ambitions de ce gâchis.

« C'est un problème domestique entre vous qui ne me concerne assurément en rien. Pour les meurtres, c'est différent. Horemheb a convoqué tous les Mézai de la ville afin de débusquer les assassins de Rekhmirê. Il ne faudra guère longtemps pour établir l'identité de l'homme découvert à ses côtés, et pour remonter jusqu'à cette maison.

— Mais tu n'as pas parlé !

— Je n'ai pas l'oreille d'Horemheb. En ce qui le concerne, je n'existe plus. Après avoir conduit les ouvriers auprès des corps, je me suis éclipsé. Ce sont eux qui ont signalé le double meurtre. Mais je ne me fais pas de souci. Nous aurons livré la coupable avant que les soupçons puissent se porter sur cette demeure. »

Soudain, Taheb comprit.

« Moutnéfert !

— Moutnéfert, répéta Huy en soupirant. C'est une des choses que ton époux ne sait pas encore. J'aurai besoin de ton aide, au moment où je le lui apprendrai, bien que j'ignore s'il sera convaincu, ou si cette découverte aura des conséquences sur votre vie commune. C'est pour elle qu'il voulait divorcer. »

Taheb détourna la tête, prise de dégoût et doutant de vouloir vraiment en entendre davantage. Mais il fallait qu'elle sache.

« Ce n'est pas possible, dit-elle. Aucune femme ne serait capable de tels crimes.

— Amotjou t'en veut parce qu'il sait que tu étais de connivence avec Ani dans l'inculpation d'Intef. Au début, bien sûr, il en a éprouvé de la gratitude. Mais lorsque je lui ai dévoilé certains éléments, ce sentiment s'est mué en rancune. Intef était le frère de Moutnéfert. Son demi-frère, en fait, mais ils étaient très proches. Leur père venait du pays de Mitanni. Il faisait partie de la délégation diplomatique envoyée à la cité de l'Horizon auprès d'Akhenaton, et il y est resté. Il

ne fut pas difficile de le vérifier dans les archives, dès que je me suis aperçu qu'ils avaient une origine commune et qu'ils présentaient même une certaine ressemblance physique. Amotjou aime Moutnéfert, ou croit l'aimer.

— Tu es bien bon de m'en aviser.

— Je sais que cela te blesse, mais tu dois connaître la vérité pour comprendre.

— Tu ne t'imagines tout de même pas que je m'en soucie !

— Laisse-moi continuer. Moutnéfert avait conforté sa position en devenant la maîtresse officielle de Rekhmirê, avant de rencontrer ton mari. Plus sa sécurité grandissait, moins elle avait besoin de Rekhmirê et moins elle le tolérait. Quant à lui, en la sentant s'éloigner, il eut d'elle un besoin croissant. En fin de compte, le seul moyen qu'il trouva de la garder fut d'employer la force. Cela supposait de divulguer le secret de Moutnéfert. Il savait qu'elle n'avait pas hérité de sa fortune mais l'avait construite de toutes pièces, et aussi qu'elle tirait de leur liaison le pouvoir et le statut social bien plus que la richesse matérielle. Mais ce fut seulement quand Intef fut arrêté et exécuté qu'il fit le lien entre elle et la piraterie. Concernant les pillages de tombes, il la soupçonnait déjà. Il m'avait fait passer un billet anonyme qui me permit d'être témoin du viol de la sépulture de Ramosé. De toute évidence, il avait appris très tôt que je travaillais pour ton époux, et espérait que mon enquête me ferait remonter jusqu'à Moutnéfert, ce qui aurait pu l'inciter à courir vers lui pour implorer sa protection. Mais il l'avait sous-estimée. Elle avait posté ses propres gardes sur le périmètre du tombeau et, ayant un goût marqué pour le théâtre, elle les avait fait déguiser en démons. L'un d'eux croisa mon chemin et me surprit. Pour améliorer l'effet, qui certes m'avait terrifié sur le coup, il s'était enduit d'une pâte à base de colle de poisson et de soufre – l'odeur du monde souterrain –, à laquelle ont recours les chamans du Mitanni. En dehors de cela, c'était seulement un homme robuste et imposant, armé d'un bouclier de bronze et coiffé d'un masque de crocodile. Cela aurait dû suffire pour effrayer définitivement n'importe qui.

— Pour quelle raison ne t'a-t-il pas tué ?

— Les seules morts qui ont eu lieu sont celles que Moutnéfert a jugées nécessaires.

— Elle n'a pas hésité à parodier les dieux !

— Certes. Mais elle ne croyait pas en eux. Elle me l'a dit elle-même, sinon explicitement, par ses allusions et son attitude. Je pense qu'elle se sentait tellement sûre d'elle à ce moment-là qu'elle n'a pu résister à l'envie de briller, de jouer avec le danger. Mais là, c'est elle qui m'a sous-estimé.

— Qu'est-il arrivé à Amotjou ?

— Il était à deux doigts de découvrir la vérité et m'avait engagé pour l'aider. Elle craignait que la piste qu'il pensait conduire à Rekhmirê ne nous mène jusqu'à elle. Elle voulut l'effrayer de manière à en rejeter la responsabilité sur le grand prêtre. Celui-ci devenait fou à l'idée de la perdre, et elle espérait aussi qu'il commettrait une imprudence suffisante pour le mener à sa perte. Non contente de vouloir se débarrasser de lui, elle désirait le mettre hors d'état de nuire.

— Mais par quel moyen ?

— Grâce au serviteur de ta maison, Amenmosé, qu'Amotjou avait envoyé espionner Rekhmirê. Elle m'avait dit, et l'avait peut-être dit à Amotjou, qu'il rendait également son rapport à Horemheb. Mais c'était faux. Il travaillait exclusivement pour elle, comme du temps où il était au service de son défunt époux. Elle s'est sentie assez sûre d'elle pour me le révéler. À l'époque, Rekhmirê était sur le point de découvrir la vérité sur ses opérations et connaissait sa liaison avec Amotjou. Moutnéfert voulait qu'Amotjou élimine rapidement son rival avant que Rekhmirê ait recueilli assez d'informations pour la forcer à rester avec lui, par le chantage. Dès que tu es partie pour la capitale du Nord, poursuivit Huy avec un sourire sombre, elle a convaincu Amotjou de se montrer en public avec elle, sachant que cela précipiterait les événements et que Rekhmirê serait obligé de réagir.

— Comment savait-elle que j'accepterais de partir seule ?

— Amotjou n'avait pas de secret pour elle. Il était sa principale source d'informations. C'est de lui qu'elle connaissait l'existence de la cargaison d'or, de lui qu'elle savait l'ampleur de ton ambition. Et de lui qu'elle tenait le moyen de parvenir jusqu'à moi.

« Mais, la situation évoluant, elle dut adapter ses plans. Au début, elle tenta de me lancer sur une fausse piste en obtenant de Rekhmirê qu'il persuade Horemheb que j'étais indésirable. Puis vint le besoin de venger la mort de son frère, dont elle savait Ani le principal artisan. Par sa nature, la mort d'Ani constituait une sorte d'avertissement à mon égard. Cette cruauté n'était pas gratuite. J'étais prêt à en tenir compte quand ton époux et moi nous sommes disputés, ce qui m'a décidé à rester : cette bataille était en quelque sorte devenue une affaire personnelle. Amotjou apprit à Moutnéfert que j'étais allé me terrer quelque part en ville, et, me croyant à l'origine de l'enquête menée en fait par Rekhmirê, elle jugea nécessaire de me trouver et de me donner un avertissement supplémentaire, que je ne pourrais négliger.

— Elle aurait pu te tuer.

— Je sais. Je crois qu'il lui importait plus de me vaincre par la peur. Ce qui avait fonctionné pour Amotjou fonctionnerait pour moi. Et – pardonne-moi ! – Amotjou était de la terre glaise entre ses mains.

Quand Moutnéfert jugea opportun de le convaincre que son expérience dans l'au-delà avait été machinée par Rekhmirê, afin qu'il nargue le prêtre en se montrant avec elle, il fut plus que disposé à la croire. Et vous l'encourageiez toutes deux à s'adonner à la boisson, n'est-ce pas ? Pour la même raison : qu'il reste malléable. »

Taheb ne répondit pas.

« J'avais dans le noir, je tâtonnais. Je ne soupçonnais pas encore Moutnéfert et j'avais besoin de travail. Elle me contacta par le biais d'Aset et réussit même à la convaincre, elle qui ne la tient guère en estime, qu'elle avait terriblement besoin de mon aide. Elle me dévida une histoire de menaces de mort purement imaginaires, d'espions sans doute envoyés par Rekhmirê, fou de jalousie. En même temps, elle chercha à sonder ma foi dans les dieux. Elle marqua à leur égard un certain cynisme, peut-être concevable de la part d'une femme à moitié mitannienne. J'avais remarqué qu'elle manipulait avec trop de nonchalance les scarabées où étaient inscrites les menaces de mort. Je ne sais si je la convainquis que je la croyais, quoi qu'il en soit, tout était consommé. Elle m'avait fait sortir de ma cachette, son plan était déjà prêt. J'allais être soumis à la même traversée des ténèbres infernales qu'Amotjou.

— Qu'espérait-elle obtenir ainsi ?

— Me faire enfin renoncer, ou me persuader de la culpabilité de Rekhmirê. Dans un cas comme dans l'autre, elle aurait été satisfaite. Les événements n'allaient pas assez vite à son gré. Les jours qui restaient avant l'arrivée du nouveau pharaon diminuaient : tu ne tarderais pas à revenir, et, une fois le roi installé au palais, Rekhmirê serait dans une position de force presque inattaquable. Elle était obligée de forcer l'allure. Il fallait qu'elle soit délivrée du prêtre et que l'ambition politique d'Amotjou ne rencontre aucun obstacle sur le chemin qu'elle imaginait pour lui. Elle était certaine qu'il divorcerait. Plus tard, à son heure, je ne doute pas qu'elle t'aurait fait assassiner. Tout alors aurait été conforme à sa volonté.

— Ainsi, elle a fait tuer Rekhmirê.

— Oui. »

Taheb parcourut des yeux la cour silencieuse, et il lui sembla qu'elle la voyait pour la première fois. La maison était calme car le soleil avait dépassé son zénith, et les ombres s'approfondissaient sur les murs. Elle se demanda dans quelle partie de la maison se trouvait Amotjou, ce qu'il faisait, ce qu'il pensait.

« Moutnéfert avait utilisé l'ancienne tombe de Rekhmirê pour sa mise en scène des voyages vers l'autre monde. On nous droguait, puis il suffisait simplement de guider nos hallucinations. Mais le lieu lui servait aussi de dépôt. Il était idéal : abandonné, à une certaine distance des autres excavations et pourtant tout proche du Fleuve.

Rekhamirê n'avait pas vendu le site.

— Comment s'est-elle arrangée pour l'y attirer ?

— Je ne sais pas. Comment t'y serais-tu prise ? Peut-être en feignant de céder, de vouloir lui montrer son centre d'opérations et ainsi de se placer entièrement en son pouvoir ? Il en aurait été flatté, et soulagé. Bien sûr, elle ne pouvait espérer qu'il viendrait seul, mais elle avait un personnel assez nombreux pour régler son compte à Rekhamirê et à d'éventuels gardes du corps.

— Pauvre Amenmosé !

— Oui. Il ne faisait que son métier. Elle a sans doute supposé qu'elle ne pouvait se fier à lui. Il a dû livrer un véritable combat.

— Elle aurait assisté à tout cela ? interrogea Taheb, fascinée malgré elle et se demandant si elle-même en aurait été capable.

— Je le pense. Elle devait vouloir s'assurer que la besogne était exécutée correctement.

— Que fait-elle, à présent ?

— Elle attend qu'Amotjou lui dise qu'il t'a parlé. Elle apprend avec horreur la nouvelle de la mort de Rekhamirê.

— Qu'allons-nous faire ?

— La décision t'appartient. Je pense que maintenant, il faut tout révéler à Amotjou. »

Mais Amotjou demeura introuvable.

Pourquoi ferait-il cela ? Pourquoi ? se répétait Taheb sans relâche tandis qu'ils traversaient la ville en toute hâte. À côté d'elle, Huy conservait le silence. Il se maudissait pour sa maladresse, son inaptitude à tenir compte du comportement humain, la stupidité dont il avait fait preuve en sous-estimant son ami et la force de son amour.

Ils sauraient bien assez tôt si ses pires craintes étaient fondées. Jouant des coudes dans la foule plus dense que d'habitude par cette fin d'après-midi, en raison des festivités organisées pour l'arrivée du roi, ils étaient en nage et fatigués, eux que rien ne destinait à cette association improbable, mobilisés pour un ultime effort quand ils avaient cru qu'aucun autre ne serait plus nécessaire.

Taheb trébucha sur une dalle saillante et Huy la rattrapa par le bras. Il fut surpris de la force qu'il sentit en elle.

« Merci.

— Tout va bien ?

— Continuons. »

Ils furent retardés plusieurs minutes par une procession de prêtres, portant solennellement des statues en bois représentant Amon ainsi que son épouse, Mout, et son fils, Khonsou, accompagnée de la musique des sistres.

« Est-il possible que tu fasses erreur ? demanda Taheb, sachant qu'elle s'accrochait à un dernier espoir.

— S'il n'est pas là-bas, j'en serai heureux, répondit Huy. Mais je ne vois pas où il serait allé autrement. Je lui ai demandé de me laisser seul avec toi pour commencer et de me faire confiance. Mais, évidemment, il a dû écouter à une fenêtre. C'est la réaction la plus naturelle au monde.

— Que peut-il avoir eu le temps d'entendre avant de partir ?

— Suffisamment pour la prévenir. Mais s'il avait tout entendu, je crois que sa réaction aurait été la même. »

Taheb resta silencieuse en entendant ces mots, et Huy se mordit les lèvres. Il n'avait pas voulu la blesser en exposant la force de l'amour de son époux pour une meurtrière. Mais qui aurait pu prédire un tel retournement de situation ? Qui aurait pu prévoir un acte aussi insensé ?

Leurs ombres dansaient sur les murs de la rue, colorés d'un jaune profond par le soleil en cette onzième heure du jour. Une litière avançait péniblement, avec une infinie lenteur à travers la foule, son

occupant irascible se penchant au-dehors pour invectiver les passants.

« Seront-ils encore là ?

— Il a un quart d'heure d'avance. Il faudra qu'il lui explique tout. Avec de la chance, ils y seront encore.

— Et si elle le tuait ? » balbutia Taheb.

Huy ne répondit pas.

« Je n'arrive pas à croire que tout cela est arrivé », dit-elle d'un ton plus posé.

Ils continuèrent de se hâter en silence, gravirent une rue escarpée qui atteignait son point culminant au bout d'une trentaine de pas puis descendait en pente tout aussi abrupte. Au coin, de l'autre côté d'une petite place, se trouvait la maison de Moutnéfert. En approchant, ils ralentirent inconsciemment l'allure, essayant de reprendre leur souffle. Taheb se sentait étrangement calme. Huy renonça à élaborer une stratégie.

La porte d'entrée était entrebâillée. Prudemment, Huy la poussa toute grande. La cour était silencieuse. Ils traversèrent successivement les pièces intérieures sans découvrir âme qui vive. Il n'y avait aucune trace de lutte ni de départ précipité. Tout semblait à sa place : rien ne suggérait ne fût-ce qu'un dîner interrompu. C'est seulement en arrivant dans la pièce où Moutnéfert avait reçu Huy qu'ils perçurent un mouvement derrière la porte. Lorsqu'ils l'ouvrirent, quelque chose décala à toutes jambes. Puis, de sa position au sommet de la pile de coussins, le petit singe à face rouge siffla en leur montrant les dents et les foudroya d'un regard furieux et désespéré.

Il y avait peu de monde sur le quai, mais Taheb réussit à trouver un des contrôleurs du port, qui lui apprit qu'il avait vu deux personnes embarquer sur un bateau de pêche et descendre le Fleuve un peu plus tôt. Les gens allaient fréquemment chasser le canard et l'échassier à la tombée du soir, à l'heure où les oiseaux se nourrissaient ; mais en ce jour particulier, il admit que cela l'avait surpris, car presque toute la population fêtait la venue de Nebkhépérouê Toutankhamon.

« Pouvons-nous les suivre ? demanda Huy à Taheb.

— Le *Splendeur d'Amon* est là, mais je ne sais pas si je pourrai trouver l'équipage, ni combien de temps il faudra pour préparer le bateau et appareiller. »

Elle parlait machinalement, comme dans un rêve.

« Je sais ce que tu éprouves, dit Huy.

— Vraiment ? » répondit-elle d'un ton sec, les yeux trop brillants.

Rapidement, ils longèrent le front de l'eau jusqu'à l'endroit où le *Splendeur d'Amon* était amarré. Ils montèrent à bord et la vue de Taheb fit se lever le maître d'équipage, qui buvait de la bière noire en compagnie des trois hommes laissés de faction pendant que les autres

participaient aux réjouissances, à terre.

« Nous ne pouvons pas mettre les voiles à nous seuls, dit le maître d'équipage en regardant Huy avec méfiance, quand Taheb lui eut fait part de son intention.

— Nous descendrons le courant, insista-t-elle. Tu as assez d'hommes pour manœuvrer.

— Pas pour le retour.

— Inutile de s'en préoccuper.

— Je ne sais pas, dit le marin, sceptique. Maintenant que nous sommes rentrés au port, je dois en référer au capitaine, ou au propriétaire.

— Je suis l'épouse du propriétaire.

— Je sais bien, mais... Écoute, il faudra une demi-heure pour le faire partir. La nuit sera tombée. De toute façon, pourquoi voulez-vous appareiller maintenant ? interrogea-t-il, regardant alternativement Taheb et Huy.

— Nous prendrons la yole, intervint ce dernier. Tes trois hommes viendront avec nous pour effectuer les manœuvres, toi, tu resteras sur le navire. À notre retour, nous ferons un rapport au propriétaire à ton sujet. »

Le maître d'équipage lui lança un regard noir, puis se tourna et lança un ordre bref. Les hommes se levèrent et se dirigèrent vers l'avant, où se trouvait la yole. Ils parèrent la petite embarcation au-dehors et la mirent à l'eau. Ils avaient déjà beaucoup bu et évaluèrent mal la hauteur, si bien que la yole s'écrasa sur l'avant, mais elle se redressa et les marins s'y installèrent rapidement, suivis par Taheb et par Huy.

Une fois dans le courant, le vent frais et la cadence régulière et souple des rames les dégrisèrent. Le soleil ensanglantait l'horizon, par-delà la Vallée, et Huy distingua le tertre noir et solitaire de l'ancienne sépulture de Rekhmirê, profilé dans la lueur crépusculaire, dépourvu de signification sauf pour lui-même, et il ne l'indiqua pas à Taheb. Le visage de marbre, elle regardait devant elle, essayant de distinguer une forme sur le Fleuve dans la pénombre qui se formait au loin.

« Nous devrions bientôt les rattraper, fit-elle remarquer. Ils ne peuvent pas avoir pris beaucoup d'avance en ramant seuls. »

Huy se demanda à quoi elle pensait. Voulait-elle sauver Amotjou, le ramener à la raison, éviter le scandale ? Peut-être était-ce aussi simple. Ou peut-être ne pensait-elle à rien. Elle se contentait d'accomplir des gestes pour avoir l'impression d'agir. Dommage qu'il n'ait pas eu le temps de prévenir Aset.

Quelque chose heurta faiblement le flanc de la yole et ils virent derrière eux un tourbillon d'eau rouge.

« Un crocodile, marmonna un des marins à l'adresse de Huy. Ne

t'en fais pas, ce bateau est trop gros pour eux.

— Et s'ils avaient fait échouer leur barque et continué à pied ? demanda Taheb.

— Où iraient-ils ?

— Je me demande où ils pensent aller, de toute façon. »

Soudain, au milieu des ténèbres, une forme plus sombre se dessina, miroitante, encore trop lointaine pour être distinguée avec netteté.

« Ramez plus fort ! » dit Huy.

Les marins souquaient ferme. En approchant, ils virent devant eux une frêle embarcation, tanguant sur l'eau avec une violence que n'aurait pu produire le mouvement du courant. En même temps, de faibles cris leur parvinrent.

Les marins regardèrent eux aussi dans la direction des cris, puis firent virer la yole dans la largeur du Fleuve et l'y maintinrent.

« Que faites-vous ? s'écria Huy.

— On sauve notre peau, dit le marin qui avait parlé un peu plus tôt.

— Tu disais que ce bateau était trop gros pour être la proie des crocodiles.

— Pas quand il y en a autant ! »

Taheb voulut se lever, et la yole se balança brutalement.

« Amotjou ! » hurla-t-elle d'une voix où vibrait une douleur insondable.

Le courant emportait l'esquif au loin. Tout autour, l'eau bouillonnait. Ils distinguaient les deux passagers qui assenaient de grands coups de rames sur le Fleuve. Puis le dernier reflet de lumière disparut du ciel, et le vent ne porta plus aucun cri vers la yole.

Périr dans le Fleuve passait pour un honneur insigne, et les dépouilles d'Amotjou et de Moutnéfert n'étant pas retrouvées, des effigies furent investies du rôle d'abriter leurs *kas* respectifs dans la tombe. La statue d'Amotjou fut placée dans la sépulture de son père, derrière les grandes portes en cèdre ; celle de Moutnéfert fut érigée dans le caveau de son époux, qui ne se trouvait pas dans la Vallée mais dans la nécropole de la capitale du Nord. Taheb assista aux funérailles de son mari avec une dignité glaciale, ne trahissant pas un instant, ne fût-ce que d'un battement de cils, la souffrance qu'elle avait révélée en un unique appel.

En ce qui concernait Huy, sa besogne était terminée. Il n'y avait aucun rapport à rendre, aucun dossier à clore, aucun profit à retirer. Le temps s'était refermé sur toute l'affaire telle l'eau du Fleuve sur une pierre jetée dans le courant. Le plus dur serait de parler à Aset. Sa douleur, aussi véhémence que celle de Taheb était glacée, ne l'excluait

pas moins. Il se demanda si, après tout, l'amour d'Amotjou pour Moutnéfert avait eu quoi que ce fût de mystérieux.

Il regagna sa petite maison. Elle lui parut sombre, misérable et peuplée de fantômes : ceux d'Amotjou, de Rekhmirê, d'Ani, mais aussi ceux d'Aahmès et du petit Héby qui lui manquait tant qu'il croyait sentir dans ses bras le poids de son corps menu. Les jours passèrent. Les prêtres entreprirent avec un regain d'ardeur d'effacer le nom de l'ancien roi de tous les monuments et des colonnes. Les Mézai réussirent, en étendant leurs patrouilles, à réduire les pillages dans la Vallée. Le soleil brillait et le Fleuve coulait.

Huy s'attela à la tâche de continuer à vivre.

FIN

[1] Les dates concernant la fin de la XVIII^e dynastie sont sujettes à controverses entre les différentes écoles d'égyptologues. Certains situent la mort d'Akhenaton en 1373, d'autres vers 1379, de même pour Toutankhamon dont certains situent la naissance en 1354, d'autres en 1361, et qui n'a vécu qu'une vingtaine d'années. (N.d.É.)

[2] Voir note 1.

[3] Voir note 1.

[4] Voir note 1.

[5] Fils d'Horus : génies funéraires protecteurs des vases canopes.

[6] *Ka* : le double spirituel. Né avec l'homme, il grandit avec lui et le protège. Après la mort, il aspire à poursuivre dans la tombe la vie qu'il a menée sur terre.

[7] Danseurs qui accueillaien le cortège funèbre à l'entrée du tombeau.

[8] *Sakkieh* : système d'irrigation ou noria, composé d'une roue en bois munie de pots de terre, actionnée par un animal (dromadaire, buffle ou âne).

[9] *Opet* : grande fête annuelle qui avait lieu pendant les crues du Nil à Thèbes en l'honneur d'Amon, et à laquelle participait Pharaon. À son apogée, sous Ramsès III, la célébration durait vingt-sept jours.

[10] *Senet* : littéralement, « passer ». Jeu apparenté aux dames.

[11] *Ba* : l'âme, figurée par un oiseau à tête humaine.

[12] *Seshen* : plante dont on extrayait l'huile pour en faire du parfum.

[13] *Khou* : l'intelligence.

[14] *Khaibit* : l'ombre.

[15] *Sahou* : la momie.

[16] Plat ordinaire des pauvres, composé d'épinards, de laitue et de

légumes verts.